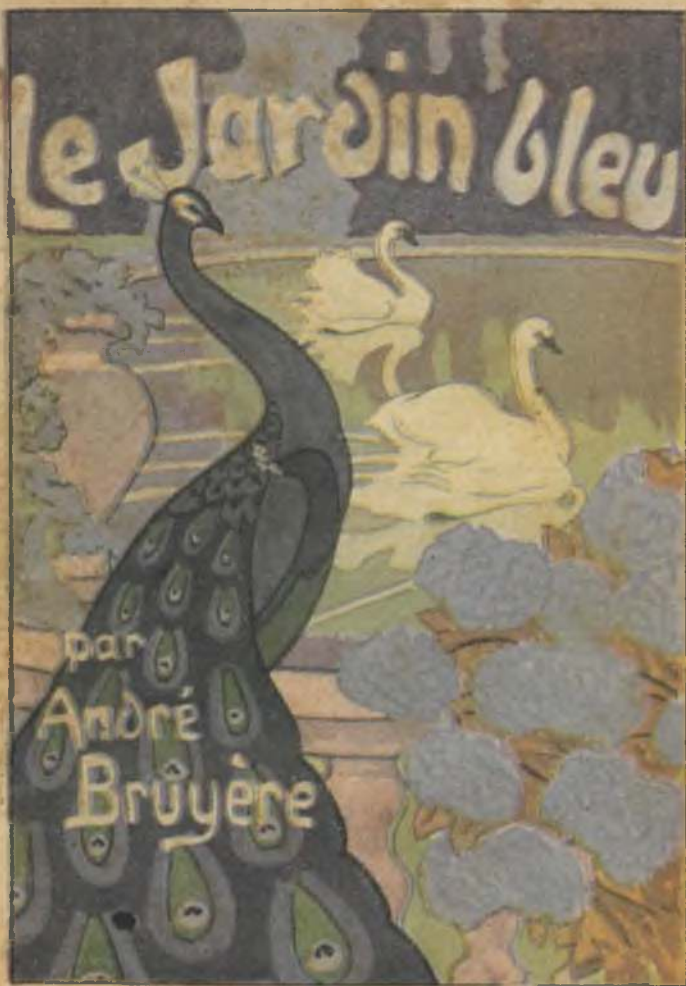




PRIX :

1^{fr.} 50



Éditions du
"Petit Écho
de la Mode"
1, Rue Garat
PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode"
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

LA MODE FRANÇAISE

paraît tous les mercredis.

C'est le magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages
de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

LISSETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis.

16 pages dont 4 en couleurs.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis.

16 pages dont 4 en couleurs.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Magazine bimensuel pour fillettes et garçons.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2^e et le 4^e dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

c92673

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite*.
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.
 M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Grallenne*.
 G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Duprey*.
 Lucy AUGÉ : 154. *La Maison dans le bois*.
 Salva du BÉAL : 160. *Autour d'Yvette*.
 Lya BERGER : 157. *C'est l'Amour qui gagne !*
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre*. — 25. *Illusion masculine*. —
 34. *Un Réveil*.
 André BRUYÈRE : 161. *Le Prince d'Ombre*. — 179. *Le Château des tempêtes*.
 Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte*.
 Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse*.
 Rosa-Nonchette CAREY : 171. *Amour et Fierté*. — 191. *Souffrir pour vaincre*. — 199. *Amitté ou Amour ?*
 Mme E. CARO : 103. *Idylla nuptiale*.
 A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse*.
 Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia*.
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 113. *Ancellise*. — 209. *Le Vœu d'André*.
 — 216. *Péril d'amour*.
 Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine*. — 190. *L'Amour quand même*.
 Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or*. — 170. *La Maison sur le roc*.
 Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré*.
 Jean DEMAIS : 1. *L'Héroïque Amour*.
 H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...*
 A. DUBARRY : 132. *La Mission de Marie-Ange*.
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.
 Victor FÉLI : 127. *Le Jardin du silence*. — 196. *L'Appel à l'Inconnue*.
 Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludoline*.
 Martha FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision*.
 Thérèse FLEURIOT : 111. *Marga*. — 136. *Petite Belle*. — 177. *Ce pauvre Vieux*. — 213. *Loyauté*.
 Mary FLORAN : 9. *Riches ou Aimés ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* —
 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtre par la vie !* — 100. *Dernier Atout*. — 142. *Bonheur méconnu*. — 159. *Fidèle à son rêve*. —
 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.
 M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue*.
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
 Georges GISSING : 197. *Thyrza*.
 Pierre GOURDON : 140. *Accusée !*
 Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonnez-moi*. — 58. *Le Cœur n'oublie pas*.
 — 110. *Les Trônes s'écroulent*. — 166. *Russe et Française*. —
 176. *Maldonne*. — 192. *Le Suprême Amour*.
 M. du HARCOET : 37. *Derniers Ramsaux*.
 Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé*.
 Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée*.
 Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur*.
 L. de KÉRANY : 131. *Pignon sur rue*.
 Vasco de KÉREVEN : 214. *Où est-il ?*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (Suite).

- Jean de KERLECQ : 139. *Le Secret de la forêt.*
M. LA BRUYÈRE : 165. *Le Rachat du bonheur.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
André LUSY : 201. *L'Aventure au bord de l'eau.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.* — 202. *Confils d'âme.*
MAGALI : 203. *Le Jardin aux glycines.* — 221. *Le cœur de tante Miche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Raoul MALTRAVERS : 135. *Chimère et Vérité.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MÉRIMÉE : 169. *Colomba.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Jean de MONTHEAS : 143. *Un Héritage.*
B. NEULLIÈS : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Pierre PERRAULT : 8. *Comme une épave.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alicia PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eve RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui voient.*
Procopé le ROUX : 195. *L'Amour en péril.*
Jean SAINT-ROMAIN : 115. *L'Embardée.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 123. *Georges et Moi.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Violante.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
J. THIÉRY et H. MARTIAL : 183. *Une Heure sonnera...*
Jean THIÉRY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En julte.*
Marie THIÉRY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petite.* — 42. *Odette de Lymalle.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Ailette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Jean VÈZÈRE : 155. *Nouveaux Pauvres.*
Jean de VIDAGE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

c92673

ANDRÉ BRUYÈRE

Le
Jardin Bleu



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, rue Gazan, PARIS (XIV)

THE NEW YORK

18

THE NEW YORK

18

THE NEW YORK

THE NEW YORK

Le Jardin Bleu

I

— Il est charmant et tu l'épouseras.

— Cela, je vous promets que non, grand'mère.

Pour prononcer ces paroles, Simone avait gardé sa fraîche voix tranquille, cette jolie voix prenante comme une chanson de vie qui était un de ses attraits.

Cependant M^{me} Riollin perdit tout espoir devant cette courte phrase, sa petite-fille étant une de ces rares qui savent vouloir.

— Tête de fer, dit-elle une fois de plus, que vas-tu donc devenir ! Tu as vingt-trois ans, déjà...

Il y avait, dans son accent, plus de détresse que d'irritation, et le cœur de Sim en fut touché.

— Voyons, grand'mère, dit-elle gentiment, ne voyez pas de drame dans ce très simple incident. Ce monsieur, si charmant à vos yeux, ne me paraît pas valoir le sacrifice de ma liberté. Oublions-le. Un point, c'est tout.

— Et si tu n'en retrouves pas d'autres ?

Cette fois, le rire de Sim emplît la grande chambre morose d'une allégresse sincère, d'un défi plutôt.

— Tu as bientôt vingt-trois ans, appuya la grand'mère, tu es trop difficile. Si je venais à disparaître, que deviendrais-tu ?

Simone la regarda avec surprise. M^{me} Riollin

n'était point pessimiste d'habitude. Pourquoi, ce matin, cette insistance impressionnante ?

Machinalement, elle évoqua le nom rarement prononcé entre elles :

— Papa vous gronderait.

Elle fut surprise elle-même d'avoir prononcé ces paroles.

Cependant, elles semblaient toutes naturelles à première vue. Quelle jeune fille, menacée de la perte de sa tutrice naturelle, ne pense immédiatement à celui qui, avant tout autre, lui doit aide et protection ? Un père n'est-il pas plus qu'une grand'mère ?

Et le père de Sim était jeune, bien portant. Ce secours-là ne pourrait manquer à l'orpheline ?

Pourtant elle détourna la tête et regretta sa courte phrase. M^{me} Riollin n'y répondit que par un soupir et elles se quittèrent très vite, anxieuses, peut-être, d'échapper à un souci que chacune d'elles tenait à ne pas commenter.

Sim descendit dans le jardin, le beau jardin bleu, orgueil de sa grand'mère et objet d'admiration pour toute une ville.

Il méritait ces deux considérations, le jardin bleu. Savamment dessiné, soigneusement entretenu par un jardinier d'élite, il déployait ses méandres merveilleux autour de la maison fastueuse.

Sim l'avait toujours connu, ce jardin de rêve.

Elle était née dans la *Villa-Bleue*, création de son grand-père, le marchand riche autant qu'érudit et artiste; elle avait fait ses premiers pas dans les allées parfumées, et toute son enfance, puis sa jeunesse, elle avait vécu dans cette atmosphère à la fois si raffinée et si poétique.

Elle croyait y vivre sa vie entière.

N'était-ce point, en effet, le sort naturel qui l'attendait ? Orpheline de mère, de si bonne heure qu'elle n'avait aucune souvenance visuelle de la chère disparue, élevée par la mère de son père, la veuve du riche marchand, Simone était l'héritière de tous ces biens accumulés.

Pas une minute, elle n'avait songé qu'ils pussent lui échapper. D'ailleurs, nulle cupidité n'entraît dans son âme à la fois fraîche et altière, une âme singulièrement droite et haute, toute différente de la généralité.

Sa grand'mère l'avait baptisée *Tête de fer*, à cause de ce que la vieille dame appelait un entêtement farouche. Tous ceux qui avaient approché Sim de près ou de loin, serviteurs, gouvernantes ou professeurs, tous savaient que l'héritière de la *Villa-Bleue* n'était point de celles que l'on influence. Mais personne ne savait encore combien cette mince jeune fille, brune et rieuse, savait « vouloir ».

« Je tiens cela de grand-père », pensait-elle.

Elle avait quelque peu connu le grand vieillard auquel elle gardait un souvenir fervent. Souvent, elle pensait à lui, qui avait été, lui aussi, tenace dans ses ambitions comme dans ses affections. Mal récompensé par un fils unique tout différent de lui, il l'avait aimé jusqu'au bout, pardonnant ses incartades, espérant, malgré tout, que le rebelle, un jour, s'amenderait.

Ce jour n'était point venu avant que le vieillard eût fini sa carrière terrestre. Il avait eu pourtant la joie de connaître le mariage d'Antoine, de voir l'enfant nouveau-né qui, peut-être, retiendrait le jeune homme au foyer. Il y eut quelques années heureuses, si courtes... Bientôt, la jeune femme s'en allait en pleine jeunesse, fauchée dans un accident d'auto. Antoine, d'abord accablé, car il avait aimé sincèrement celle qu'il n'eut pas le temps de rendre malheureuse, Antoine s'évadait à nouveau, secouant le joug paternel. Il avait toujours refusé d'entrer dans la maison de commerce qui avait fait la fortune des Riollin. Le vieux marchand connut l'amertume de voir passer son œuvre à d'autres mains. Sous prétexte d'art, Antoine, très mauvais peintre en réalité, tombait dans la bohème. Sans cesse en pays lointain, il habitait rarement la *Villa-Bleue*.

•

Le vieux marchand mourut, le cœur plein de tristes pressentiments. Comprenant bien ce qui se passerait après sa mort, il avait arrangé ses affaires de telle sorte que la part de fortune que put toucher Antoine fut médiocre, comparée à la réalité soigneusement dissimulée. M^{me} Riollin restait maîtresse de la situation. Antoine en prit ombrage à un tel point, que ce fut presque la rupture entre sa mère et lui. Il disparut de longues années. La guerre le ramena en France, où il se battit bien. Il ne manquait pas de qualités, d'ailleurs; une seule lui manquait, celle qui les régit toutes : le bon sens. Son cœur léger mais bon, son intelligence réelle furent annihilés par la terrible nonchalance et le manque de suite dans les idées.

Maintenant, il habitait Paris et l'extravagance dominante de l'après-guerre donnait une certaine valeur à ses toiles. Un cercle de rastas et de métèques, qui s'intitulait le Tout-Paris, cherchait à le mettre à la mode. Saurait-il seulement mettre à profit cette chance parfaitement imméritée? Il en paraissait très fier, comme d'une juste revanche. Il écrivait des lettres grandiloquentes. Il venait davantage à la *Villa-Bleue*, en de courtes visites qui n'apportaient à tous qu'une joie mitigée.

M^{me} Riollin et Sim évitaient de parler de l'absent entre elles, mais sa pensée restait comme une menace suspendue sur la *Villa-Bleue* et le jardin de rêve.

Ce matin, Sim la sentait tourmentante comme un cauchemar. Elle s'était arrêtée devant une superbe plate-bande où des jacinthes, dans toute la gamme des bleus, étalaient leur splendeur arrogante.

A quelques pas d'elle, derrière un massif, le jardinier, satisfait, se disait que Mademoiselle restait sans paroles devant tant de beauté.

D'autres partageaient sans doute cette impression, car un rire frais fit tout à coup sursauter Simone. •

Une autre jeune fille était là, du même âge que Simone, son intime Mad, comme elle fille de riche, et comme elle vêtue avec cette simplicité coûteuse que, seuls, devinent les initiés.

La charmante frimousse de Mad esquissa une petite grimace devant le visage assombri de Sim.

— Quelle mine renversée ! As-tu oublié nos projets ? Je croyais te trouver prête. Maman nous attend et l'auto aussi, et la mer, ma chère, la mer que nous n'avons pas vue depuis des semaines !

C'était leur excursion favorite et souvent réalisée. L'Océan n'est pas très loin de la grande ville populeuse, pas même cent kilomètres, un simple jeu, une courte promenade pour les autos rapides, carrosses de ces jeunes princesses modernes.

Sim changea immédiatement d'expression.

— Je suis prête, s'écria-t-elle. Quelques minutes seulement.

Quelques minutes après, en effet, elles s'envolaient loin du jardin bleu... et des soucis. Le visage rosé par le vent de la course, Sim oubliait.

M^{me} Riollin écouta attentivement le bruit du moteur qui s'éloignait, bien vite étouffé par la rumeur de l'avenue.

Une impression bizarre de solitude la saisit, étrange chez cette femme, jeune encore, et si maîtresse d'elle-même.

— Je vieillis, pensa-t-elle.

Elle ne bougea point de son fauteuil, elle continua de regarder, par la fenêtre, la splendeur raffinée de son parc.

Le jardin bleu ! le caprice de son mari, la fantaisie charmante autant que coûteuse dans laquelle le vieux commerçant, sévère et tenace, avait pris sa revanche, l'envolée dans l'idéal.

Le passé renaissait aujourd'hui dans l'esprit absorbé de la veuve. Avec une acuité extraordinaire chez elle, si peu imaginative, elle retrouvait des détails lointains, cette chaîne de petits

faits sans valeur apparente qui l'avait menée jusqu'à cette heure où l'avenir de Simone la troublait.

« Michel l'aimait, se dit-elle, le cœur serré d'un pressentiment, c'est pour elle plus que pour moi qu'il avait arrangé ses affaires de façon qu'Antoine ne pût toucher à la fortune. »

Oui, le grand-père avait eu cette prudence. Les événements l'avaient justifiée, mais Antoine, lui, en avait eu une rancune profonde.

« Peut-être, se dit pensivement la mère, cette circonstance a-t-elle achevé de l'égarer. Se voyant suspecté, il a perdu la tête de désespoir. La confiance aurait peut-être mieux réussi. »

L'amour maternel lui soufflait au cœur des indulgences inaccoutumées.

La pauvre femme oubliait tout ce qui avait rendu leurs efforts inutiles. Elle commençait à souffrir un peu déjà, mais, robuste comme elle l'avait toujours été, elle crut à une indisposition, pas même, à une simple fatigue due, peut-être, à sa discussion du matin avec Simone.

Le regret de ce beau parti refusé vint augmenter ce qu'elle appelait sa contrariété et qui était un vrai malaise physique.

« Ce mariage était parfait de tous points, et cette petite est folle de le refuser. Si je disparaissais, que deviendrait-elle ? »

Pour la première fois, elle envisagea nettement l'éventualité. Jusque-là, elle l'avait repoussée, ayant une horreur nerveuse de la mort. Elle s'était toujours sentie si bien portante qu'elle en rejetait l'idée comme inutile encore. La pensée de déshériter son fils lui faisait mal comme une blessure physique et elle avait toujours décidé : « Je marierai Simone de bonne heure et la doterai très richement. »

Cette solution arrangeait tout.

Seulement, Simone prétendait ne pas se laisser marier. Cette jeune indépendante ne voulait que d'un bonheur à sa mesure, affirmait-elle.

C'était son droit absolu, cela paraissait même fort sensé au fond.

Mais la grand'mère, inquiète, eût approuvé cette conduite chez tout autre que chez sa petite-fille. Elle ne serait tranquille, pensait-elle, que le jour où Simone aurait enfin un protecteur autorisé..., elle et sa fortune, la fortune acquise par trois générations laborieuses et économes.

La plume en main, M^{me} Riollin se prit à établir des chiffres. Plus que l'aridité de cette besogne, une autre raison l'arrêta vite. Elle était assez entendue en affaires pour comprendre qu'à défaut de contrat de mariage, seul un testament pouvait assurer à Sim une portion notable de ses biens. Or, ce testament, forcément, désavantagerait Antoine.

« Je ne puis faire cela », se dit-elle amèrement, prise entre ses deux affections.

Le dévoyé lui restait cher au fond du cœur.

« Il souffrirait trop », se dit-elle une fois de plus.

Et une fois de plus, elle remit à plus tard la grande affaire, espérant que Simone se déciderait à un mariage raisonnable.

Comme tous ceux qui ne sont pas parfaitement contents d'eux-mêmes, elle chercha des excuses à sa conduite.

« Je suis absurde de presser cette enfant. Elle est si jeune. Elle a bien le temps. Je me porte bien, je puis la conduire de longues années encore. »

Elle eut beau se répéter ces mots tout haut, ils ne la calmèrent point.

« J'ai des idées noires, c'est absurde », pensait-elle, passant une main moite sur son front qui la faisait souffrir.

Elle ne voulait pas admettre son malaise, elle était énergique, elle lutta quelque temps encore.

Puis le mal fut plus fort qu'elle. Elle comprit le danger soudain, l'attaque qui la tenait de ses griffes cruelles.

Elle voulut se lever, appeler. Elle ne put.

Quelque chose d'irrésistible la prenait, la paralysait.

La pensée était intacte encore. Elle sentit qu'elle mourait, et son âme de forte chrétienne implora Celui que toute la vie elle avait fidèlement servi.

— Mon Dieu ! murmura-t-elle, gardez-les puisque je leur manquerai.

La grande vague montait en elle, l'envahissant. Elle put encore prononcer les suprêmes paroles de repentir, de confiance au Père... Elle tomba lourdement.

La chute de ce corps puissant retentit dans la maison silencieuse. On accourut, on la transporta sur son lit. Tous les secours lui furent prodigués. Ils restèrent inutiles. Elle parut comprendre le prêtre arrivé en toute hâte, ses lèvres remuèrent faiblement sous l'absolution. Puis, elle ne bougea plus.

Au delà des fenêtres, sous le soleil d'été, le jardin bleu étalait sa gloire embaumée.

Et là-bas, au loin, sur le bord de la mer d'argent, Sim, animée, rieuse, regardait les vagues avec un cœur heureux.

— Rien ne vaut l'Océan, disait-elle. Mad, nous reviendrons ici, le mois prochain, veux-tu ?

Mad, insouciant comme elle, entassait les beaux projets.

Elles ne rentrèrent que fort tard, prolongeant leur randonnée sur la côte. La lune éclairait le jardin bleu quand Sim, sans pressentiment, passa la grande grille fastueuse.

Elle vit de loin, au bas du perron, un groupe qui l'attendait, anxieux. Elle ne devina pas les attitudes. Elle marcha lentement entre les massifs plus beaux, presque irréels, dans la clarté lunaire.

Inconsciemment, elle prolongait ses dernières heures de joie.

Mais quand elle fut sur le seuil de la maison, brutalement, le manteau fut arraché de ses

épaules, le beau manteau royal de la jeunesse sans souci.

Et Sim, montant les marches, ne fut plus qu'une orpheline dépouillée.

II

Les jours qui suivirent lui parurent une sorte de cauchemar où sombraient toutes ses forces.

Le triste événement avait amené à la *Villa-Bleue* nombre de parentes, plus ou moins éloignées, mais toutes sincèrement compatissantes, et qui avaient voulu adoucir l'isolement des premiers jours. Elles repartirent une à une et Sim se retrouva seule avec son père.

Dans l'émotion de la catastrophe, ils s'étaient jetés dans les bras l'un de l'autre, sans arrière-pensée. Antoine fut parfait à ce moment-là.

Sim retrouva le père de son enfance, ce jeune papa qu'elle avait tant aimé et qui la gâtait tendrement.

Ils eurent d'abord quelques jours tranquilles, puis, imperceptible d'abord, l'ombre à nouveau monta entre eux. Le chagrin de la jeune fille l'absorbait assez pour qu'au premier moment elle ne prît souci de ce surcroît de peine. Mais bientôt l'évidence l'accabla. Son père prenait avec elle des airs plus singuliers qu'autrefois. Quelque chose de nouveau perçait dans son attitude.

Sim devina un danger inconnu, mais elle était encore loin d'en comprendre la nature. Il y avait une dizaine de jours que sa grand'mère était morte, quand, un soir, Antoine lui dit à brûle-pourpoint :

— Il est temps de nous occuper d'affaires. Tu dois connaître le testament de ma mère ?

— Non, dit-elle, sincère, je ne sais même pas où il se trouve.

Elle ne doutait pas une minute de l'existence du document. Comme beaucoup de jeunes filles de son époque, elle avait quelques notions de droit et savait que, pour assurer son avenir, sa grand-mère avait dû établir nettement les dispositions nécessaires.

Elle resta donc surprise, quand Antoine continuait d'un ton bizarre :

— C'est regrettable, cette ignorance. Fouille tes souvenirs. Il est impossible que ma mère ne t'ait pas tenue au courant de ses intentions. Vous avez dû en parler souvent.

— Mais non, dit Sim, c'est un sujet que nous n'avions jamais abordé.

Il eut un soupir singulier, ses traits tourmentés étaient plus pâles que de coutume. Sim, se trompant sur ses sentiments, lui dit :

— Je comprends que cela vous inquiète. Consultez le notaire.

— Il ne sait rien, fut la prompte réponse.

Ainsi, il l'avait vu, lui avait parlé. Un pli de souffrance crispa la bouche de la jeune fille.

— Il faudra chercher ailleurs, dit-elle, pour se débarrasser du sujet qui lui faisait mal. D'ailleurs, qu'importe ?

— Il importe beaucoup, au contraire, dit vivement son père. Si ta grand-mère a elle-même établi nos parts respectives, cela peut changer beaucoup de choses. Suppose, un instant, que ma mère ait mis cette maison dans ton lot, me voilà à la porte de chez moi.

Elle le regarda, stupéfaite. Pouvait-il admettre seulement l'idée que sa mère, qui le connaissait trop bien, aurait confié à son insouciance prodigalité la chère demeure de famille ?

Elle répondit presque machinalement :

— Père, chez moi, n'est-ce point chez vous ?

Puis, tout de suite, son cœur se serra devant cette éventualité : vivre avec Antoine, dépendre de lui... et tout ce que comportait une telle existence...

Elle sentit nettement toutes les difficultés qui

allaient se dresser sur sa route et, d'un sursaut, se redressa. Il continuait déjà :

— Tu ne sais pas, tu n'es qu'une petite fille, mais ces questions-là sont importantes, pressantes aussi. Le notaire est d'avis que le testament est ici, caché dans la maison. Nous allons le découvrir.

— Demain, demanda-t-elle, un peu saisie.

— Non, tout de suite. Pourquoi tergiverser ?

Elle le suivit tête basse. Ils entrèrent dans la chambre funèbre où tout parlait de la disparue. Les larmes coulaient sur le visage pâli de Simone, et Antoine, à ce moment, sentit aussi son cœur se serrer. Volontiers, il eût remis les recherches à plus tard.

Mais quelque chose le poussait aux épaules, quelqu'un plutôt, une personne invisible, mais plus forte que lui, une personne que Sim redoutait sans la connaître et qui, de loin pourtant, menait tout.

Talonné par cette influence secrète, Antoine se hâta de commencer les recherches. Sim le regardait faire sans l'aider. Il lui était pénible de voir remuer les objets familiers, les menues choses dont sa grand'mère se servait seule. Le secrétaire ancien, le petit bureau en bois de rose furent visités de fond en comble. Un à un, tous les tiroirs furent vidés. Peine inutile, on ne trouva rien.

Antoine commençait à s'énervier.

— Ce n'est pas possible, répétait-il, fiévreux.

Sim remarqua son accent où passaient à la fois la crainte et le triomphe. Elle se taisait toujours. Son cœur battait péniblement, elle commençait à entrevoir la vérité, mais elle se raidissait, rassemblant son courage.

A la fin, Antoine lui reprocha vivement son inertie :

— Mais aide-moi donc ! commanda-t-il, comme il commençait à ravager les armoires.

— A quoi bon ?

La détresse de ce cri parut le cingler.

— A quoi bon ? petite sotte, mais tu ne comprends donc rien ?... tu ne comprends donc pas que s'il n'y a pas de testament, j'hérite de tout, et toi, tu n'as rien, rien...

Il répéta les mots durement et l'accent devait en rester inoubliable dans la mémoire de Sim. L'âme du malheureux y passait tout entière : joie folle du prodigue qui voit tomber sur lui la chance merveilleuse, épouvante du père qui connaît sa faiblesse et mesure l'abîme où elle l'entraînera.

Sim entendit tout cela. Depuis un moment, d'ailleurs, la conviction montait en elle. On ne trouverait rien, parce que sa grand'mère n'avait pas eu le courage nécessaire ; le testament n'existait pas. Toute recherche était inutile.

Elle le dit simplement à son père, comme si cette nouvelle ne ruinait pas tout son avenir.

Lui, tout d'abord, repoussa cette idée comme impossible. Il n'avait pas mauvais cœur en réalité, Antoine, et la vue du pâle petit visage, si calme dans sa détresse, remuait ce qu'il y avait de meilleur en lui. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, lui dire tendrement que rien ne serait changé dans sa vie, qu'il remplacerait la disparue.

Mais quelque chose glaça les mots sur ses lèvres, il ne sut que balbutier quelques vagues promesses.

Simone n'écoutait pas. Toute cette nuit-là, elle resta les yeux ouverts, sondant l'abîme qui s'ouvrait devant elle.

Pendant les jours d'incertitude qui suivirent, Antoine fut bizarre. Tantôt hargneux, excédé, mélancolique, tantôt gai, remuant, et Sim, qui le connaissait bien, lisait clairement en ces reflets de son état d'âme.

Mais personne ne reçut les confidences de Simone. Son visage resta calme, un peu pâli seulement, et tous ceux qui, touchés de son infortune, voulurent lui dire leur sympathie ou lui offrir leurs services, se heurtèrent à une attitude fermée.

LE JARDIN BLEU

Maintenant la vérité éclatait, occupant les conversations de toute une ville : M^{me} Riollin n'ayant pas su se décider à temps, Antoine le prodigue, le fou, était riche et Simone n'avait rien.

Rien sans phrases. La fortune de sa mère, très mince, lui donnerait à peine de quoi vivre matériellement. Elle devrait tenir de son père tout ce que son éducation et sa vie antérieure lui rendaient indispensable.

— C'est inouï, le comble de la malchance, répétait le chœur des amis. Tomber sous la dépendance de ce malheureux !

Simone serrait les lèvres et attendait.

Elle savait si bien ce qui allait venir. Dans ces quelques jours d'attente, la petite Sim, si choyée et heureuse durant les vingt-deux ans de sa vie passée, envisagea l'avenir. Le jardin bleu, sous ses fenêtres, étalait son luxe merveilleux. L'enfant passait de longues heures, immobile et contemplative. Les vieux serviteurs, navrés, la voyant ainsi, pensaient qu'elle regrettait amèrement les événements, qu'elle souffrait de sa déchéance.

En réalité, Simone suivait une ombre, une grande ombre lourde et noire, qu'elle avait vue jadis entre ces massifs d'une beauté si pure, non point l'ombre de sa grand'mère, qui n'avait pas su la défendre, mais celle du vieillard austère, qui avait été singulièrement tenace dans ses idées, inflexible dans son code de l'honneur.

Entre cette âme du disparu et la sienne, Simone sentait une parité plus complète que personne ne l'aurait cru.

« Je ferai ce qu'à ma place il aurait fait, résolut-elle. »

Elle ne tarda pas à se trouver en face de la réalité.

— Eh bien, petite, dit un soir Antoine, rentrant fort aimable d'une longue course mystérieuse, voilà la situation nette. J'hérite de ma mère.

— Je vous l'avais toujours dit, fit-elle simplement.

— Oui, c'était ton opinion. Tu n'as pas l'air intéressée et je t'en félicite. Vraiment, j'aurais cru autre chose de toi, élevée si bourgeoisement.

— Vous me connaissez si peu.

— C'est vrai, dit-il, redevenu très sombre tout à coup.

Elle vit le moment arrivé, le moment où, tout obstacle abattu, Antoine pouvait enfin céder à sa nature fantasque, réaliser ses caprices.

— Nous aurons le temps de nous connaître, continua-t-il dubitatif, car nous vivrons ensemble. Où irais-tu ?

Où irait en effet la pauvre Sim, sans fortune et sans appui ?

— Je resterai à la Villa-Bleue, dit-elle simplement.

Il grogna.

— Elle est assez grande pour tous, en effet.

Cette phrase éteignit le dernier espoir qu'eût conservé l'horizon ravagé de Simone.

— Père, vous ne renoncerez pas à Paris, à votre atelier, votre milieu.

Il se renversa dans son fauteuil pour assurer tranquillement :

— De tout cela, je transporterai ici ce qui m'est nécessaire. Je deviens vieux, ma chère, quoi qu'on en dise. Les goûts du bourgeois montent en moi. J'ai toujours aimé cette maison dont on me bannissait. Il est grand temps qu'elle connaisse son vrai maître.

Sim n'eut garde de relever les phrases aigres. Elle sentait trop combien son père désirait une discussion.

Devant son silence, il continua :

— J'établirai mon atelier ici. Il faudra quelques changements. Seule, la grande salle à manger peut me convenir comme lumière. Je vais donc la faire convertir à mon gré.

— Où dinera-t-on ? demanda simplement Simone.

— Bah ! il y a trop de deux salons. Tu garderas le tien pour recevoir tes petites amies, car j'entends que tu sois heureuse, Sim. C'est toi qui me connais mal, on te prévenait contre moi. Tout cela va finir. Je veux que tu voies en moi un bon papa, désireux de gâter sa petite fille.

Elle fut touchée. Elle le comprit sincère.

— Papa, dit-elle, nous pouvons être heureux, si vous le voulez. Je vous aimerai, je vous soignerai.

Il regarda le mince petit visage si charmant et peut-être, à cette heure, l'affection paternelle chassa-t-elle un moment une autre image...

— Petite, dit-il ému, tu seras toujours chez toi à la *Villa-Bleue*.

Après cet entretien, ils eurent une période assez calme.

Au début, Antoine disparut souvent en de courts et fréquents voyages à Paris. Dès septembre, il ne quitta plus la maison. Sim remarqua qu'il devenait pensif, préoccupé, facilement irritable. Volontiers il lui cherchait de menues querelles, dont il se montrait ensuite repentant.

Sim comprit que la trêve s'achevait.

Elle avait repris force et courage en ces deux mois. Elle attendit, avec calme, le coup qu'elle avait toujours prévu, sans le définir nettement.

Un soir, elle était seule, quand Mad apparut, très agitée, Mad, rentrée la veille de la Côte d'Argent.

— Qu'as-tu ? demanda Sim alarmée. Que t'a-t-on fait ?

Mad secoua la tête.

— Ce n'est pas moi qui suis menacée. Oh ! Sim, si tu savais... Mais comment ne sais-tu pas ? la ville en est pleine. Dès ma rentrée, hier soir, Annie, Catherine, Jeanne, toutes m'ont conté... oh ! je n'ai pas dormi. Ma pauvre Sim chérie !

— Dis-moi tout, dit Sim très morne.

C'était bien ce qu'elle avait craint. Mad conta, en mots amers, ce qui agita tous les esprits. Antoine, maintenant libéré de toute tutelle mo-

rale, se décidait à régulariser une situation que Sim avait devinée depuis si longtemps, que M^{me} Riollin avait sue aussi et tant redoutée.

— C'est affreux, chuchotait Mad, cette horrible femme a toute une famille qu'elle traîne avec elle, un grand fils d'un premier mari, dit-on, deux filles plus jeunes, bref, toute une tribu de rastas qui pillent ton père depuis des années. Tu devines si ces vampires allaient laisser échapper facilement la bonne proie. Depuis la mort de la grand'mère, ils rôdent par ici, les uns ou les autres; on savait depuis longtemps, mais on ne croyait pas que ce fût si écœurant, ces gens-là, comme mentalité et comme conduite...

Sim leva la main.

— Inutile d'insister. Je connais.

Elle savait en effet. De bonne heure, elle avait été éclairée sur le vrai sujet de la division entre la mère et le fils.

Depuis que sa grand'mère était morte, Sim avait prévu ce qui arriverait. Elle ne protesta pas, quand Mad conclut, indignée :

— Bref, ma pauvre chérie, ton père épouse la belle Madoline.

Le nom tant redouté fit passer un frisson sur les épaules courbées de Sim. Elle le connaissait si bien, ce nom bizarre, épouvantail de sa jeunesse. Madoline, celle qui avait de bonne heure séparé son père de sa famille et qui, flattant ses manies, l'avait peu à peu entraîné dans le gouffre glissant de la bohème, pire même peut-être.

— Que vas-tu faire? demanda Mad, réellement peinée pour son amie.

Sim eut un geste las.

— Que faire? accepter.

Mad bondit.

— Accepter! toi, Sim, vivre avec ces gens!

Cette fois, Sim releva la tête.

— Que vas-tu penser là! jamais je n'accepterai cette proposition. D'ailleurs, mon père n'aurait même pas l'idée de me l'offrir.

Mad la regarda avec pitié.

— Lâche donc tout, puisque, isolée dans ton deuil, tu n'avais rien saisi. Non seulement ton père se remarie et l'annonce partout, mais il ne cache nullement l'installation de toute sa nouvelle famille à la *Villa-Bleue*. Il en parle ouvertement.

Sim ne sentit pas couler les heures qui suivirent. Elle ne revint à la réalité que quand son père lui-même entra dans sa chambre, chose rare.

— Je te cherchais, dit-il.

Il paraissait agité, un pli sur son front déjà si ridé, les coins de sa grande bouche mobile agités d'un rictus.

— J'ai quelque chose à te dire, annonça-t-il d'un ton de voix singulier.

Ce fut bref.

Antoine, en quelques mots, lui déclara sa décision, ajoutant :

— Je vais enfin goûter les joies de la famille, et toi-même, tu m'approuveras.

Elle répondit, la voix blanche :

— Vous êtes libre.

Il éclata en une de ces colères furieuses dans lesquelles il pouvait tout casser, et qui le laissaient ensuite faible comme un enfant.

— Je suis libre, tu le reconnais, ce n'est pas malheureux. Mais, malheureuse enfant, tu devrais me remercier ! Oui, pour toi comme pour moi, c'est le bonheur, la vie normale. Je te donne des compagnes de ton âge, de vraies amies, des sœurs.

Elle fut debout d'un élan irrésistible.

— Père, vous ne pensez pas, vous ne pouvez penser ce que vous dites.

Il gronda :

— C'est toi qui ne sais ce que tu dis. Tu as été élevée dans des idées fausses. Quitte ce ton, ces insinuations blessantes pour moi. Je sais mieux que toi la vérité.

Elle aussi, maintenant, était hors d'elle.

— Pourquoi donc ce que vous faites maintenant

ne l'avez-vous pas fait du temps de votre mère?

Il recula, comme frappé au visage.

— Je n'admets pas la discussion, cria-t-il. Tu es ma fille, je te signifie mes ordres, tu accepteras non seulement ma femme, mais ses enfants et tu vivras avec eux.

Elle se raidit pour rester calme.

— Père, pourquoi cette situation toujours si difficile? Soyez heureux à votre gré, laissez-moi l'être au mien. Je partirai, j'irai chez nos cousines.

— Non, non, refusa-t-il, d'autant plus furieux que dans son cœur il avait accepté le parti comme le meilleur, mais qu'on lui en avait impérieusement imposé un autre. Tu resteras avec nous, chez moi, à la *Villa-Bleue*. Je ne te permettrai pas de me désavouer publiquement.

— Vous ne pouvez exiger cela de moi, dit-elle, les lèvres blanches. Grand'mère souffrirait trop si elle le voyait.

Il lui saisit rudement les poignets.

— Pas de sensiblerie, pas de faux prétextes.

Depuis tant de jours, on lui avait servi, à lui, cette même phrase, on lui avait si bien répété la leçon, il la disait presque naturellement à présent, avec seulement ces éclats de voix forcés.

— J'entends que tu m'obéisses point pour point.

— Père, est-ce bien vous qui me parlez, qui avez pensé ce qu'on vous dicte?

— Je ne te permets pas de me suspecter, s'écria-t-il, blessé au vif de sa clairvoyance. Je sais vouloir et je te le montrerai.

Elle lui avait retiré ses minces poignets un peu meurtris.

— M'écouteras-tu? vociféra-t-il, furieux du geste dont elle les frottait. Je ne te propose rien que d'honorable.

Elle leva sur lui des yeux où il ne put discerner une crainte.

— Père, jurez-moi que vous agissiez de vous-même? que ce mot vous oseriez le dire devant grand'mère?

Il fut si hors de lui qu'il ne retint pas le geste canaille (tant de fois, il l'avait vu sans conséquence autour de lui!). Sa main s'abattit sur la douce joue pâlie.

Sim ploya sous le choc, mais elle ne se plaignit pas et tout de suite se redressa, le regarda en face.

Il était dégrisé. Il grogna :

— Tu vois où nous mène ton obstination.

Elle ne répondit pas. Il tremblait, maintenant, sa colère de nerveux tombée. Il s'enfuit les épaules courbées, la tête en feu.

Il regrettait amèrement sa brutalité, mais son orgueil cabré criait plus fort que tout et, comme les faibles, il ne voulait pas avoir tort.

Personne ne l'arrêta dans la maison, ni dans le beau jardin silencieux. Ceux qui auraient pu le retenir étaient morts, et ceux qui l'attendaient là-bas, au lieu de lui reprocher son geste, le prôneraient si haut.

Il s'en fut comme un voleur; ce faible courait chercher l'absolution, l'approbation qui ne lui manqua pas, mais qui ne put fermer la secrète blessure de son cœur.

III

Sim, restée seule, subit d'abord la réaction naturelle à son âge. Elle pleura longuement, puis sa force native reprit le dessus et avec sang-froid elle envisagea nettement la situation.

La nuit était tombée depuis longtemps, quand un coup frappé à sa porte l'arracha à ses plans. Le vieux valet de chambre de sa grand'mère lui remit un pli qu'un commissionnaire venait d'apporter.

Il émanait d'Antoine et, sous l'écriture en désordre, Simone devina la dure volonté qui l'avait dicté.

J'espère que la scène de ce soir t'aura fait comprendre les conséquences de ton entêtement. Tu seras plus sérieuse désormais et aussi plus sage et plus douce. Cependant, pour ménager tes nerfs qui me paraissent peu solides, je me décide à te donner quelques jours de réflexion et de solitude. Je reviendrai jeudi prochain et mon mariage sera un fait accompli. C'est ta folle obstination qui me fait presser les événements. J'espère que tu seras revenue à de meilleurs sentiments et que ma nouvelle famille, en arrivant sous le toit commun, te trouvera telle que tu dois être.

C'était bien écrit et signé d'Antoine, mais rien que le style éclaira Sim. Elle laissa retomber le papier sans même le froisser.

Chose étrange, cette nuit-là, Sim dormit.

Le réveil la trouva lucide et parfaitement décidée à la lutte.

Elle fut tout droit chez le notaire des Riollin, homme intègre, s'il en fût, auquel elle ne demanda pas de l'aider, mais qui la renseigna sur des points incertains pour elle.

— Oui, vous êtes majeure, libre de vous-même. Votre père ne peut vous forcer à telle ou telle résidence. Cependant, je vous engage à ne rien casser. La concorde dans les familles est le...

Le geste de Sim coupa sans façon le discours pompeux du pauvre homme.

— Ce n'est qu'en cas de mariage que son autorisation est nécessaire. Mais, avec les somnations...

— Passons, dit encore Simone. N'ai-je aucun droit, en dehors de la succession de ma mère?

— Aucun, en dehors de cette succession. Vous possédez de ce chef une centaine de mille francs, que ma regrettée cliente vous remit l'an passé et que vous voulûtes bien confier, sur mon conseil, à la banque de cette ville où je les surveille. Votre père n'a rien à voir sur ce dépôt, pas plus que sur les objets personnels qui vous ont été donnés par votre grand'mère.

Munie de ces indications, Sim quitta très vite le vieillard un peu abasourdi de ses allures mystérieuses.

Après une ou deux courses, Sim rentra à la *Villa-Bleue*. Une lettre l'attendait. Elle avait chargé, la veille, son amie Mad de prier son père de la renseigner, autant que possible, sur la famille que son père allait amener chez lui.

En quelques mots aussi délicats que possible, l'excellent homme lui avouait la vérité « si difficile à confier à une jeune fille ». M. X... l'engageait, en outre, à tenter des démarches auprès de son père, afin de lui permettre un séjour chez ses cousines. « Ma pauvre petite amie, il faut vous marier au plus tôt, c'est le seul parti qui vous reste... », conseillait-il en conclusion.

Cette lettre-là, Sim la brûla comme tous ses papiers, comme toutes les lettres qu'elle reçut, les deux jours qui suivirent. Elle possédait quelques cousines éloignées qui, toutes, apprenant la décision de son père, lui offraient immédiatement de venir chez elles.

Mais elle répondit à toutes le même refus formel.

Elle était blessée si cruellement, sous son aspect impassible, qu'elle n'admit qu'une seule solution, la plus désespérée, la moins sage : fuir, fuir le plus vite et le plus loin possible, oublier ce dont la seule pensée empourprait son visage, aller là où personne ne la connaîtrait, ne pourrait lui parler du jardin bleu profané, de la maison de famille livrée à la honte.

Chose étrange, dans sa morbidité, tout ce qu'elle perdait, tout ce qu'on lui prenait, lui salissait, s'incarnait maintenant dans le beau jardin de son enfance, la création merveilleuse du vieux marchand artiste.

C'était fini. Le jardin bleu n'appartenait plus à Simone, il ne lui appartiendrait jamais. Elle allait le quitter pour toujours. Elle le voyait pour la dernière fois. Derrière elle, dans la chambre aux armoires vides, ses malles attendaient, toutes

prêtes. On était allé chercher une voiture pour conduire la jeune fille à la gare.

Elle remit à la femme de chambre une lettre qu'on devait donner à son père dès son retour. Elle était brève, forcément, la pauvre Sim savait si bien qu'elle serait mal interprétée et ses mots courageux pris en bravade.

Père, adieu. Soyez heureux à votre gré. C'est votre droit. Dans ma nouvelle vie, je penserai à vous et je prierai pour vous. Ne vous fâchez pas. Ce que je fais, il le fallait, nos morts vous le diraient et votre cœur m'approuvera. Je vous enverrai des nouvelles plus tard.

Elle n'avait pas eu la force d'un salut affectueux, mais elle ne put s'empêcher de poser ses lèvres sur la page. Antoine comprendrait-il ?

Le cœur de Sim se serra cruellement. Malgré tout, elle aimait ce père dont la vie agitée avait été le tourment de sa jeunesse heureuse et qui, maintenant, bouleversait son avenir.

Elle se raidit, elle voulait quitter la maison la tête haute.

— Adieu, dit-elle aux servantes éplorées, ne m'accompagnez pas. Je désire être seule.

Elle voulait revoir une fois encore, sans témoins, le cher jardin qui, maintenant, ne serait plus pour elle que le paradis perdu.

Elle erra un moment au milieu des massifs.

Elle descendit pour la dernière fois l'allée de paulownias qui, au printemps dernier, avaient étendu une voûte idéalement fleurie sur les pas de la chère disparue. Puis la grille s'ouvrit, Simone passa, la tête haute.

C'était fini maintenant. Le jardin bleu avait perdu ses deux maîtresses. Ni la morte, ni la vivante ne reviendraient jamais.

IV

Toute la nuit, Sim voyagea. Elle ne descendit qu'à Paris. Une fois de plus, la capitale engouffra dans sa foule anonyme cette petite ombre pâle, parmi tant d'autres épaves.

Mais Sim n'allait pas à l'aventure, sans but précis. Un instinct avait guidé sa fuite vers le seul refuge où personne ne la découvrirait.

Bien des années auparavant, M^{me} Riollin et sa petite-fille, au cours d'un séjour dans les Pyrénées, firent la connaissance d'une famille tout à fait intéressante. La mère et la fille, femmes de bonne famille et d'excellente éducation, se trouvaient dans une détresse pénible. Venues dans cette station pour la santé de la mère, elles épuisèrent leurs pauvres ressources avant qu'un mieux, dans la santé de la malade, leur permit de rentrer chez elles. Un hasard mit M^{me} Riollin au courant de cette détresse si digne. La riche propriétaire de la *Villa-Bleue* montra une fois de plus, dans cette occasion, toute sa délicate générosité.

Contrairement à la triste loi habituelle, ce bienfait fut récompensé d'une façon aussi parfaite qu'il avait été accordé. Les dames Dorlas, revenues chez elles, gardèrent une reconnaissance profonde à leur amie secourable et surent la lui témoigner à leur façon discrète et sincère. Une véritable amitié se noua entre elles, par correspondance, au cours des années qui suivirent. M^{me} Dorlas mourut assez tôt après ce pénible voyage, mais sa fille garda les meilleures relations avec les Riollin. Elle était employée dans une grande banque et gagnait assez facilement sa vie, et, en souvenir des années de détresse, elle consacrait ses loisirs à l'apostolat. Les dimanches et toutes ses vacances se passaient dans un pa-

tronage populeux ou dans une maison de préservation des jeunes filles.

La grand'mère et sa petite-fille appréciaient à sa juste valeur cette âme dévouée, si tendrement bonne aux misères de toutes sortes.

Aussi quand, du fond de sa détresse, Sim chercha un asile, le nom de Pauline fut immédiatement devant ses yeux. Elle ne la prévint même pas. Elle savait que ce cœur-là la comprendrait.

Elle fut tout droit chez elle, se hâtant pour la trouver avant son départ pour le bureau. Elle était bien fatiguée, la pauvre Sim, et les quatre étages de Pauline lui parurent bien durs à monter. Mais quand la porte fut ouverte avec un cri de joie et qu'elle tomba dans les bras de sa vieille amie, l'orpheline sentit enfin la douceur de la rentrée au port.

Elle n'eut que quelques mots à dire et, telle une mère, Pauline la déshabillait, la réconfortait, l'installait dans son propre lit.

— Là, maintenant, dormez, commanda-t-elle, tendrement impérieuse, vous en avez besoin. A mon retour, nous parlerons.

Très lasse, Sim, à peine allongée dans les draps frais, sentit le sommeil l'emporter dans une bienfaisante trêve.

Quand elle se réveilla, Pauline, assise au pied de son lit, la regardait avec des yeux pleins de larmes.

C'était une grande femme d'une cinquantaine d'années, sèche et osseuse, sans beauté, mais d'une distinction innée.

— Dites-moi tout, dit-elle.

A cette âme-là, Sim osa tout dire.

Le front ridé de Pauline se plissa davantage. Elle n'essaya aucune consolation banale. Elle dit seulement :

— Tant que j'aurai un chez moi, vous ne serez pas orpheline.

L'instinct secret de Simone ne l'avait pas trompée. Ici, et ici seulement, auprès de cette amie, elle

pouvait recouvrer l'équilibre après le double choc.

Ce fut long et pénible. Elle passa les derniers mois de l'année repliée sur elle-même, dans la solitude du petit appartement. Pauline la quittait à regret et, dans les heures que son travail de bureau lui laissait libres, elle essayait de l'arracher à cette torpeur morbide.

Mais Sim, malgré ses efforts, ne reprenait point goût à la vie. De pénibles circonstances aggravaient encore sa tristesse. Pauline avait insisté pour qu'elle écrivit tout de suite à son père et lui donnât l'adresse de son refuge.

Sim avait craint une réponse irritée, furieuse même, connaissant le caractère violent d'Antoine. Elle redoutait une sommation de rentrer, peut-être des menaces.

Ce fut pire encore : La nouvelle M^{me} Riollin envoya quatre pages mélodramatiques et blessantes, où « l'on » avertissait à la fois Pauline et la fugitive que tout était fini entre la fille et le père, « indignement outragé par un affront immérité ». Simone s'était mise d'elle-même à la porte de la maison paternelle. Elle pouvait perdre toute illusion d'y rentrer jamais. D'ailleurs, ajoutait la venimeuse épître, le malheureux avait maintenant, autour de lui, des affections sincères et éclairées, qui sauraient le défendre.

— Il est perdu pour moi, dit Sim à Pauline.

— Ma pauvre petite, il est la première victime de sa folie et commence à la payer cher. Je suis sûre que, livré à lui-même, il serait accouru auprès de vous tout de suite.

— Mais on le tient bien maintenant, soupira Simone.

On le tenait en effet dans des chaînes solides, que des volontés plus fermes que la sienne auraient eu de la peine à rompre.

Les lettres de Mad n'essayèrent pas de cacher la vérité. Sim avait écrit tout de suite à son amie, s'expliquant franchement de son apparente dissimulation envers elle et sa famille.

... « Mais je savais si bien que mon père se précipiterait chez toi tout de suite, vous accuserait tous, peut-être, de complicité avec moi. »

Elle écrivit de même à ses cousines et reçut de toutes la même réponse : « Viens avec nous... »

Ses cousines insistaient fortement pour la marier, cette solution semblant l'unique possible à toute une famille désolée.

— C'est la dernière chose que j'accepterai, dit Sim à Pauline. J'ai le mariage en horreur maintenant, et je ne veux pas y entrer comme dans un refuge à ma détresse.

Et, très ferme, elle décida :

— Je resterai avec vous. Je travaillerai, puisque je ne suis plus riche.

Pauline, en souriant, lui rappela que sa pauvreté actuelle représentait encore une certaine sécurité, puisqu'elle avait l'héritage de sa mère.

Sim secoua la tête, cette petite tête solide qui envisageait froidement l'avenir, sans aucune des illusions chères aux jeunes filles de son âge.

— Je dois garder cette somme pour les jours mauvais, dit-elle sérieusement. Je sais que rien ne me reviendra de la fortune des Riollin. Je demande même à Dieu que mon père ne voie pas trop tôt sa ruine et peut-être, ensuite, l'abandon de ceux qui l'auront poussé dans le désordre. Je sais que je ne puis compter que sur moi. Je vais donc choisir une carrière.

Pauline l'approuva, tout en exigeant quelque temps de repos, Sim lui paraissant pâle et maigre.

— Je retrouverai vite des forces, assura la jeune fille.

Dès janvier, elle reprit ses études. Elle voulait passer sa licence d'anglais, sachant trouver des débouchés avantageux dans cette voie.

Tout l'hiver, elle travailla durement dans le petit appartement haut perché, où le brouhaha de Paris montait, affaibli. Les dimanches, elle suivait Pauline au patronage et dans la maison de

préservation des jeunes filles, où son amie remplissait un rôle très actif.

Sim connut ainsi la vie attachante des laborieuses, des déshéritées, qui doivent gagner péniblement leur pain et veulent rester dans la bonne voie. Elle s'intéressa à ce nouveau monde, jadis à peine entrevu par elle, et y rencontra nombre de sympathies.

Mais bientôt ses forces défailirent.

L'excès de travail, joint à l'absence du confort auquel elle avait été habituée, l'éprouvait physiquement. A Pâques, elle dut s'aliter quelques jours.

Le médecin fut formel. Une cure d'air s'imposait, plus que le repos. Sim devait renoncer au genre de vie choisi. La grande ville lui était néfaste et menaçait de lui devenir fatale.

Elle écouta ce verdict avec accablement. Pauline, plus courageuse, cherchait déjà la solution du problème difficile : un long séjour dans le Midi, pas trop coûteux pour leurs maigres revenus.

— Nous trouverons, disait-elle, optimiste, et vous me reviendrez cet hiver, capable d'affronter Paris et tous ses inconvénients.

La bonne créature mit immédiatement en branle toutes ses relations. Sim, clouée sur sa chaise longue, attendait, morose, sans grand espoir.

Ce fut la période la plus pénible de sa vie. Pauline la vit si déprimée qu'elle lui procura plusieurs fois la visite d'un prêtre de ses amis, directeur d'œuvres charitables et capable, s'il en fût, de relever un esprit abattu.

Sim lui avoua sa détresse morale. Elle, qui n'aimait guère se livrer, eut confiance en celui-là, qui s'était penché sur tant de détresses.

— Je suis absurde, lui dit-elle un jour. Je pense sans cesse à ce que j'ai perdu, ce jardin, orgueil de ma famille, où j'ai passé toute ma jeunesse et qui me manque au point que loin de lui, me voilà...

Son geste navré achevait éloquentement la phrase.

Le prêtre répondit tranquillement :

LE JARDIN BLEU

— Nous sommes tous, plus ou moins, hors du jardin bleu, ma pauvre petite. Tous les humains ne l'ont pas connu comme vous dans sa forme matérielle, mais il y a au fond du cœur de la plupart un besoin irrésistible de bonheur, d'idéal, un pressentiment du jardin bleu inconnu. En réalité, le reflet de Dieu, un rayon tombé dans les âmes et, voyez-vous, mon enfant, ce regret de l'impossible est peut-être ce qu'il y a de meilleur en nous, le levain idéal, qui fermente en notre pâte grossière : Dieu entrevu et la laideur du monde oubliée.

Sim ne devait jamais oublier ces paroles.

Il n'y avait pas encore deux semaines que le docteur avait prescrit l'exil de Simone, quand Pauline entra un soir plus tôt que de coutume et visiblement émue.

— J'ai trouvé, dit-elle d'un ton où le triomphe luttait avec la tristesse.

— Conte vite ! s'écria Simone, troublée, elle aussi.

— Voilà, c'est très simple, une bonne idée de la marquise.

La marquise, vieille dame de grande allure, jouait à la maison des jeunes filles un rôle important. Excellente personne, sous des dehors altiers, elle aimait sincèrement l'œuvre et appréciait M^{lle} Dorlas. Appelant Pauline à part, ce dimanche-là, elle lui avait montré une lettre reçue quelques jours auparavant.

— Cela pourra faire votre affaire, ajouta-t-elle, si votre petite amie est simplement fatiguée. Non seulement vous n'auriez pas de frais de séjour à payer, mais encore elle toucherait des appointements et pour si peu de travail, en somme. Personnellement, vous me rendriez service, car cette demande me vient d'une amie d'autrefois, une camarade d'enfance dont la vie m'a séparée, mais que je tiens à obliger.

On demandait une jeune fille bien élevée, on insistait sur ce point avant tout (les brevets ou

les capacités paraissant secondaires à côté), pour vivre avec de jeunes enfants, orphelins de mère.

— Ce sont des gens très bien, continua Pauline, la marquise parle de cette famille comme valant la sienne, alors, vous voyez ! On habite la campagne toute l'année, dans un très vieux château, aux portes d'une petite ville. On mène une existence très retirée, grand'mère et petits-enfants, avec une tante, la contemporaine de la marquise et sa correspondante. Cette vieille demoiselle semble le chef de la famille. Le père, inconsolable, voyage toujours, dit-on. Les orphelins sont un peu isolés, un peu tristes dans ce décor sévère et grandiose, à l'ancienne mode, dit la marquise d'un ton qui me fait plaisir pour vous. On désire plus une société jeune et agissante qu'une vraie institutrice et il me semble, Simone, que vous seriez réellement bien là-bas.

— J'essaierai en tout cas, répondit Sim.

La pauvre Pauline soupira, les yeux au ciel.

— J'avais tant craint pour vous une société vulgaire, une mesquine pension de famille, et voici que vous rentrez dans le grand monde.

— J'en suis très heureuse, assure Simone. Quand dois-je partir ?

— La marquise écrira demain pour poser votre candidature, car cela se passe vraiment dans le grand ton : une vraie cour d'autrefois. Mais, présentée par elle, votre acceptation ne fait pas de doute. Quant aux émoluments, on n'en fixe pas le chiffre, mais la marquise assure qu'ils ne peuvent être que magnifiques et je n'ai pas osé insister. Pensez donc ! avec de telles gens, ce serait les offenser, risquer de vous faire perdre une si magnifique chance...

— Comment s'appellent-ils ?

— Oh ! un bizarre nom que j'ai mal retenu, vous savez, un de ces beaux noms vieille France, qui vous classent tout de suite une famille... Quelque chose de Loup-qui-chante de Bise... je ne sais plus quoi.

Sim ne put retenir un petit rire.

— Vous voyez, cela va mieux déjà, dit Pauline, attendrie.

La pauvre fille souffrait âprement à la pensée de perdre sa petite compagne. Mais depuis son entretien avec le docteur, elle travaillait à démolir de ses propres mains le doux foyer bâti dans un tel élan de cœur. Puisque Simone devait vivre à la campagne, Pauline ne serait tranquille que quand l'enfant serait partie, quitte ensuite à sentir plus cruellement sa solitude.

Sim, aussi, regrettait de quitter le doux refuge. Mais Sim savait être courageuse, et elle feignit un grand intérêt à la proposition.

— Et où perche ce magnifique échantillon des splendides temps passés ? Je parle, bien entendu, du château, pas des nobles habitants !

— Hélas ! soupira Pauline, c'est cela qui m'effraye, vous serez bien loin de moi, tout à l'autre bout de la France, dans le Midi, mais pas sur la côte océanienne, au pied des Pyrénées, en Gascogne, je crois.

Elles eurent de longs jours pénibles ensuite, chacune cachant à l'autre son chagrin, attendant et redoutant à la fois la réponse qui changerait leur vie.

Chose étrange et qui, plus tard, devait revenir à leur mémoire, mais que, sur le moment, elles ne remarquèrent pas, elles n'eurent pas un instant la pensée, bien naturelle pourtant, que cette séparation n'était pas forcément définitive. L'engagement de Sim dans cette famille inconnue ne serait cependant que temporaire et, malgré toutes les brillantes perspectives, si, par hasard, la jeune fille ne se plaisait pas là-bas, elle pourrait revenir tout simplement chez son amie.

Il est des moments où une prescience obscure nous guide, envers et contre toutes les apparences. Simone sut toujours qu'elle ne reviendrait pas ici, dans le petit logis où Pauline lui avait fait si chaude place.

Elle attendit, comme le mot même de son destin, la fameuse réponse. Et quand elle arriva enfin, Pauline et elle la lurent comme un arrêt sans appel. Et parce qu'elles étaient toutes deux également courageuses, elles affectèrent surtout de sourire de la forme désuète et solennelle et leurs commentaires parurent d'un amusement sincère, nullement le masque d'un chagrin secret.

— Oh ! dites, Pauline, la bizarre lettre.

— Et le drôle de papier ! et l'écriture ! Chérie, vous ne serez vraiment pas chez des gens vulgaires.

Cela paraissait impossible, en effet. Le ton, l'encre même, tout semblait singulier, original.

Mademoiselle, (disaient les jambages presque carrés qui remplissaient deux immenses feuilles), vous m'êtes chaudement recommandée par la marquise de X... et je viens vous faire savoir que vous êtes agréée, sur cette noble parole, pour vous occuper de Messieurs mes neveux et de Mademoiselle ma nièce. La main du Seigneur, frappant notre maison d'un coup inattendu, les a privés de leur mère dans un âge très tendre. Le nombre de mes ans, déjà trop lourd, me fait désirer une aide jeune, dans ma tâche difficile. Vous viendrez donc parmi nous apporter à ces enfants les éléments de science que les mesquineries de la vie moderne ont rendus indispensables. Je me réserve la haute main sur leur éducation, bien que les messages de ma cousine m'assurent les meilleures garanties sur vous.

Je vous attends sans coup férir. Et je vous assure, Mademoiselle, de ma haute considération.

C'était signé très lisiblement :

Baronne Hermine DE HERLOUP DE BISAPRE.

Sim laisse retomber le papier.

— Non, vrai, dit-elle, narquoise, même si la nécessité ne m'y forçait pas, je crois que je ferais le voyage avec plaisir pour connaître cette demoiselle. Une originale, assurément !

— En tout cas, elle m'est sympathique, assura

Pauline. Rien que d'avoir lu sa lettre, vous voilà rose et taquine comme au temps passé. Chère baronne!

— Il y a un post-scriptum, découvrait Sim, reprenant la missive.

Pas insignifiant, le post-scriptum. Il réglait la question appointements, d'une façon aussi élégante que péremptoire.

Je n'aime pas les chiffres. Ils rabaissent. Cinq cents francs me semblent convenables.

Pauline hoche la tête.

— Ce n'est plus vieille France, c'est presque américain, remarque Sim.

— Ce n'est guère généreux. J'attendais mieux de gens si haut placés.

— Bah! philosophe Simone, c'est une excellente leçon de modestie chrétienne. Un peu plus que ce que grand'mère donnait à sa cuisinière. Après tout, je dois être satisfaite de me trouver, par ailleurs, si bien casée. Les Hurloup de Bisâtre, voilà ce qui ne sent pas le nouveau riche. Et il faudrait un esprit vraiment de travers pour croire à des armoiries parlantes et les appeler les Hurluberlu de Bizarre.

Elle voulut ses derniers jours sur ce mode presque gai. Pauline, héroïquement, fit chorus. Ensemble, elles préparèrent le simple bagage de la voyageuse; le trousseau de Sim et les épaves de sa vie mondaine restèrent à Paris, ne pouvant convenir à une salariée, même chez si nobles gens.

Cependant, impressionnée un peu par les dires de la marquise, Simone glissa deux robes de dîner dans sa malle, l'une d'elles était blanche et datait de l'an passé.

Le moment du départ arriva très vite. Elles se dirent adieu courageusement, bien que Pauline eût peine à retenir ses larmes.

Puis le train disparut, emportant Sim vers sa nouvelle vie.

V

Après un long voyage, elle débarqua à Toulouse, où un télégramme de la baronne Hermine lui avait donné rendez-vous. Simone, un peu émue, se rendit non dans un hôtel, mais au couvent indiqué, et où M^{lle} de Bisâpre devait être bien connue, car, à son nom, la sœur tourière sourit à la voyageuse.

— M^{lle} la baronne n'est pas là, dit-elle, elle est en ville pour voir quelques amies, la comtesse de X..., la chanoinesse de Z... et toutes ses cousines, les onze demoiselles du Sang-Bleu, Mais ne vous inquiétez pas, elle rentrera bientôt et notre Mère vous attend.

« Notre Mère » était une vieille religieuse affable et douce, qui regarda avec intérêt la pâle petite voyageuse. S^{dm} eut l'impression que quelque chose tourmentait sa bienveillante hôtesse à son sujet. Cependant, elle ne dit rien et Sim, accablée de fatigue, employa à dormir les heures qui la séparaient du retour de la baronne Hermine.

Quand elle se réveilla, la porte de la cellule voisine était ouverte et deux voix se répondaient, deux voix très différentes :

— Mais oui, ma bonne Mère, ne vous inquiétez pas pour cette petite. J'ai nettement établi les conditions, disait un timbre à la fois aigu et sonore, avec un accent méridional relevé d'intonations « distinguées ».

— Quel chiffre avez-vous offert ? demandait tranquillement la Supérieure.

— Cinq cents francs ! c'est splendide, n'est-ce pas ? Cinq cents francs par an, bien entendu, reprend la voix altière, qui porte la détresse au cœur de la pauvre intéressée.

Heureusement pour elle, la Supérieure riposte, aussi paisible que jamais :

— C'est inacceptable, Mademoiselle, cette enfant refusera et elle aura raison. Il faut vous conformer aux usages modernes.

— Mais cela me paraissait si convenable ! Et puis, l'honneur de servir chez les Bisâpre !

— N'y pensez plus. Les idées actuelles l'emportent. Vous ne pouvez marchander à ce sujet. Parlez à cette enfant tout de suite, ou elle aura le droit de douter de votre bonne foi. Le mieux serait de rompre avec elle, je vous l'ai déjà dit. Laissez-la-moi sans crainte. Dès ce soir, je l'aurai casée et bien casée.

— Jamais ! proclame la baronne, impérative. Il me la faut, vous dis-je. Ce soir même, nous serons à Bisâpre et, demain, je la promène chez toutes nos connaissances. Quant à l'argent, on lui donnera cinq cents francs par mois, même six ou sept, ce qu'il faudra. Peu importe. Nous sommes au-dessus de cela.

Simone jugea urgent de témoigner de son réveil. Réparant à la hâte le désordre de sa toilette, elle frappa à la porte ouverte et vit alors celle qui devait jouer un si grand rôle dans sa vie.

La baronne Hermine de Hurloup de Bisâpre, une grande femme maigre, osseuse même, leva sur la nouvelle arrivante un nez pointu, que la nature avait fait insolent et que l'humeur de sa propriétaire ne cherchait nullement à adoucir. Un visage tout en pointes, des yeux très vifs, des cheveux gris, qui semblaient narguer les épingles et autres moyens de les assagir, une toilette singulière, assemblage malheureux de vieilles soies noires démodées, des gants troués, des souliers d'homme et, sur tout cela ou malgré tout cela, un air indéniable de bonne éducation et de grande race.

« Pauline aurait peur pour moi », pensa immédiatement Simone.

Elle lut la même crainte dans les yeux de la vieille Supérieure, mais elle sourit. Elle n'avait nullement peur, Sim, et dès l'abord, cette originale lui plut.

Je suis en cure morale autant que physique, (écrivit-elle plus tard à Mad), et rien ne me serait pernicieux comme le fade. Le piquant ranime mon esprit en déroute, mais, pour cela, rien ne me manque.

Rien ne lui manqua, en effet, dès le début.

— Bonjour, mon enfant, commence demoiselle Hermine du haut de sa grandeur. Je vous trouve pas mal, c'est l'essentiel pour vivre ensemble.

Sim plante ses yeux bien droit dans les yeux qui semblent vouloir la percer jusqu'au fond de l'âme.

— Je vous trouve très bien, moi aussi, Mademoiselle.

Le ton est parfait, nulle impertinence, un accent sans fêlure. Pourtant, la Supérieure tousse un peu, comme gênée, et M^{lle} de Bisâtre reste un moment sans parole. Le regard de Sim reste fixé sur elle, très beau, très pur. Et soudain, la baronne décide :

— Cette petite me va.

Ce doit être définitif. Les adieux sont brusqués. Rien ne peut résister à l'impétuosité de demoiselle Hermine. Elle a décidé qu'elles ont bien le temps de prendre le dernier train et, se pressant, bousculant, traitant la rue, la gare et l'humanité tout entière en pays conquis, elle l'emporte. A peine une demi-heure après son réveil, Sim, essouffée, tombe sur une banquette de wagon comme le train s'ébranle, et la baronne referme la portière d'un air triomphant. Ce faisant, elle casse d'ailleurs le manche de son ombrelle.

— Cela ne fait rien, méprise-t-elle.

Et elle jette le débris sur la voie, au nez d'un employé.

— Mais vous l'avez peut-être blessé ? s'inquiète Simone, il me semble qu'on crie.

— Laissez donc. Peu importe, ces gens-là crient pour rien.

Ce n'est pas pour rien. L'employé court après le train, plus furieux que blessé, il vocifère, mais Hermine, olympienne, ne répond pas et, heureu-

sement pour elle, le train l'emporte à toute allure.

Sim, un peu gênée, regarde autour d'elle. Tiens ! elles sont montées dans un wagon de troisièmes. Que dira la baronne, s'en apercevant ?

Elle ne s'en aperçoit pas, elle fixe, du haut de son lorgnon, ses compagnons éphémères. Tous des gens vulgaires, évidemment, si vulgaires qu'elle lit une désapprobation dans tous les yeux.

Cela devrait la calmer, mais cela excite au contraire sa verve belliqueuse et, comme le train ralentit sur une pente, on l'entend distinctement proférer :

— Qui a tué Louis XVI?... On l'oublie trop. Moi, je le venge tant que je peux.

« Elle va nous faire écharper ! » pense Simone, inquiète.

Mais on n'est plus à Paris, c'est la paisible campagne méridionale qui se déroule de chaque côté de la voie et les autres voyageurs perdent leurs airs irrités. Un sourire narquois retrousse la plupart des bouches et l'évocation inattendue du roi-martyr dissipe les nuages amoncelés sur la tête altière.

« Une vieille folle », lit Sim dans tous les yeux.

Cependant, le voyage s'achève sans incident. Elles descendent trois heures plus tard dans une petite gare montagnarde. Il fait jour encore, le pays paraît très beau, très accidenté.

— Voyez-vous, mon enfant, prêche Hermine, fourrant l'ombrelle sans manche sous son bras, l'essentiel, dans la vie, est de ne pas se laisser marcher sur les pieds.

Ce disant, elle écrase la patte d'un pauvre chien, bouscule un vieux paysan et remet noblement à l'employé deux cartes qui sont bien des cartes de troisièmes, constate Sim déroutée.

Maintenant, le quai minuscule. Une petite ville, à quelques pas, étale ses rues paisibles, dominées d'un vieux clocher.

— Là, décide la baronne, gardez les bagages, j'ai une commission à faire à mon notaire. Je reviens.

Sim, résignée, empile valises sur malles et attend.

Elle attend si longtemps qu'elle commence à s'inquiéter. Le jour baisse, la baronne ne reparait pas. Et Sim vexée, contemple, avec horreur, un abominable sac en tapisserie, brodé d'armoiries, mais attaché de ficelle, qu'Hermine lui a confié en termes solennels.

Elle ose à peine lever les yeux sur les rares passants et maugrée, redevenue la Sim de jadis :

— Charmant, comme panne. Je dois en faire une tête, moi, abandonnée aux bagages comme un colis sans adresse. Il faut que je me débrouille. Le premier que je vois, je l'interroge.

Au loin, sept heures sonnent, augmentant sa perplexité. Heureusement un pas derrière elle... ah ! ce n'est ni un employé ni un paysan. C'est un grand garçon robuste, bien vêtu, d'une élégance sportive, et qui regagne une auto arrêtée à deux pas du trottoir.

Au passage, ses yeux très noirs se posent, étonnés, sur la voyageuse. Il salue correctement, mais la vue du sac de tapisserie l'arrête net.

— Pardon, Mademoiselle, dit-il d'une voix bien timbrée, vous me semblez embarrassée ?

— Beaucoup, dit-elle sans ambages. J'attends ma compagne de voyage qui m'a dit de l'attendre ici.

— Et qui ne revient pas ! Cela ne m'étonne pas. M^{me} Hermine de Bisèpre n'en est pas à un oubli près.

— Vous la connaissez ? demande Sim.

— Un peu, répond-il ; assez, en tout cas, pour ne pas m'étonner de ceci.

Un franc sourire éclaire son brun visage. Il paraît très sympathique. Sim ose lui dire :

— Que faire ?

Avant qu'il ait pu répondre, un gamin accourt, tout essoufflé, et vient droit à elle.

— C'est-y vous qui gardez les malles du Château ? la demoiselle, elle vous fait dire de ne pas attendre ici, vu qu'elle est déjà partie. Prenez

la route sous vos pieds, qu'elle vous fait dire, et faites porter les bagages au premier que vous trouverez, mais pas son sac. Pour sûr, c'est que vous qui devez le toucher, elle l'a bien dit.

Là-dessus, il détale, et Sim, interloquée, laisse, de découragement, retomber ses bras et le fameux sac.

Un rire gai à côté d'elle l'indigne.

— Ne vous fâchez pas, s'excuse le jeune homme, mais franchement, quand on vient chez les Bisâtre, il ne faut pas avoir de naïves illusions.

— Que faire ? répète Sim, désespérée.

— C'est très simple, dit-il sans rire cette fois.

D'un tour de main, il empile les bagages sur son auto, puis, se découvrant, ouvre la portière.

— Mademoiselle, faites-moi l'honneur de m'accepter comme chauffeur.

Elle hésite un peu et se le reproche. Il paraît parfaitement bien élevé, il doit être très bon pour avoir ainsi pitié d'une inconnue... mais la nuit tombe, elle ne sait même pas son nom...

Il semble deviner sa pensée.

— Acceptez mon offre, dit-il simplement, dans cinq minutes, je vous laisserai à l'entrée de la grande allée et, sûrement, vous trouverez là quelqu'un de vos hôtes pour vous attendre.

Sim accepte. Elle monte à côté des bagages et tout de suite l'auto démarre. Sans entrer en ville, elle prend une route étroite et, sur un pic tout proche, Sim aperçoit une fière silhouette de château moyenageux. Elle a une exclamation.

— Mais c'est tout près, j'aurais pu aller seule !

— A vol d'oiseau, oui, répond laconiquement le conducteur.

Au bout des cinq minutes annoncées, il arrête sa voiture à l'entrée d'une grille superbe et saute lestement à terre.

Sim est déjà descendue. Personne derrière la grille.

— C'est curieux qu'on n'ait pas envoyé l'auto du château à ma rencontre.

— Très curieux, en effet, répond le jeune homme d'un ton bizarre.

Sim a l'impression qu'il est très gai. Se moquerait-il d'elle, par hasard? Il fait sombre. Elle distingue mal son visage.

Il a débarqué les bagages, il pousse la grille. Aucune silhouette n'apparaît.

— Il faut attendre quelqu'un, décide-t-il, vous ne pouvez monter seule, la route en lacets est dangereuse la nuit.

Le mont qui porte le château se dresse en effet à pic au-dessus de leurs têtes. Ce doit être une véritable ascension que de le gravir.

— N'y a-t-il pas de concierge? demande Sim.

— Non... non... pas que je sache.

Il devient perplexe à présent, lui aussi. Il doit lui paraître difficile d'abandonner à cette heure la petite voyageuse en pays inconnu. Et l'assister davantage doit lui être impossible, car il demande, d'un ton fâché :

— Que diantre allez-vous faire dans cette galère?

Sim, très vexée, riposte dignement :

— Je suis engagée comme institutrice des enfants.

Cette nouvelle semble galvaniser le jeune homme.

— Cela, c'est le bouquet, déclare-t-il sans cérémonie.

Sim commence à le trouver fort incivil. Heureusement qu'une bonne femme arrive vers eux.

— M^{lle} la baronne arrive, annonce-t-elle d'un ton pénétré. Elle a été jusqu'à la métairie voisine, mais elle revient. Cinq minutes seulement.

— Oui, une petite heure à peine, murmure le jeune homme impertinent.

Cependant, ce Samaritain malhonnête a décidément conscience de son rôle et semble deviner les perplexités de Sim.

— Vous restez avec Mademoiselle en attendant la baronne, bien entendu, dit-il à la femme d'un ton sans réplique.

— Oh ! sûr, Monsieur. Je ne vais que chez nous, à deux pas, dire à mon homme de mettre les vaches à la charrette. Juste qu'il devait monter au château demain, déménager les lits, alors, autant vaut qu'il mène la charrette ce soir là-haut. Ainsi, ces dames ne grimperont pas à pied.

A ce discours étonnant, le visage de la pauvre Sim dut prendre un certain ahurissement bien naturel et le jeune homme eut un petit rire étouffé.

Mais là se bornèrent ses manifestations, car il prit congé de Sim, en des termes des plus corrects. En le remerciant, elle crut pouvoir ajouter :

— M^{lle} de Bisâtre serait heureuse, je le pense, de pouvoir elle-même vous dire...

— Ne croyez pas cela, interrompit-il à sa façon presque brusque et qui restait sympathique. Je la connais assez pour vous détromper. Ne lui dites même pas mon nom.

— Encore faudrait-il que je le connaisse, faillit répondre Sim.

Mais l'auto s'éloignait déjà et, une fois de plus, elle se trouvait seule sur une route. Elle soupira. Cela devenait presque un de ces mauvais rêves où l'on ne peut aboutir nulle part.

Heureusement qu'une voix bien réelle vint dissiper cette atmosphère inquiétante. Et quelle voix ! comme elle vous faisait rentrer dans la réalité !

— Je vous retrouve enfin. Ma pauvre petite, j'ai eu mille affaires en chemin. Heureusement, vous avez su vous débrouiller. Vous avez eu une auto, me dit Frasic. Plus de chance que moi, qui ai dû me contenter de la charrette du meunier. Pouah ! Enfin, nous voici presque au port.

On entendait un bruit d'essieu grinçant. Un char rustique apparut, traîné de petites vaches brunes conduites par un vieux paysan.

— Montons, dit tranquillement demoiselle Hermine.

Elle pose son long pied mal chaussé sur la roue

boueuse, et escalade intrépidement ce singulier carrosse.

La pauvre Sim, qui croit bien continuer à rêver, monte à côté d'elle. On a, heureusement, disposé deux antiques chaises de paille où l'on peut s'asseoir.

Et lue, dia, la montée commence. Il fait sombre, on distingue mal les alentours. Sim devine cependant qu'on est en plein bois, sur une allée étroite, très en pente et fort mal entretenue. Les petites vaches peinent pour traîner l'énorme charrette, et tout cela devient déconcertant.

Sim pense à Pauline qui, à cette heure, la voit, arrivant le plus correctement du monde dans un château ancien, auprès d'une famille, genre cour d'autrefois...

Cependant, la baronne Hermine, très droite sur son trône singulier, juge le moment venu d'un discours important.

— Nous serons arrivées dans peu de temps, commence-t-elle, et il est juste que vous connaissiez un peu le monde où vous allez vivre. Vous êtes très jeune, vous avez bonne volonté, mais ce n'est pas votre faute si le Ciel vous fit naître dans un milieu différent. Vous devrez vous habituer au nôtre, vous pénétrer de son esprit, afin de ne pas troubler l'atmosphère digne de...

A cet instant, un cahot de la route compromet l'équilibre du char et envoya le plumet mité du chapeau baronnal en contact trop intime avec le buisson voisin. D'un coup sec d'une tête habituée à dominer les petits incidents de la vie, demoiselle Hermine le dégagea et continua son discours.

— Monsieur mon neveu, le vicomte Odet, est un charmant enfant, moins bien doué que ses cadets sous le rapport intellectuel et je vous demanderai de ne pas le pousser trop à l'étude. Un Bisâtre en sait toujours assez. Le baron Thierry est plus vif, plus précocé, un vrai Hurloup, le plus charmant caractère du monde. Quant à leur

sœur Aliette, un mot vous la dira toute : c'est moi-même, à cinq ans.

Le silence pétrifié de Simone parut à son interlocutrice la preuve foudroyante de son éloquence. Elle daigna continuer.

— Ma belle-sœur, la comtesse douairière, paraît peu, retenue dans son appartement par ses infirmités. Vous partagerez la vie des autres membres de la famille et vous surveillerez la tenue des enfants, j'y tiens es-sen-tielle-ment. Le vicomte Odet aurait des velléités de se compromettre avec le service. Le baron Thierry, malgré son jeune âge, six ans, a de plus justes notions de ce qui se doit et pince fort proprement le maître d'hôtel, quand il oublie quelque détail. Quant à la jeune Aliette, rien à craindre de ce côté. Elle gifle, très à propos, les femmes de chambre mal apprises.

— Leur éducation est déjà fort avancée, je le vois, opine Sim, sans rire.

— Oui, assez, je m'en flatte, se redresse la baronne. Mais enfin, conclut-elle, il faut bien apprendre à lire à ces enfants.

Un court silence. On est très haut déjà, la masse du château réapparaît, formidable maintenant et de si fière mine, que Sim repousse dédaigneusement l'idée saugrenue de ces lits qu'on déménage demain... sans doute un peu du superflu d'un riche mobilier qu'on envoie dans quelque hôpital.

— Mademoiselle, ose-t-elle demander, est-ce là tous les habitants du château, ou dois-je m'attendre à d'autres figures ?

— C'est tout, déclare la baronne. Mon neveu, le fils de mon frère, le comte Roland, chef du nom, ne paraît guère qu'à de rares intervalles. Il voyage.

D'un geste ample, son bras maigre semble ouvrir le vaste monde aux pérégrinations du comte Roland.

On entre dans la cour d'entrée, très grande, très

majestueuse. On monte un haut perron, on passe une porte surmontée d'un blason sculpté. Une immense antichambre dallée, dont un escalier superbe occupe tout le fond. Sim admire, autant que le lui permet le maigre lumignon fumeux, seul éclairage de cet imposant décor.

— Comment ? personne n'est là ! fulmine la baronne. C'est inconcevable.

Une porte dérobée s'ouvre soudain et laisse échapper une véritable avalanche qui fond sur les voyageuses avec des rires et des cris.

— Nous voulons voir la nouvelle demoiselle.

Le ton sec de la tante coupe net aux effusions.

— Pourquoi êtes-vous seuls ? Quelle est cette réception ?... Où est le maître d'hôtel ?

— Au lit, riposte une voix pointue, il a été impertinent, je l'ai puni.

— Bon, Aliette, vous ferez plus tard une excellente maîtresse de maison. Comment va grand'mère ?

— Oh ! très mal, elle a demandé M. le Curé pour qu'il lui donne l'extrême-onction, et Odet a couru le chercher. Mais M. le Curé est à sa vigne et il a dit qu'il viendrait plus tard. Alors, grand'mère a avalé une tasse de lait et une petite omelette et s'est endormie. Elle fera son testament demain.

— Allons, je vois que tout va bien. Appelez la cuisinière ou la femme de chambre.

— Elles sont à danser ce soir chez leur tante du village.

— Pécotes ! Peut-on en être réduit à compter sur ces cervelles-là ! Et Lison ?

— Oh ! celle-là arrange le lit de la demoiselle.

Sim, à cette nouvelle, sent s'évanouir une vague inquiétude restée malgré tout en elle. A cet instant, d'ailleurs, une lumière apparaît. Une femme de chambre d'un certain âge, très correcte, survient et, discrètement, annonce que ces dames sont servies.

On entre dans une immense salle à manger, très

peu meublée, plus grandiose de ce fait. Un couvert est mis sur un coin de la vaste table. La nappe est damassée d'un antique dessin, l'argenterie superbe et armoriée, les verres de Bohême d'une forme exquise. A côté, la vaisselle est des plus communes.

Ce n'est qu'au dessert que les enfants reparaissent.

— Venez ici, dit majestueusement la tante-baronne.

Elle a scrupuleusement servi les meilleurs morceaux à Sim et, tout en grignotant elle-même, exigé que la jeune fille réparât ses forces.

— Maintenant, voici vos élèves. Aliette, approchez.

Une maigre petite fille brune et pâle, dont les splendides yeux noirs semblent tenir tout le visage, s'avance et exécute la révérence la plus irréprochable. Sim la regarde avec attention. Elle n'est pas jolie, mieux, charmante et si étrangement. Fine petite poupée de race, elle porte avec une élégance native une courte robe qui, sur tout autre, serait un chiffon. Mais le ton est dur, impérieux, l'expression hautaine. A peine la présentation faite, elle disparaît derrière le fauteuil de sa tante.

Le vicomte Odet, le baron Thierry viennent baiser la main de leur institutrice avec des allures très différentes. L'ainé est grand, robuste, un visage ouvert, un sourire délicieux (un sourire qui, d'ailleurs, intrigue Sim, tant il lui rappelle un autre sourire qu'elle ne peut identifier), les yeux sont d'un bleu pur, un vrai reflet du ciel. Le cadet, plus mince, fluet, plus racé aussi, a un visage maigriot et fermé, où passe parfois une malice aiguë.

Sim, qui aime les enfants, reste perplexe devant ceux-ci. Ils la déconcertent, à leur tour, comme tout ce qu'elle voit ce soir. Elle sent qu'elle les aimera. Le lui permettra-t-on ? Le château de Bisapre doit être un terrain hérissé d'as-

pérités pour une jeune fille élevée comme tout un monde vulgaire.

Pour ce soir, du moins, il n'offrit plus de surprises à Sim. Lison, la femme âgée qui paraissait remplir ici le rôle d'intendante, la conduisit dans la plus quelconque des chambres.

Et Sim était si brisée de fatigue qu'elle s'endormit très vite, oubliant tout.

VI

Un rayon de soleil brûlant ses paupières la réveilla le lendemain. Sautant au bas du lit, elle courut regarder à travers la vitre et recula, un peu saisie. Un abîme s'étendait à ses pieds. De ce côté-là, le château surplombait le roc à pic. La vue était superbe. La petite ville apparaissait dans le bas, toute proche, et aussi la vallée, emplies de la fraîcheur de mai.

Sim s'attarda un instant à contempler le paysage. Elle comprit pourquoi ses fenêtres étaient garnies de barreaux de fer, comme toutes celles de ce côté du château, ainsi qu'elle le vit plus tard. Bisâpre, ancienne forteresse, était si haut perché, qu'il eût été dangereux de laisser les ouvertures du côté Nord libres de toute défense. Un faux mouvement, une imprudence auraient entraîné la chute et la mort certaine de tous ceux qui auraient osé se pencher.

Sim s'habilla très vite, désireuse de connaître sa nouvelle existence.

Elle sortit de sa chambre et, des éclats de voix la guidant, elle parvint jusque dans le hall. La grande porte était ouverte et l'on voyait une silhouette, chargée de paquets, descendre le perron.

Debout sur le seuil, la baronne, plus olympienne que jamais, se tourna d'une pièce au bruit des pas de l'arrivante.

— Je viens de jeter la femme de chambre dehors, lança-t-elle en guise de salut.

— Quel crime avait-elle commis? palpita Sim, entrant au vif de cette atmosphère de drame.

— Insolence, proféra seulement la bouche serrée d'indignation.

Sim eut un petit hochement de tête qui lui valut l'estime de la vieille demoiselle.

— Vous me comprenez. Vraiment, j'ai eu la main heureuse en vous choisissant. Venez avec moi. Nous allons causer.

Sim eût mieux aimé déjeuner, mais se garda d'évoquer si vulgaire contingence. Elle suivit M^{lle} Hermine dans un très beau salon. Cette pièce, aux plafonds anciens, ouvrait ses quatre fenêtres sur le parc ombragé. Dans la lumière joyeuse de ce matin de mai, les meubles anciens, des Louis XIV aux très authentiques tapisseries, paraissaient plus beaux encore. Aux murs, quelques portraits de famille, pastels délicats ou toiles plus vigoureuses.

— Vraiment, cette pièce est exquise, ne put s'empêcher de dire Sim.

La baronne lui jeta un regard bienveillant.

— Vous avez du goût, cela me plaît. Voyez ceci, cela.

Elle désignait telle ou telle pièce de valeur, faisait leur historique, parlait en connaisseuse des styles. Très érudite, d'ailleurs, la baronne Hermine, et Sim, oubliant comme elle toute autre chose, passa une heure charmante en sa compagnie.

Mais la porte s'ouvrit violemment, un gamin surgit en criant :

— J'ai faim, moi, annonçait le baron Thierry.

— Eh bien, allez déjeuner, mon enfant, dit tranquillement M^{lle} Hermine qui, le lorgnon sur le nez, détaillait un *Latour* à Sim.

— Et comment? continua le jeune baron, très peu artiste, lui, et qui, de plus, fort débrouillé ce matin, ressemblait fâcheusement à un ga-

min des rues. On a beau sonner, personne ne vient !

— J'ai mis Fanchette à la porte, c'est vrai ! Eh bien, sonnez Manette ou Thomas.

— Ah ! bien oui, l'un boude et l'autre dort.

— Hein ? Que dites-vous ? s'écria la baronne, s'évadant de l'art pur.

— Mais oui, Manette est fâchée parce que Fanchette est partie et Thomas ne veut pas se lever parce qu'Aliette l'a envoyé au lit à cinq heures hier.

— Attendez, attendez un peu, je vais les remettre à la raison.

La baronne a déjà disparu. On entend des portes claquer, des voix gronder, un véritable ouragan domestique. Thierry trépigne de joie, sautant à pieds joints sur les meubles.

— Ecoutez, écoutez ! Oh ! elle va les faire valser, allez. Elle s'entend à dresser son monde, assure le précoce jeune homme.

— Tant mieux, elle vous dressera peut-être, vous en avez rudement besoin, déclare Sim.

Le baron Thierry relève fièrement sa maigre échine dans un chandail troué.

— Dites donc, vous, ce n'est pas ainsi qu'on me parle, vous savez.

— Je le crois sans peine, riposte Sim, mais vous apprendrez maintenant.

Et sa main preste détrône le gamin du fauteuil qu'il abîme à coups de pied. Elle est ferme, la main de Simone. Sa Seigneurie se prend à crier.

— Je vous défends de me toucher. Je suis un gentilhomme.

— Ayez-en les manières, pour qu'on vous croie.

Il va se jeter sur elle pour la griffer. Elle l'écarte résolument, d'un geste de dégoût :

— Si vous étiez propre, seulement.

Cette fois, il est piqué. Quelque chose a saigné en lui. Il redevient un tout petit garçon vexé, très près des larmes.

Alors, la singulière institutrice vient gentiment à lui.

— Personne n'a eu le temps de s'occuper de vous, ce matin, dit-elle très doucement. Venez, je vais vous conduire à votre bonne.

Il ne résiste plus. Il met sa petite patte sale dans la jolie main fine.

— Un homme doit être propre, dit énergiquement Sim, au physique comme au moral.

Le petit lève sur elle des yeux subitement pensifs.

— A la bonne heure, dit une voix derrière eux.

Ce n'est que Lison, la femme de charge. Elle emmène Thierry, sans rien ajouter, mais Sim a une amie maintenant, elle le devine.

La baronne rentre en coup de vent :

— J'ai secoué ces gens, dit-elle, il le fallait. C'était une véritable révolution, je pense. Ils prétendaient se mettre en grève. Personne n'a encore déjeuné, ce matin.

La mine de Simone lui rappelle, tout à coup, que la jeune fille compte dans le nombre des victimes.

— Excusez-moi, dit-elle soudain, redevenue très grande dame, nous traversons vraiment une période difficile.

Aliette, entrant en coup de vent, coupe la réponse de Sim :

— Venez vite. J'ai découvert de la confiture dans le buffet.

— Voilà qui est bien ! s'écrie la baronne, extasiée comme devant un haut fait inouï. Aliette, vous avez vraiment l'âme d'une ménagère.

On se dirige vers la salle à manger avec des airs de bataillon à l'assaut, et l'on trouve là messire Odet qui brandit un énorme morceau de pain.

— Voyez quelle trouvaille ! admire-t-il, naïvement.

Simone, perplexe, se demande si chaque repas doit être l'objet de tant de difficultés. Mais comme elle a le cœur vaillant, elle imite les Bi-

sâpre et, tel le plus affamé d'entre eux, démolit à belles dents sa tartine.

Thierry, peigné de frais, arrive pour recueillir les dernières miettes, et la baronne s'écrie d'un ton satisfait :

— Vraiment ! nous avons bien déjeuné. Au travail, maintenant.

Sim pense qu'on va dresser le programme des études, mais M^{lle} Hermine, tel un esprit génial, dédaigne les minuties et déblaye tranquillement :

— Vous allez prendre possession de vos fonctions. C'est très simple : les enfants ne savent rien. Promenez-les, amusez-les et apprenez-leur quelques petites choses, sans les fatiguer. Le grand air avant tout.

Cela veut-il dire : vivre au grand air ou avoir grand air ? Sim, un moment, médite cette énigme, mais devine déjà assez M^{lle} de Bisâpre pour ne pas demander de plates explications.

La baronne continue :

— Surtout, pas trop de cris, vous fatigueriez grand'mère.

Ce ne fut qu'à ce moment que Sim se souvint de la mourante de la veille et demanda des nouvelles d'un air empressé.

— Ça va, ça va, dit tranquillement l'affectionnée belle-sœur. Nous voilà au mercredi, donc, nous pouvons être tranquilles.

— Je ne comprends pas, dit Sim.

— Vous ne pouvez être au courant, concède la baronne-demoiselle. Tous les membres de la famille de ma belle-sœur sont morts un mardi et, Dieu merci ! cette chère Yseult a trop de goût pour manquer à de si respectables traditions. Donc, depuis l'attaque de paralysie qui, il y a six ans, la laissa presque sans forces, chaque mardi, elle attend sa fin avec une résignation admirable.

— Et elle ressuscite tous les mercredis, dit Odet, son doux visage confiant levé vers Sim.

Il y avait tant de candeur dans ses yeux, un si délicieux sourire sur sa bouche, que Sim sentit

sa sympathie pour le charmant enfant grandir encore.

Mais la tante ne fut pas à l'unisson.

— Entendez ce petit malheureux ! s'écrie-t-elle, les yeux au ciel. Il me fera honte tous les jours de sa vie. Je vous l'avais dit, Mademoiselle, cet enfant ne vaut rien.

Le pauvre Odet est si atterré de ce verdict qu'il s'enfuit.

Sa disparition apaise la baronne et elle congédie son monde sur un ton plus doux :

— Commencez à vivre ensemble, je vais, moi, surveiller le personnel.

Dans le parc, Sim commence à vivre avec Aliette et Thierry, c'est-à-dire qu'elle est la proie des caprices de l'un et de l'autre. Le jeune baron et sa digne sœur entendent bien faire de cette nouvelle institutrice ce qu'ils firent des trois précédentes, c'est-à-dire une esclave (toutes les trois étaient d'ailleurs parties dès la fin de leur premier mois, disant, avec un ensemble touchant, qu'il valait mieux casser des cailloux sur la route qu'être institutrice à Bisâpre).

Seulement, Sim ne devait pas être de la même pâte qu'elles, car, dès la première heure, l'aventure se gâcha. Aliette, comme Thierry, dut apprendre une leçon si singulière qu'elle les médusa.

La nouvelle institutrice n'avait pas peur d'eux ! elle ne les admirait pas éperdument et critiquait leurs faits et gestes, voire leur toilette, d'un petit ton net et posé qui inspirait le respect.

Il fallut bien se calmer un peu et obéir. D'ailleurs, quand on se tenait bien, elle n'était pas ennuyeuse, la nouvelle demoiselle, elle contait d'amusantes histoires, savait de jolies chansons, inventait des jeux très drôles.

Mais vers midi, il arriva quelque chose qui parut le comble de l'extraordinaire aux enfants de Bisâpre.

On revenait vers le château quand on aperçut dans un fourré (le parc était des plus mal entretenus) une ombre qui se cachait.

— C'est Odet, s'écria Thierry, hou ! le vilain garçon.

— Venez ici ! cria Aliette, c'est très mal à vous de bouder.

Elle avait trois ans de moins que son frère et paraissait minuscule à côté du robuste garçonnet, mais elle le traitait avec une désinvolture très peu amicale.

— Il est méchant, dit-elle à Sim, il dit toujours des sottises ou des choses qu'on ne comprend pas.

— Et puis il mange toujours, un vrai paysan, compléta le baron Thierry du haut de son expérience.

— Tiens, c'est curieux. Il me plaît beaucoup à moi, riposte l'institutrice.

Et la voilà qui entre résolument dans le fourré et se penche sur Odet. Le garçonnet a un air farouche, pathétique sur son visage si doux.

Sim se penche vers lui et, tendrement, l'interroge. Il ne répond pas tout d'abord, ses grands yeux inquiets, où passe une vraie détresse, regardent Sim avec défiance. Puis, peu à peu, la petite bête cabrée se détend et, comprenant qu'il a enfin trouvé une amie, Odet, l'abandonné, se jette au cou de Sim, avoue sa peine.

— On ne m'aime pas.

Elle le raisonne doucement, sagement.

De ce moment naquit entre eux une amitié que rien ne devait rompre. Odet, la main dans la main de Sim, rejoignit le château comme midi sonnait au clocher de la ville, tout en bas du mont.

— Maintenant, il faut s'habiller pour le déjeuner, dit Sim à ses sœurs.

L'idée plut à Aliette. Elle entraîna ses frères.

Sim eut ainsi quelques instants de liberté.

Quand la jeune fille redescendit, elle heurta

dans un recoin du hall une silhouette inconnue. Quelqu'un à demi caché derrière un bahut et qui semblait aux écoutes.

— Vous ai-je fait mal ? dit Sim, étonnée.

L'individu parut gêné, il se détournait comme s'il ne voulait pas laisser voir son visage. La manœuvre intrigua Sim. Pourquoi cette attitude louche ?

— Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, un peu vivement.

Comme réponse, elle crut entendre un sanglot.

Elle le prit par le bras et l'amena dans le plein jour d'une fenêtre. Il se laissait faire sans résistance. Avec étonnement, elle vit que c'était presque un enfant, à peine un jeune homme. Quinze ans au plus et si petit, si maigriot.

— Comment vous appelez-vous ? dit-elle.

— Jeannot, fut la timide réponse.

Puis, tout de suite, la maigre échine eut un frisson et, très vite, comme un écolier qui essaie de rattraper une étourderie :

— Je suis Thomas.

— Thomas ? Mais je croyais que c'était le maître d'hôtel ! s'exclame Sim.

Il se redresse, très fier.

— Le maître d'hôtel, c'est moi.

Avant que Sim eût eu le temps de ressaisir ses esprits, Jeannot-Thomas disparut dans la salle à manger. Et Sim, un peu ahurie, gagna le grand salon.

L'heure du dîner normal des gens ordinaires était largement dépassée, mais nul des Bisèpre ne semblait en avoir souci. La baronne Hermine, au fond d'une bergère, jouait de l'éventail en lisant une vieille *Gazette*. Aliette, en robe minable mais propre, luttait avec elle de dignité, autant que le lui permettaient son jeune âge et sa courte stature.

Le baron Thierry, les mains dans ses poches, arpentait le tapis d'un air absorbé.

Quant au vicomte Odet, sagement assis sur

une chaise, il avait tout simplement l'air d'un brave petit garçon qui s'ennuie. Ses doux yeux bleus brillèrent quand ils virent sa nouvelle amie.

— C'est inconcevable, émit M^{lle} Hermine, s'arrachant à sa *Gazette*, on ne sait jamais, dans cette maison, si l'on dînera ou pas.

L'aveu parut à Sim d'une saveur amère. L'air vif, le changement de vie lui redonnaient, depuis la veille, l'appétit perdu.

— Avons-nous seulement une cuisinière? demanda Thierry au nez pointu.

— Je le crois, dit la tante, très digne.

A cet instant, Sim rendit un peu de son estime à ses élèves en général. Les trois pauvres petits, au lieu de gémir ou de protester, prirent une mine résignée et attendirent.

Enfin, l'on entendit un coup timide à la porte, les deux battants s'ouvrirent solennellement et une voix étranglée et respectueuse annonça que Mademoiselle était servie.

Jamais Sim ne devait oublier ce premier repas en commun dans la superbe salle à manger du vieux château. On servit un potage exécrable dans une adorable soupière en vieux rouen, et des pommes de terre enfumées sur un plat d'argent. Suivit ensuite une viande que personne ne put définir, ce qui ne fut pas un grand malheur, car elle était à la fois coriace et insuffisante. Un maigre dessert couronna ce festin que Thomas, encore terrifié, servit en tremblant. Sim saisit au passage un mouvement d'Odette vers le malheureux « maître d'hôtel », mais, tout de suite, le baron Thierry, voulant dénouer son frère, s'étrangla sur un noyau de prune et il fallut courir à son secours.

Dès ce premier jour, Sim comprit que toute latitude lui serait laissée à l'égard des études des jeunes héritiers de Bisâpre. M^{lle} Hermine méprisait vraiment cahiers, livres et plumes, et semblait avoir décidé que des leçons de choses, dans le parc du château, étaient seules indiquées pour le

moment. Odet, à huit ans, savait à peine lire; quant à ses cadets, ils partageaient évidemment les sentiments de leur tante et la vue d'un alphabet amenait sur leurs jeunes visages un air de dédain à peine condescendant.

Pour ce jour-là, Sim n'insista pas. En compagnie de ses élèves, elle explora le parc retombé à l'état sauvage. Il avait dû être superbe, autrefois. Il restait pittoresque avec ses pentes abruptes et ses arbres splendides et, tel qu'il était, il plut à Simone. Rien ne ressemblait moins au jardin bleu... Et, peut-être pour cela, comme pour tout ce qui l'entourait, ce dépaysement si complet fut-il bienfaisant à l'enfant blessée.

Ce soir-là, elle parcourut tout le petit mont de l'ancienne forteresse, escortée des enfants, heureux de lui montrer les moindres recoins de leur domaine.

Comme ils revenaient vers le château, Thierry, qui les avait quittés depuis un moment, accourait vers eux en criant :

— Venez ! mais venez donc vite ! C'est très amusant. On emporte tous les lits du château.

L'idée parut aussi plaisante à Aliette qu'à lui. Mais le pauvre Odet s'écria, consterné :

— Où allons-nous dormir, maintenant ?

Ses cadets lui rirent au nez.

— Que ce petit est bourgeois ! dit Aliette, très baronne Hermine en ce moment.

Puis, oubliant sa grandeur d'âme, elle s'en fut à toute allure contempler le déménagement. Les autres la suivirent, intéressés aussi, Sim, plus que les autres.

Thierry avait dit vrai. Un énorme char (le carrosse de la veille) quittait la cour du château, emportant une pile imposante de vieux bois sculptés. La baronne Hermine, du haut du perron, contemplait la scène d'un air satisfait.

— Et voilà, dit-elle à Sim, ahurie, nous sommes débarrassés de cette friperie.

Sim, qui avait reconnu parmi les autres le pitch-

pin vulgaire, mais confortable, qui l'avait abritée cette nuit, ne put retenir une question incisive.

— Pourquoi ?

Devant l'incompréhension de cette jeune bourgeoise, demoiselle Hermine sourit, compatissante.

— Ne prenez pas cet air de catastrophe. Des antiquaires étaient venus récemment et ils avaient osé me demander de leur vendre des meubles de famille. Ils auraient mérité que je les fisse précipiter du haut du donjon dans le ravin. Mes aïeux n'y eussent manqué. Une réflexion me calma. Ces mercantis n'agissaient point pour le compte de quelque nouveau riche. Non, un plus noble but animait, pour une fois, leurs âmes viles : Un riche Américain, amoureux de l'art pur, s'inclinant devant la suprématie incontestable de la France en cette matière, voulait rendre hommage à notre patrie en lui élevant un monument sur les bords du Potomac : un véritable Versailles, reconstitué de toutes pièces. Pouvais-je refuser ma participation à une œuvre aussi patriotique ?

L'œil de M^{lle} Hermine semblait foudroyer ceux qui ne voulaient pas comprendre, du premier coup, cette façon d'envisager une excellente opération commerciale.

— Mais, j'ai vu aussi les lits des enfants et le mien. Je ne les croyais pas Louis XIV, murmura Sim.

— Ils ne l'étaient point, reconnut de bonne grâce la baronne. Mais puisque je donnais le lit du Roy pour la plus grande gloire de la France, pouvait-il rester un seul lit à Bisâpre ? Vous-même conviendrez que non. J'ai donc tout fait partir à la fois, ces commerçants m'assurant qu'ils placeraient le tout ensemble.

Sim, qui craignait de trop bien comprendre, restait clouée sur place. Ses trois élèves l'entouraient, leurs grands yeux candides bien ouverts sur l'oratrice (et aussi leurs pauvres petites âmes

fraîches). Le baron Thierry parut, plus que jamais, un petit vieux très malin. Aliette dédaignait un peu la question. Mais l'on entendit la voix réfléchie du bon Odet.

— Alors, ma tante, on couchera sur les matelas, maintenant. Et, dites, je pense que vous aurez reçu beaucoup de jolis billets bleus à la place, comme quand papa vendit les assiettes de...

— Cet enfant me fera mourir, gémit M^{lle} Hermine, si indignée, qu'elle semble anéantie.

Elle recouvre un peu de force pour dire à Sim :

— Emmenez-le..., je vous l'ai dit, un pauvre esprit... de faibles moyeus...

Elle disparaît dans le château et les cadets déclarent, foudroyants :

— Vous êtes plus sot que jamais.

Odet, sous le mépris, serre plus fort la main de Sim, ce que voyant, les deux autres s'en vont, dédaigneux, jouer tout seuls loin de lui.

Alors Odet propose à sa nouvelle amie :

— Voulez-vous visiter le château? vous ne le connaissez pas encore.

— Allons, dit gaiement Sim.

Elle avait bien l'impression de partir en voyage de découvertes, mais cette exploration, longue et minutieuse, ne servit qu'à la rendre plus perplexe. Le château était vraiment magnifique, les pièces superbes et bien meublées (sauf les lits). Il offrait cependant quelques traces de négligence. Beaucoup de petites réparations s'imposaient. Mais Sim ne put s'expliquer la raison de cet état de choses. Incurie, manque de goût ou manque d'argent?

Elle devait, quelque temps encore, se le demander.

VII

Elle avait très bien dormi sur son sommier posé à même le parquet, et elle se demandait ce que la nouvelle journée allait lui offrir encore d'imprévu, quand la baronne entra en coup de vent dans sa chambre.

— J'ai besoin de vous parler, lança-t-elle *ex abrupto*.

On ne savait jamais si elle était mécontente ou satisfaite, mais on pouvait toujours se dire qu'elle était agitée.

— Etes-vous bien sûre de n'être pas Anglaise? demanda-t-elle, son lorgnon perché sur un nez plus pointu que jamais.

La physionomie de Sim dut refléter son ahurissement, car la baronne reprit très vite, avec un soupir :

— Non, vous ne l'êtes pas et c'est grand dommage! Cela aurait fait si bien : arrivée directement d'Angleterre pour l'éducation des enfants.

— Mademoiselle, je possède parfaitement mon anglais, assure Sim, j'ai été habituée, dès mon enfance, à le parler indifféremment avec ma langue maternelle.

— Oh! peu importe, fut la tranquille réponse, l'étiquette seule aurait mieux fait.

Sim n'essayait plus de déchiffrer.

— Enfin, tant pis, se résigne la pauvre baronne, cela fera moins bon effet sur la population. Bah! que nous importe, après tout, l'opinion des autres! conclut-elle, d'un air grave.

Et, pour bien manifester cette profonde indifférence :

— Nous visiterons toute la ville, ce soir, je veux vous montrer à tout le monde. Vous mettrez votre plus belle toilette.

— Et les enfants? ne put s'empêcher de demander Simone.

— Ne vous inquiétez pas d'eux. Ils font la cueillette des cerises chez un métayer voisin, le père de Thomas, et ne rentreront que ce soir.

Sim s'ennuya consciencieusement ce matin-là dans Bisâpre, qui semblait complètement vide. A midi sonnant, elle descendit dans le salon où M^{lle} Hermine, en soie mauve un peu passée, attendait le dîner.

Il se fit attendre longtemps, si longtemps que, vers une heure, la baronne proposa à sa jeune compagne une descente aux cuisines.

— Vous verrez un peu, si je vais secouer cette valetaille, annonça-t-elle, allègre.

Mais elle ne trouva personne à secouer. L'immense salle voûtée, au fourneau imposant, aux rangées de cuivres superbes, ne contenait nul occupant.

— Que peut bien être devenue cette pendarde? demandait M^{lle} Hermine à tous les échos.

Et l'on entendait la bonnette de la comtesse douairière appeler vainement à son secours.

Les yeux perçants de Sim finirent par découvrir un grossier papier jaune, accroché sous le manteau de la cheminée.

Je m'en vais, disait cette singulière épître, il faut trop s'en faire pour rien du tout ici. Avec l'anchette, cela allait encore; sans elle, que Mademoiselle se débrouille, je m'en retourne chez nous avant qu'il fasse trop vilain par ici.

— C'est une félonie! s'écria la baronne, déchirant le placard. Ce matin encore, j'avais vu cette petite sotte et je lui avais dit que sa cuisine était vraiment à peine bonne pour la basse-cour.

« Le compliment avait dû faire déborder le vase », pensa Simone, amusée malgré tout... Mais elle dut s'employer à calmer la maîtresse de maison irritée. Au lieu de chercher à remédier à

une situation si pénible, M^{lle} Hermine s'attardait à invectiver les absentes.

Et ce fut en vain que la pauvre Sim explora tous les placards. Ils étaient vides, sauf de quelques-uns de ces légumes, si chers aux Méridionaux qu'on en trouve jusque dans les maisons abandonnées, derniers vestiges du passage des habitants.

Mais vraiment, pouvait-on dîner d'ail et d'oignon ?

— Impossible, reconnut M^{lle} Hermine. Attendez, je me souviens qu'il y a encore quelques pots de confiture à l'office et, hier soir, le boulanger est venu. Allons, nous ne mourrons pas de faim. Heureusement que Lison avait fait déjeuner la comtesse avant d'accompagner les enfants chez Thomas. Bien entendu, il ne pouvait être question de les laisser seuls, en cette société.

— Lison reste ! quel soulagement ! soupire Sim.

— Vous trouvez ?... dédaigne la baronne. Oui, c'est entendu, celle-là est solide au poste, naturellement, et rien ne la fera partir. Elle se croit indispensable, cette fille, et sa vue seule me donne des crispations. Oh ! elle est dévouée, oui, et je crois que le château s'écroulera avant qu'elle nous abandonne. Mais quel caractère ! jamais contente de rien et des yeux qui vous épient, qui vous jugent, oui, je vous le dis, moi, j'ai l'impression que cette fille m'observe et se permet de critiquer intérieurement le moindre de mes actes.

— Evidemment, c'est une impertinence, reconnut Sim, très grave, mais nous sommes sûres que ce soir, dès qu'elle connaîtra la défection des autres...

— Elle prétendra les remplacer, je le crains fort.

Ayant ainsi dénoncé si inqualifiable prétention, M^{lle} Hermine de Bisâpre ouvre, d'un geste tragique, un énorme pot de confiture et invite Sim à se régaler.

— Savez-vous, conclut-elle, olympienne, je préfère ce simple repas à l'abominable cuisine de cette Manette.

— Oui, approuve Sim, cette fille n'avait de bien que son nom.

— Erreur, méprise la baronne, il ne lui appartenait même pas. Elle s'appelait Joséphine et sa sœur Théodosie. Mais ici, je n'ai jamais supporté que ces noms de l'anchette, Manette ou Lison, qui me rappellent le bon temps et que je veux bien prêter à tour de rôle à toutes ces filles.

Sim ne peut s'empêcher de calculer, du haut de son expérience de fraîche date, qu'assurément, la Manette en fuite devait être, au moins, Manette trente-sixième du nom, mais que, non moins assurément, il n'y aurait jamais qu'une Lison.

La voix coupante de la baronne tranche ses réflexions :

— Venez voir ma belle-sœur, décide-t-elle. Elle est dans un de ses bons jours et vous ne la fatiguerez pas.

Elles prirent un couloir que Sim ne connaissait pas et pénétrèrent dans l'appartement particulier de la douairière. La manie réformatrice de M^{lle} Hermine ne l'avait pas poussée jusqu'à vendre le lit de sa belle-sœur. Il disparaissait sous de triples rideaux de velours, de brocart et de tulle, le tout un peu fané, mais majestueux. Mais il était vide, ce lit de parade, la comtesse étant levée à cause du jeudi : Les jeudis étaient en effet, pour elle, des jours bénis, assurait-elle à Sim d'une voix dolente, mais douce et aimable.

C'était une vieille femme, qui paraissait caduque et, pourtant, ne dépassait guère la soixantaine. Toute sa vie, elle avait souffert et gémi. Maintenant, depuis quelques années, elle retombait doucement en enfance, restant, néanmoins, aussi facile et gracieuse que sa belle-sœur était virulente.

Sim répondit gentiment à son sourire.

— Une bonne petite fille, dit la voix éteinte, je le sais, Odet m'a dit...

— Odet dit toujours des bêtises, appuya l'aimable Hermine, mais pour cette fois, je lui donne raison. M^{lle} Simone est vraiment très bien.

M^{lle} Hermine se hâta de couper court à l'entrevue :

— Nous descendons, dit-elle, olympienne, tout à fait une déesse quittant son piédestal pour apparaître un instant parmi les mortels. Yseult, nous vous quittons. Frasia reste à votre disposition.

Une grosse femme s'était glissée dans la chambre et Sim reconnut l'importante qui, le soir de son arrivée, l'avait accueillie à la grille. En réalité la femme d'un métayer, le vieux paysan au char.

Sans doute, aujourd'hui, le conducteur du carrosse de Bisâpre était-il occupé à quelque travail lointain, car il ne parut pas et ce fut à pied que l'on descendit le mont du château.

M^{lle} Hermine frappait le sol d'un talon imposant mais légèrement éculé. Sim ne put s'empêcher de l'admirer. Elle avait vraiment fort grand air malgré sa toilette défraîchie et ce qui, sur tout autre, aurait été grotesque, restait seulement original chez elle.

— Je suis heureuse de vous faire connaître notre petite ville, dit-elle à Sim. J'y compte quelques connaissances. Oh ! rien de bien extraordinaire, évidemment ! mais de braves gens, un peu potitiers et cancaniers, par exemple, et toujours à l'affût du moindre de nos faits et gestes.

— Bref, dit Sim, qui commençait à « savoir » sa baronne, rien de votre amie, M^{me} la marquise de X...

— Cette chère Geneviève ! s'attendrit la baronne... trente ans que nous ne nous sommes vues ! C'est miracle qu'elle nous connaisse encore. Voilà un cœur fidèle aux vieux souvenirs.

Sim pense qu'en trente ans, ces vieux souve-

nirs sont devenus une chose bien loin de la réalité actuelle, mais elle ne le dit pas et la baronne continue :

— Quant aux gens d'ici, vraiment, il faut notre bonté d'âme pour garder avec eux le minimum de relations.

— Sont-ils donc des bandits ?

— Pire, mon enfant : des sots. Ils voudraient nous rabaisser à leur rang vulgaire, ils n'admettent pas notre façon de vivre. Peuvent-ils seulement nous comprendre ? ils nous jalourent seulement, et c'est bien naturel, conclut-elle orgueilleusement.

D'un geste, elle désigne le château qui apparaît maintenant dans toute sa fierté. Simone le contemple un instant. Il est vraiment splendide, ainsi perché sur son rocher, dominant la petite ville et le pays environnant.

— Six cents ans que, de là-haut, il les surveille.

Rien qu'à l'accent de cette phrase, Sim comprend que les relations des châtelains et des citadins doivent être, en effet, d'une certaine fraîcheur.

— Parlez-moi d'eux, dit-elle sans mieux les désigner que leur antagoniste.

— Oh ! ils seront éloquentes d'eux-mêmes, dit-elle farouche. Rien qu'à les voir, vous serez édifiée.

Il y a plus qu'une rancune vulgaire dans ces mots hachés. Simone devine que l'heure est plus grave encore qu'elle ne le pensait.

Son cœur se serre. Pauvre petit Odet, sa nouvelle amie redoute pour lui trop de choses.

Mais Sim ne savait pas encore la vérité, toute la vérité, et son sens de l'humour s'amusait encore à l'originalité piquante des détails.

Pouvait-elle comprendre ce qu'elle représentait aux yeux de la vieille demoiselle qui maintenant, la tête haute, ne lui faisait grâce ni d'une rue ni d'une place ? Pouvait-elle deviner aussi ce qui se cachait derrière les yeux curieux qui la regardaient àprement ?

Elle trouva seulement les gens quelconques, de

braves gens sans façon, tout ordinaires, le défilé habituel des notabilités d'une petite ville, ce que l'on peut deviner en quelques minutes de conversation forcément banale.

Le presbytère était vide, fait qui sembla enchainer et déconcerter Hermine tout ensemble.

— Allons chez le docteur, dit-elle.

Le docteur était un jeune homme marié à une gentille figurine moderne, dont les trois bébés, robustes et bien habillés, ne ressemblaient en rien aux héritiers de Bisâpre.

Le notaire était vieux et sa femme désagréable. Peut-être fut-ce pour ce motif que la baronne prolongea sa visite dans le vilain petit salon obscur, où la dame aux panonceaux et elle échangèrent des phrases assurément à double sens que ne put comprendre Sim, mais dont l'aigreur ne put lui échapper.

On resta moins longtemps après, chez deux ou trois petits bourgeois sans importance.

Et partout, Sim fut examinée des pieds à la tête avec une nuance de stupeur admirative qui n'échappa point à l'intéressée.

Un incident marqua la dernière halte. C'était chez le maire, dans un salon resplendissant de velours rouge et de cuivres de bazar. Deux dames mûres et importantes, la femme et la sœur du magistrat municipal, hochaient la tête aux doléances de M^{lle} de Bisâpre.

Celle-ci venait de conter, avec chaleur, « l'ingratitude » de Fanchette et de sa non moins coupable sœur quand Madame la mairesse affirma, pénétrée :

— Tout le monde a ses ennuis, Mademoiselle. Au jour d'aujourd'hui, plus moyen d'avoir un service sérieux. Tenez, même au *Soleil-levant*, qui paye des prix fous, comme de juste, devant satisfaire sa clientèle de voyageurs, eh bien, ce matin même, la cuisinière a demandé son congé parce qu'on ne voulait pas l'augmenter et pas d'une paille, croyez-moi.

— C'est une indignité, renchérit la mairesse-sœur. Je tiens de l'aubergiste elle-même, que cette fille se faisait des appointements splendides avec les étrennes, et le tour du panier en plus ! et les cadeaux des fournisseurs, c'était à n'y pas croire. Eh bien, la voilà pas encore contente et qui part ce soir même.

— Où perche-t-elle ? je cours l'engager ! s'écrie la baronne agitant son pluinet.

Les deux dames la regardent d'un air de réprobation indignée.

— Oh ! Mademoiselle, ce n'est pas chose à faire, s'enhardit la plus âgée. Cette Apollonie gagnait déjà ici des mille et des cents.

— Je lui donnerai des cents et des mille, mais elle viendra au château.

Le ton de la baronne domptait un escadron. Elle est déjà levée, elle part. Sim la suit, résignée et amusée à la fois.

En deux enjambées conquérantes, M^{lle} de Bisâtre a franchi le jardin du maire et gagné une ruelle qui conduit directement au *Soleil-levant*.

Quelques instants après, elle révolutionne la cuisine dudit établissement. La fameuse Apollonie, une grosse commère joyeuse, sursaute en entendant la proposition de monter le soir même au château.

— Eh ! bonnes gens, je ne dis pas non, commence-t-elle, mais le prix...

— Voici votre premier mois, jette superbement la châtelaine.

Et d'un sac bourré de très gros billets, elle sort une somme telle, qu'Apollonie jette le torchon dont elle frottait sa vaisselle et déclare qu'elle va « monter » le soir même.

— Bien, ma fille, dit la baronne, condescendante, vous ne ferez pas mal de vous fournir de provisions pour quelques jours afin de ne pas redescendre.

Et la vieille main aristocratique, une fois de plus, étale un billet.

— Voilà comment on traite les affaires, dit-elle à Sim, comme toutes deux sortent du *Soleil-levant*, escortées des révérences éperdues de leur futur cordon bleu. Enfin nous allons reprendre une existence convenable. Quel dommage qu'on ne m'ait pas indiqué une femme de chambre par la même occasion ! Enfin, avec Thomas, cela sera suffisant.

De Lison, pas un mot. M^{lle} Hermine semble transformée. Elle relève encore plus la tête. A l'angle d'une rue elle heurte une personne qui arrive en sens inverse.

— Mademoiselle Hermine, vraiment, vous m'en voulez !

— Mais non, ma petite, je ne vous voyais pas seulement.

— Je suis pourtant visible.

C'est une grande jeune fille robuste et sans beauté, mais dont le sympathique visage rappelle immédiatement à Sim un autre visage, pas oublié d'ailleurs. La baronne continuerait volontiers sa route, mais tiens, c'est curieux, pour une fois, elle semble avoir trouvé quelqu'un que sa hauteur n'intimide pas.

— Comment va Odet ? demande la jeune fille sans aucune cérémonie pour le vicomte de Bisâtre.

Elle a même le front d'ajouter :

— Et ce ouistiti de Thierry ? et la poupée Aliette ?

— Voici leur institutrice, répond la baronne d'un ton qui voudrait couper court.

L'inconnue (elle doit avoir près de trente ans, et tout en elle, tenue, vêtements, langage, est simple, aisé, naturel, en même temps que de bon ton) l'inconnue salue gracieusement Sim et s'écrie sans détour :

— J'espère que les enfants ne sont pas trop insupportables avec vous, Mademoiselle.

Du coup, le sang des Hurloup se révolte.

— Ces enfants valent leur hérédité, sachez-le, ma chère.

— Je suis enchantée de l'apprendre, Mademoiselle.

— Moi aussi, Mademoiselle.

Après cela, comprenant ce qui va se passer une fois de plus, elles ont la sagesse de tourner les talons et de partir chacune de son côté.

Sim, fort amusée, est restée un moment sur le champ de bataille déserté, mais en deux bonds elle rejoint la baronne.

— Qui est cette dame ? demande-t-elle, sans crainte d'offusquer M^{lle} de Bisâpre.

— Une folle, riposte vertement ladite demoiselle, et malgré tout, je suis enchantée que vous l'ayez pu juger ainsi à première vue. Je défends formellement, m'entendez-vous, que les enfants aient le moindre rapport avec elle. Elle se croit sur eux des droits que je lui dénie, moi. Tenez, voici sa maison. Quand vous descendrez en ville avec les enfants, fuyez ce quartier comme la peste.

— Quel dommage ! pense intérieurement Sim.

La maison en question est si jolie sous son grand toit de tuiles roses, entourée d'un jardin rempli de fleurs.

La baronne et Sim marchent en silence, l'ascension de Bisâpre n'est pas propice aux confidences.

Cependant, arrivée au dernier lacet, comme on aperçoit dans le bas les toits de la ville, la vieille demoiselle s'arrête, et, contemplant les maisons serrées autour du clocher, murmure d'un accent indescriptible :

— Comme ils doivent jacasser maintenant là-dessous. Quel caillou dans la mare !

Cette fois, Simone ne demande pas quel est ce caillou. Avec un demi-sourire, elle accepte le rôle.

VII

L'arrivée de la grosse Apollonie au château rendit pour quelque temps l'existence des Bisâpre presque normale. Les repas savoureux et servis à l'heure mirent tout le monde de bonne humeur. Ce fut une ère charmante. Sim s'habitua à ses élèves et, chose plus difficile, eux s'attachaient peu à peu à elle, oui, même le grincheux Thierry, l'impertinente Aliette.

La baronne Hermine, elle aussi, passait par une période heureuse. Quelque secrète satisfaction la rendait plus facile, adoucissait son humeur grondeuse. Elle se montrait vraiment aimable, tout en gardant une forte dose de cette originalité qui la rendait si savoureuse. Sim la connut mieux, l'apprécia davantage. Elle était vraiment séduisante; oui, ce qualificatif, si rarement appliqué aux femmes de son âge, était le vrai. Elle charmait, sa conversation spirituelle, sa culture réelle la rendaient une société précieuse à la campagne, et lui auraient valu des succès partout ailleurs. Sim vit donc sans étonnement de nombreuses visites grimper la pente du mont et remplir le grand salon au « jour » de la baronne. Ce « jour » était le dimanche, et tout ce que le pays contenait de gens bien élevés défilait dans le vieux salon.

Invitée à rester près de la maîtresse de maison et à jouer le rôle de jeune fille du monde pour être à Aliette un exemple vivant, Sim s'amusa sincèrement de ces réceptions, à la fois solennelles et champêtres.

À dire vrai, de toutes ces figures entrevues depuis son arrivée, une seule lui avait paru vraiment intéressante, la seule aussi qui ne vint jamais ici, la jeune fille brune et décidée que M^{lle} de Bisâpre avait traitée de folle à la suite de leur court rencontre.

Sim ne savait même pas son nom et ne voulut pas le demander aux enfants dans les rares circonstances où ils descendirent ensemble en ville.

Mais elle pensa souvent à l'inconnue. Chose étrange, elle lui rappelait cet autre inconnu, le jeune homme de l'auto qui l'avait amenée au château le soir de son arrivée. Celui-là non plus elle ne l'avait jamais revu, elle ne savait pas davantage son nom, et elle pensa qu'il ne reparaitrait jamais !

Il y avait plusieurs semaines déjà que Sim habitait Bisâpre, quand M^{lle} Hermine lui remit un matin un pli cacheté aux armes des Hurloup.

Sim, l'ouvrant, trouva un billet de cinq cents francs, accompagné de quelques mots bienveillants sur son œuvre, et l'assurance que toute une famille était contente d'elle.

Elle apprécia la délicatesse des termes et du procédé. Elle s'était attachée à tout ce qui l'entourait et elle eût vivement regretté de le quitter.

L'existence était vraiment agréable à Bisâpre et l'été fut délicieux, sur le rocher où le vent de montagne et les beaux ombrages entretenaient une fraîcheur exquise. Sim ne quittait jamais les enfants. Odet avait maintenant pour elle un culte chaque jour accru. Pourtant le point noir de l'existence de Sim venait justement de ce charmant enfant, nature rare et attachante s'il en fût. Mais maintenant Sim ne pouvait plus en douter, Odet n'était pas aimé dans sa famille. Une injuste partialité faisait ressortir ses défauts ou nier ses qualités. La baronne, tout en le traitant scrupuleusement comme les autres, lui découvrait sans cesse d'imaginaires torts. La comtesse ne comptait guère plus, si bien que son affection pour l'enfant passait un peu pour une preuve de plus de la sénilité de son esprit. Thierry et Aliette, eux-mêmes, montraient à leur aîné, pourtant si gentil avec eux, un dédain pas toujours affectueux. Sim, dans ses suppositions sur un état de choses si bizarre, en vint à croire, les premiers temps, que son

préféré ne devait être que le demi-frère des autres, le fils d'un premier mariage. Les dires de la baronne détruisirent cette erreur et Sim comprit moins que jamais cette injustice. Elle s'attacha à la réparer de son mieux.

Sous sa direction, les progrès d'Odet étaient tels, qu'ils réduisaient à néant l'imputation de sa tante : faible intelligence, petits moyens. En réalité, Odet était une de ces natures rares dont les événements seuls peuvent faire ressortir la valeur.

Thierry et Aliette brilleraient davantage dans le monde. Pour le moment, au contact de Sim, ils se civilisaient un peu, admettaient la nécessité de l'étude et commençaient à y prendre goût.

Un matin de juin finissant, Sim, par hasard, descendit seule à la ville. Une messe matinale l'avait amenée de bonne heure à l'église et elle allait sortir quand, sous le porche, quelqu'un la rejoignit.

Elle reconnut la grande jeune fille brune de la maison fleurie. Tout de suite celle-ci entra en matière.

— Inutile pour moi d'essayer de monter au château. J'aime mieux éviter aux enfants une scène pénible. Parlez-moi d'eux.

— Que vous dirai-je ? dit Sim étonnée.

La jeune fille lui jeta un regard perçant.

— Evidemment, vous ne me connaissez pas et je vous déconcerte. Quoique je ne veuille pas vous mêler à de sottes querelles, j'ai le droit de vous dire ceci : je m'intéresse aux enfants, ils ne seront jamais des étrangers pour moi. J'ai tout de suite bien auguré de votre présence à Bisàpre et je m'en vais, soulagée de vous savoir auprès d'eux.

— Je les aime, dit simplement Simone.

— Et vous ne les quitterez pas facilement ?

L'indiscrétion apparente de la question ne la fâcha point.

— Je ne le crois pas, dit-elle gravement comme une promesse.

L'inconnue parut soulagée d'un grand souci.

— Je ne puis rien pour eux, ou si peu de chose, dit-elle simplement. Vous occupez près d'eux la place que j'aurais voulu tenir. J'aimais tant leur mère. Je quitte le pays pour très longtemps sans doute. Je vais vous donner mon adresse. Si quelque chose de fâcheux arrivait, prévenez-moi. Je puis y compter, n'est-ce pas ?

Sim inclina la tête et l'inconnue la quitta très vite après lui avoir remis une enveloppe.

« Quelque parente des Bisâpre séparée d'eux par des divisions de famille, sans doute », pensait-elle.

Mais, regardant l'enveloppe remise, elle pensa s'être trompée.

M^{lle} Germaine Duroc ! Ce nom si plébéien ne pouvait toucher de loin ni de près aux orgueilleux Hurloup de Bisâpre !

Sim rentra un peu perplexe au château et ne parla de son aventure à personne. D'ailleurs, en dehors des habitants de Bisâpre, elle ne voyait de figure étrangère qu'au « jour » de la baronne et n'essayait aucune intimité qui eût déplu à la terrible Hermine. Celle-ci, maintenant, se faisait plus difficile. Était-ce l'influence des chaleurs déprimantes ? Son humeur devenait intraitable. Elle prenait parfois un ton si insoutenable avec ses visiteurs que Sim se demandait comment un seul avait encore le courage d'affronter la rude pente du mont et la plus rude châtelaine.

Plus rien ne subsistait de l'aménité des débuts. Des orages éclataient sans cesse, troublant la paix domestique.

A la moindre occasion, M^{lle} de Hurloup entraînait en des colères furieuses. Un matin, de bonne heure, Sim entendit un véritable ouragan dans le bas du château. Craignant quelque excès qui eût bouleversé les enfants, elle descendait très vite quand elle rencontra Lison.

L'intendante était toujours là, bien entendu. On ne la voyait guère, mais son activité infatigable suppléait à toutes les défaillances.

— Lison, qu'y a-t-il ? demanda Sim à la fidèle intendante.

— Rien, Mademoiselle, fut la morne réponse, rien au moins d'apparent, mais depuis l'arrivée du courrier, Mademoiselle semble une vraie furie.

Sim courut à la recherche des enfants. Ce fut justement ce matin-là que Thierry, en veine d'humeur vagabonde, déchira complètement son costume en escaladant un rocher et qu'Odet perdit un soulier dans la même expédition.

Sim dit donc tout naturellement à la baronne, en la retrouvant à midi, dans le salon :

— Les enfants ont besoin de diverses petites choses, Mademoiselle.

— Oui, appuya Thierry, nous ne pourrons pas aller à la messe, dimanche, sans souliers...

Il ne put achever. La baronne bondissait, les accablant de reproches, tant et si bien que les pauvres petits, interdits, se prirent à pleurer. Sim intervint :

— Ce ne sera pas une grosse dépense, en somme...

La baronne la toisa d'un air que Sim ne lui avait jamais vu. Pourtant elle dit seulement d'un ton cassant :

— Vous avez raison. J'irai ce soir en ville procéder aux achats.

Le soir, en effet, elle remontait, suivie d'Apolonie courbée sous un paquet énorme. Et Sim, le déballant, vit avec stupéfaction tout un trousseau fort luxueux, complètement différent des simples tenues habituelles des enfants.

Aliette et Thierry, ravis tous les deux, s'empressèrent d'essayer les beaux costumes. Odet restait pensif.

— Qui paiera tout cela ? demanda-t-il tout à coup.

Sim resta saisie. Trop souvent, maintenant, le bon sens précoce de l'enfant avait de ces mots à l'emporte-pièce, qui déchaînaient des scènes. Heureusement à ce moment, la baronne était absente. Thierry ricana :

— Qu'importe? Nous sommes riches.

L'argent paraissait en effet, maintenant, couler à flots dans Bisâpre. La baronne le jetait par les fenêtres avec une insouciance inouïe. Les simples dimanches du début prenaient des airs de réceptions fastueuses. Les friandises les plus recherchées, les fleurs les plus coûteuses, tout cela était prodigué d'une manière qui éblouissait les alentours. Jamais on n'avait vu un tel flot de visiteurs et pourtant jamais la châtelaine n'avait été si arrogante.

Maintenant, Aliette, vêtue de taffetas rose, ses frères, en costume de velours noir, paraient dans le grand salon à côté de leur tante et l'on donnait même en leur honneur des fêtes enfantines, qui bouleversaient toutes les familles des alentours.

Ce fut ainsi que les sept ans de Thierry prirent les proportions d'un événement mondain. Le ban et l'arrière-ban de la gentry environnante accoururent, et ce fut ce jour que Sim perdit le dernier espoir de retrouver enfin son chauffeur inconnu.

Ce fut ce jour-là aussi que la baronne, plus altière que jamais dans une superbe robe de velours violet, annonça à tous le retour de son neveu.

— Oui, il sera là sous peu. Il rentre d'Italie, daignait-elle expliquer, et j'ai grand'hâte de voir toutes les merveilles que, sûrement, il rapporte de ses voyages.

Désormais, l'arrivée du comte de Bisâpre défraya toutes les conversations. En ville, les commères se prirent à chuchoter mille commentaires sur ce nom retentissant. Lêt au château, Sim apprit à connaître ce haut personnage par la bouche innocente de ses enfants. Jusque-là, ils avaient peu parlé de leur père et Sim pensait qu'ils l'avaient oublié.

Maintenant qu'il allait reparaitre, ils le retrouvaient vivant en leur mémoire. Tous paraissaient l'aimer passionnément, mais avec des nuances différentes.

— Il est beau, disait fièrement Aliette, pas un papa n'est plus beau que le mien. Il est si grand, que quand il me prend dans ses bras, j'atteins les branches des arbres.

— Et moi, il me promène sur son cheval ou dans son auto, ajoutait l'important Thierry. Vous verrez, Mademoiselle, quelle belle auto et comme elle va vite.

Cette auto, qui leur semblait inséparable de son propriétaire, les hantait maintenant. Ils bâtissaient sur elle mille projets merveilleux et, dès qu'ils entendaient au loin, dans la vallée, un son de trompe, ils accouraient, croyant voir arriver le cher voyageur.

La déception, sans cesse renouvelée, aiguissait leur désir.

— Quand il sera là, disait Aliette, je serrerais si fort sa main que jamais il ne repartira.

— Il me parlera de maman, murmurait Odet à sa grande amie.

Celui-là paraissait se souvenir de la jeune morte, qui n'était même plus une ombre pour les autres. Maintenant Odet parlait souvent d'elle. Son intimité avec Sim grandissait tous les jours. Le pauvre petit se réfugiait sans cesse auprès de sa grande amie en ce terrible temps de tourmente qui ravageait Bisâpre.

Pour le moment, la tourmente s'incarnait dans les traits de la baronne Hermine. On aurait dit qu'un feu intérieur dévorait la terrible demoiselle. Ses yeux brillaient, plus noirs, dans son visage encore amaigri. Elle ne mangeait plus, on l'entendait la nuit arpenter les couloirs et la moindre apparence de contradiction la jetait hors de ses gonds.

Sim en vint, comme tous, à désirer ardemment le retour du maître de Bisâpre. Mais il se retardait encore, on ne savait pourquoi. La baronne, les lèvres tremblantes, avait dit un jour que son neveu faisait un crochet vers la Suisse.

avant de rentrer chez lui et l'automne passa après l'été, sans le ramener.

On approchait de la Toussaint et personne n'osait plus prononcer le nom du voyageur, tant sa tante était devenue irascible. La vie était pénible maintenant à Bisâpre, le froid glaçait les énormes pièces aux cheminées jamais alimentées. M^{lle} Hermine ne paraissait pas sentir les morsures du vent d'hiver, qui règne en maître au vieux château. Mais les enfants grelottaient dans leurs habits trop minces, et Sim connaissait, pour la première fois, les rigueurs de la saison noire. Oui, même à Paris, l'hiver précédent, chez Pauline, elle n'avait point souffert dans leur gêne ce qu'elle supportait ici dans le superbe vieux château.

Novembre, dur à cette altitude, sembla apporter avec lui d'autres tempêtes que celles qui, pourtant, battifent copieusement le vieux mont.

La baronne était inabordable. Sim supportait mal ses rebuffades imméritées. Bien des fois, le sang aux joues, le cœur battant, elle fut tentée de crier :

— Je pars!

Toujours, la petite main d'Odet se posant sur la sienne ou même un simple regard de l'enfant la retenait.

Et puis, maintenant, Sim commençait à deviner clairement la vérité, à savoir quel supplice endurait une pauvre vieille femme aux abois, seule devant des difficultés qui terrassent un homme.

Un matin, Sim revit la même scène que celle du lendemain de son arrivée : M^{lle} Hermine, debout sur le perron, les yeux flamboyants; et, descendant les marches, fuyant même, Apollonie, chargée de paquets.

Cette fois, Simone ne demanda pas pourquoi. La baronne contait déjà, furieuse :

— Cette pécore prétendait ne pouvoir faire la soupe sans lard.

Simone ne rit plus comme autrefois. Les boutades de la châtelaine prenaient maintenant un son presque tragique. *E finita la comedia...*

Le départ d'Apollonie ramena la période inconfortable qui avait précédé son règne à Bisâpre. On ne connut plus que des repas incertains, mal préparés, souvent insuffisants. Lison, de plus en plus absorbée par sa maladie, ne pouvait suffire à tout. Une partie des pièces furent fermées. On se cantonna, du moins Sim et les enfants, dans un petit salon du rez-de-chaussée. La comtesse ne quittait plus son lit. Quant à la baronne, elle ressemblait à une âme en peine, hantant sans cesse les couloirs, dans une agitation perpétuelle.

Il manquait souvent des objets de première nécessité, et il y avait deux mois déjà que Sim n'avait trouvé sur sa table l'enveloppe qui, sous le cachet armorié, contenait d'habitude ses appointements. Une terreur naquit dans l'âme de la jeune fille. Elle redoutait seulement d'être renvoyée. Que deviendrait Odet? les autres mêmes? Tour à tour bousculés ou éperdument embrassés dans un élan de remords, les pauvres petits souffraient inconsciemment, comme on souffre à leur âge, dans cette atmosphère malsaine d'inquiétude et de colère. Ils se serraient maintenant tous trois contre Sim, sentant l'appui en elle, et Sim trouvait dans leurs beaux yeux innocents la force qui l'attachait ici désespérément.

La neige tombait maintenant sur Bisâpre. On ne sortait plus que pour la messe du dimanche. M^{lle} Hermine avait vraiment l'air égaré. Sim la suivait en ville avec, toujours, la crainte de quelque éclat. Les réceptions étaient interrompues à cause du temps, disait-on. Sim ne pouvait s'empêcher de remarquer les regards singuliers qui les accompagnaient à chacune de leurs sorties. Elle fut heureuse quand le temps, tout à fait mauvais, les cloîtra sur le roc pour une courte période.

Elle passait ses mornes journées seule avec les enfants, s'efforçant de les amuser et de les distraire surtout. Le pâle petit visage de Thierry s'émaciait, les yeux d'Aliette devenaient singulièrement profonds. Odet, plus robuste, résistait mieux.

On n'allumait guère du feu que le soir, pour la courte veillée. Alors Lison, la vaillante, apportait du bois mort qu'elle avait ramassé dans le parc et la flambée ranimait les petits. Ils tendaient leurs mains engourdies vers les braises et redevenaient enfants pour rire et babiller.

— Quand papa sera là, tout changera, disaient-ils, conscients à demi de ce qui les entourait. Papa est un homme, il est fort.

Lison, assise dans un coin, soupirait. Elle ne semblait pas avoir confiance, elle, et Sim sentait ses inquiétudes grandir.

Un jour, plus froid que les autres encore, Odet dit gravement :

— Nous aurions mieux fait de brûler les lits au lieu de les manger.

— Chut, chut, dit Lison effrayée, avec un regard vers la porte.

Sim, dans un éclair, revit la période brillante, les réceptions, les beaux costumes, la vie confortable, Apollonie au fourneau, les envois de fleurs coûteuses... le mot cinglant de l'enfant précoce la frappa... Non, elle ne pouvait plus méconnaître ce que, lui, avait deviné.

— Est-ce donc si désespéré ? demanda-t-elle tout bas à Lison.

La vieille femme haussa les épaules.

— Sait-on jamais avec Mademoiselle ? rien que sa terrible tête compliquerait tout. Et cela a toujours été ainsi. Quand il y a de l'argent, rien ne l'arrête. Après...

Son geste montrait la chambre froide, les enfants mal vêtus.

— Pourtant, elle les aime, elle a du cœur, reprit Lison. Mais l'orgueil des BisApré... où nous

mènera-t-il, Dieu le sait ! Elle ne veut rien écouter, dit-on. Elle a congédié les fermiers, le bétail est parti. Les terres restent, pourtant. Tout n'est pas perdu encore.

La situation semblait pourtant bien compromise. De connivence avec Iason, Sim confectionna de chauds petits vêtements, taillés dans des étoffes que la vieille intendante trouva dans les armoires, jadis si bien garnies. M^{lle} de Bisâpre ne remarquait rien. Elle vivait de plus en plus dans un monde lointain.

Un jour enfin, le facteur parut au château malgré la neige. Il apportait une grosse enveloppe. La baronne, la lisant, parut retrouver la vie.

Elle arriva comme une trombe dans la salle d'étude.

— Enfants, remerciez Dieu. Votre père revient. Tout est sauvé.

Les enfants, avec l'insouciance de leur âge, se prirent à chanter.

Noël approchait, la douce fête ramènerait chez lui le comte de Bisâpre et, avec lui, la paix et le bonheur reviendraient au vieux château.

IX

La fête de Noël fut très calme à Bisâpre, malgré la belle espérance allumée dans tous les cœurs. Et les enfants, qui avaient pieusement déposé leurs souliers dans la cheminée, n'y trouvèrent que quelques bonbons, cadeaux de Sim, et quelques jouets confectionnés de ses mains adroites.

Les pauvres petits, si peu gâtés maintenant, sautèrent de joie en les recevant. Oui, même le baron Thierry daigna se montrer satisfait de son lot et il dit à Sim, d'un ton supérieur :

— Vous êtes vraiment gentille. Aussi je vous

donnerai la moitié de tout ce que papa va m'apporter.

Le cœur de Sim fut bien lourd ce jour-là, malgré la gentillesse affectueuse de ses élèves. Un pénible retour sur elle-même l'oppressait. Tout était rompu maintenant entre elle et le passé. La seconde femme d'Antoine Riollin dominait complètement la faible nature de son mari et, par ses machinations, les dernières lettres de Sim à son père lui avaient été renvoyées sans être ouvertes. De plus, Madoline avait ajouté quelques mots cinglants, par lesquels elle priait « l'ingrate » de cesser toute tentative dont « on comprenait trop bien le but intéressé ».

Sim souffrit cruellement de cette nouvelle épreuve. Peut-être l'état d'esprit, où, forcément, la jetèrent ses malheurs de famille, l'aida-t-il mieux à supporter l'existence à Bisâpre.

M^{lle} Hermine ne paraissait plus qu'à table et ne parlait que pour assener à tous des observations terriblement piquantes. Même le baron Thierry ne trouvait plus grâce à ses yeux. Et, sans la protection de Sim, l'existence du pauvre Odet aurait été franchement insupportable.

L'enfant avait maintenant en elle une confiance touchante. Elle restait surprise, parfois, de la maturité précoce de son jugement. Quand ils se chauffaient autour du maigre feu de Lison, il avait des élanx délicieux.

Un soir, Odet, parlant de son père, dit tout à coup :

— Je l'aime tant que je ne pourrai jamais aimer quelqu'un comme lui, à part mon parrain.

C'était la première fois qu'il évoquait ce personnage et Sim n'allait pas se tenir de demander des détails, quand Aliette ricana, moqueuse :

— Il est beau, votre parrain. Un paysan !

Odet rougit vivement. Puis, soudain très homme malgré sa petite taille :

— Je l'aime, dit-il seulement.

— Pas moi, dit sèchement la petite orgueilleuse.

Ce n'est qu'un paysan et ma tante l'a mis dehors.

Le baron Thierry interposa sa sagesse :

— Elle a bien fait, décréta-t-il, il voulait nous envoyer à l'école avec tous les petits gueux de la ville et prétendait que nous devions travailler plus tard comme lui. Oh ! je ne l'aime pas du tout.

— Cependant, remarqua Odet, vous aimiez bien les bonbons et les gâteaux qu'il apportait et, la dernière fois, vous avez attrapé une indigestion avec.

Thierry, fort vexé, alla boudier dans un coin et Aliette, furieuse, dit à son aîné :

— Vous n'êtes qu'un paysan, vous aussi, pas digne de notre nom.

— Mon cher petit paysan, dit Sim, serrant l'accusé contre son cœur.

Ce blâme tacite d'une personne qu'elle commençait à beaucoup aimer fâcha singulièrement Aliette.

Elle bouda tout le soir.

Le lendemain, comme elle cherchait à rentrer en grâce, Sim lui proposa :

— Si nous habillions Suzette ?

C'était la fameuse poupée en chiffons, don de ses mains et seule étrenne qu'eût reçue noble demoiselle Aliette de Hurloup de Bisâpre.

La proposition dérida la jeune mère. Il faisait très froid ce jour-là, la neige tombait, le château était plus que jamais glacial et inconfortable. On avait fort mal diné, on ne se chaufferait que le soir, et il fallait tout le gai courage de Sim, tout le ressort vital de sa nature vaillante et tenace, pour rester solide au poste, près de ces enfants étrangers, dans le château de la famine et du froid. Mais c'est dans ces heures-là que se révèlent les caractères.

— Du nerf, commanda-t-elle à la bande pétrifiée, nous allons fonder le grand cirque Mondial. J'habille les artistes.

En un tour de main, Thierry, grelottant, fut

emmitoufflé dans un chaud lainage datant de la richesse de Sim; un superbe chandail, de la même époque, fit une robe de parade qui tomba jusqu'aux minces petits pieds d'Aliette; Odet eut une écharpe bariolée.

Et Suzette et les animaux de chiffon, promus aux grands premiers rôles, reçurent des attifages de papier qui les rendirent éblouissants.

Un vieux tapis, les chaises en cercle, Sim au piano, jouant des airs entraînants, et tous les héritiers de Bisâtre cabriolant à qui mieux mieux : ce fut une journée splendide.

On s'amusa tant que, de bonne heure, on tomba de fatigue. A moitié endormis, on avala un dîner frugal et l'on s'en fut retrouver la tiédeur des lits.

Mais toute la vaillance et l'ingéniosité de la jeune fille ne pouvaient suffire à pallier tous les inconvénients d'une si terrible adversité.

— N'y a-t-il vraiment aucun espoir d'avoir du feu? demanda-t-elle à Lison, le lendemain, jour où la neige ne tombait plus, mais où le froid était intense.

Il y en avait si peu, que la pauvre intendante dut avouer que Madame la comtesse resterait au lit désormais; on n'allumerait plus la cheminée de sa chambre pour ménager le combustible.

— Il faut aviser, dit résolument Sim.

Elle réunit le grand conclave, annonça-t-elle gravement, c'est-à-dire les trois enfants, plus Lison et Thomas, et annonça qu'on allait jouer aux sauvages.

Gravement elle distribua les rôles. Aliette et Thierry, sous les noms de Fleur-de-Neige et de Renard-Argenté, seraient chargés de garder le *wigwam*, en l'espèce, la cuisine. Ils devraient soigneusement écarter les ennemis du *pemmican* qui cuisait sur le maigre feu. Des yeux vulgaires n'auraient su y voir qu'un grand pot de haricots au sel, mais les deux nouveaux dignitaires ne s'y trompèrent pas, eux, et prirent la faction

d'un air supérieur. Pendant ce temps, la troupe s'élançait sur le sentier de la guerre. La troupe, c'est-à-dire Lison-Tête-Blanche, Odet-Cœur-Vailant, Thomas-la-Marmotte et Sim-l'Etoile-des-Prairies, la troupe explorerait à fond la forêt environnante. On débusquerait le moindre... bâton, la plus petite... brindille, jusqu'au dernier morceau de bois qui déshonorerait le sol sacré du parc. Et, quand les guerriers seraient rentrés, avec toute la férocité des Peaux-Rouges, on brûlerait les ennemis dans un feu de joie superbe.

Cette terrible chasse occupa toutes les heures de clarté de ce sombre jour d'hiver. Avant la nuit, la troupe victorieuse reparut, chargée de butin. Il fallut même annoncer pour le lendemain une nouvelle sortie. De nombreux prisonniers, dont le transport avait dépassé les forces des chasseurs, passeraient la nuit au dehors, dans des recoins abrités, attendant les charrettes qui les emmèneraient demain dans les caves... pardon, les cachots de la forteresse.

Malheureusement, Sim, avec toute son ingéniosité, ne put organiser une « chasse » aux provisions comme au bois et les jours suivants rappellerent un peu le carême des plus célèbres anachorètes. Le pain et les pommes de terre, qui, seuls, ne manquaient pas, firent regretter amèrement les fastueuses agapes du règne d'Apollonie. Lison, pressée de questions par Sim, dut avouer que, depuis quelques jours, le tiroir du ménage était vide de son dernier sou et que, évidemment, quant à demander à Mademoiselle...

Sim n'attendit pas la fin de la phrase. Elle revêtit son manteau, se coiffa d'un béret et proposa à Odet une promenade en ville. Ce qu'entendant, les deux plus petits trépignèrent de désespoir.

Il fallut les emmener. Sim leur endossa ce qu'ils avaient de mieux, les bons petits manteaux taillés par elle dans la défroque de quelque grand-père, et l'on descendit allégrement le mont de BisApré.

La neige avait disparu, et le vent glacial de ces derniers jours avait séché la terre. On marchait gaiement.

A quelque distance de la grille, on croisa sur la route deux personnages qui regardèrent curieusement le groupe des enfants et de leur jeune mentor. Sans qu'elle sût rien d'eux, Sim devina des ennemis marchant à l'assaut du vieux château. Mais elle garda cette impression pour elle et entraîna sa bande.

Ils envahirent une grande épicerie du faubourg où Sim commanda une suite imposante de provisions.

Il y avait deux ou trois bonnes femmes dans le magasin, et leurs regards inquisiteurs suivaient le moindre détail de la scène. Le marchand, un gros rougeaud, semblait hésiter un peu plus à chaque article demandé par Sim. La jeune fille, cependant, ne se troubla point et finit par choisir un tel quartier de fromage que le bonhomme en devint pourpre.

— Mais... mais... bégaya-t-il, qui me paiera tout cela ?

Il n'avait pas fini qu'un gros billet bleu, déposé devant lui, mit le comble à son désarroi. Il commença quelques excuses, s'embourba dans un discours compliqué, protesta de ses bons sentiments. Sim coupa court, réclamant sa monnaie et refusant le messenger qu'on lui offrait pour porter ses paquets. Elle les partagea entre elle et ses élèves et l'on sortit.

— Allons voir le bon Dieu avant de rentrer, proposait-elle.

On accepta gaiement, mais, comme l'on allait entrer dans la grande rue qui mène à l'église, Aliette s'arrêta net et déposa son fardeau.

— Une dame ne doit rien porter, décida-t-elle, cela déshonore.

Du coup, le baron Thierry se crut obligé d'imiter si bel exemple.

— Ah ! bon ! dit tranquillement Sim, à votre

aise. Je suis une dame, moi aussi. Je vais donc tout laisser et, ce soir, on mangera du pain.

La perspective ébranla le baron, fort porté pour son petit estomac. Il reprit vivement le paquet vulgaire, mais appétissant, qui « déshonorait » son imposante silhouette.

Aliette tint bon. Sim prévit une de ces scènes d'entêtement qu'elle ne connaissait que trop. La patience lui parut plus difficile ici, en pleine rue, qu'entre les murs de Bisâpre.

— Aliette, dit-elle sévèrement, ramassez le paquet et partons.

— Non, décida la baronne en herbe.

— Hou ! la perruche !... dit une voix sonore.

La plus surprise fut Sim. Se retournant, elle vit derrière elle l'inconnu de la gare. Oui, c'était bien lui, grand, robuste, plus imposant dans sa longue pelisse fourrée. Sim ne put s'empêcher de penser tout haut :

— Décidément, je commençais à croire aux fantômes qui s'évaporent dans l'air.

— Alors, me voilà passé au rang de revenant ? dit-il, une flamme gaie dans ses yeux noirs.

Puis tout de suite sérieux :

— Pour ces malheureux gosses, du moins. Me reconnaissent-ils, seulement ?

Sim sentit la main d'Odet chercher la sienne. Etonnée intensément, elle vit le doux visage de l'enfant rougir, puis pâlir, ses beaux yeux pleins de reproche.

Et Simone sut enfin à qui Odet ressemblait.

— Parrain, je ne vous ai pas oublié, disait sa petite voix tremblante.

Le grand jeune homme eut ce même sourire que Sim n'avait pas su reconnaître sur les traits de l'enfant.

— Mon brave petit camarade, dit-il affectueusement, ah ! si je n'avais pas peur d'une scène pour toi...

Il paraissait aussi ému qu'Odet, mais, très vite, il se ressaisit :

— Mademoiselle, dit-il, laissez là tous les paquets qui offusquent votre sensible élève. Mon auto les déposera pour vous à la grille du château.

Il fit signe à un homme âgé, un paysan, qui le suivait. Sim ne résista pas.

— Une fois de plus, j'ai rencontré le bon Samaritain, dit-elle. C'est même le seul nom que vous portiez pour moi.

Il la regarda singulièrement.

— Puissé-je le garder toujours. Mais je crois que les événements ne tarderont pas à vous dévoiler le véritable !

Il se baissa et embrassa Odet.

— Adieu, petit, dit-il très doucement.

Et, regardant les autres :

— Ceux-là ont la mémoire plus courte, du moins, je l'espère... pour la tranquillité de votre retour là-haut.

Il la salua et s'éloigna avant qu'elle eût pu comprendre sa phrase. Odet la ramena à la réalité. Le pauvre petit pleurait à chaudes larmes.

Sim se hâta de l'entraîner, les autres suivirent. Quand ils furent à l'abri, sous le porche de l'église, elle se pencha vers l'enfant désolé et voulut le consoler.

— Je l'aime tant, mon oncle Pierre, murmurait-il, et on m'a défendu de le voir, de le reconnaître. Quand ma tante saura...

Sim le rassura. La violence de son chagrin l'inquiétait. Elle parvint cependant à le calmer, essuya son visage avec une douceur maternelle et, finalement, l'on repartit.

Sim ramena ses élèves vers le château, presque sans rien dire. Cette courte sortie dans le monde civilisé l'avait secouée d'émotions diverses.

Comme ils approchaient de Bisâpre, ils virent une auto s'éloigner de la grille et leurs paquets les attendaient contre un pilier. Cette fois, Aliette ne fit plus de résistance et ils commencèrent leur ascension.

Ils trouvèrent, là-haut, Lison en larmes.

— Soyez bien sages, mes chéris, supplia-t-elle, il est venu des hommes qui ont fait bien de la peine à Mademoiselle. Elle a dû se coucher, tant elle était fatiguée. Il ne faut pas qu'on vous entende.

M^{lle} de Bisâpre ne parut pas de deux ou trois jours et quand elle revint dans le cercle de famille, son visage hâve était effrayant. Les enfants, apeurés, la fuyaient.

Sim attendait, inquiète, le coup final. Un soir qu'elle regardait les enfants jouer à l'autre bout de la pièce, elle ne put s'empêcher de dire :

— Mais pourquoi leur père ne revient-il pas ? Sa place est ici. Il doit les défendre.

Comme si sa voix avait eu la puissance de ramener le secours, on entendit une auto dans la cour d'honneur. Roland de Bisâpre rentrait chez lui.

X

Sim ne le vit pas ce soir-là. Après de rapides effusions à ses enfants, pendant lesquelles elle disparut par discrétion, le voyageur s'enferma avec sa tante dans la chambre de sa mère. Sim aperçut seulement une silhouette qui lui parut plus courbée qu'elle ne l'avait imaginé.

Le lendemain matin, de bonne heure, Sim vit entrer la baronne Hermine dans sa chambre. Le vieux visage, si altéré ces derniers temps, lui parut un peu rasséréné et ce fut d'un ton vraiment noble que la voix altière lui dit :

— Mademoiselle Simone, j'ai pu vous paraître étrange, depuis quelque temps, et peut-être certaines circonstances vous ont-elles froissée ou étonnée. Il faut les oublier. Je souffrais, j'étais accablée. Mais voici mon neveu revenu. Tout va changer et sachez une chose : j'ai déjà pu lui

dire l'estime que j'ai pour vous et la conduite que vous avez eue dans notre malheur.

Un flot de sang monta au visage de Simi sous l'éloge inattendu. Déjà la baronne reprenait :

— Il vous remerciera lui-même et, justement parce que je vous ai vue à l'œuvre et que je vous sais si jeune et si vraiment bonne, je vous dis simplement ce que je n'aurais pas dit à tout autre jeune fille indifférente. Ne voyez en lui que le père d'enfants malheureux qui souffriraient de vous perdre.

— Merci, Mademoiselle, dit Simi, relevant fièrement la tête.

L'accent de sa voix prouva à la vieille demoiselle qu'elle avait été comprise sans fausse prudence comme sans vexation. Une lueur passa dans ses yeux.

— Allons, dit-elle à son ancienne manière, brusque et vibrante, vous êtes de la bonne souche, je le vois.

Pour la première fois, elle serra la main de la jeune fille. Elles se quittèrent plus amies qu'elles ne l'avaient encore été.

Dans la matinée, Simi fit la connaissance du père de ses élèves. Il paraissait l'attendre dans la salle d'étude et, dès qu'il la vit entrer, il s'inclina profondément devant elle.

— Je ne puis assez vous remercier, commença-t-il.

Simi écoutait à peine les phrases courtoises qui suivirent. Elle le regardait, étonnée.

Il avait dû être très beau, autrefois, dans une période relativement récente, puisqu'il était jeune encore, mais il semblait terriblement vieilli avant l'âge, les épaules courbées, les cheveux grisonnants. Il parut à Simone un voyageur bien las, déçu aussi, qui rentre au gîte pour y trouver joie et réconfort.

Ce n'était point cela que Roland de Hurloup devait trouver dans le vieux château de sa famille. Simi évoqua cette déception avec un serrement de

cœur, comme elle souffrit aussi à la pensée que Bisâtre, tout ce que représentait ce nom, attendait son salut de ce Roland, vieilli et désabusé.

Pourtant ce premier matin fut doux. Les enfants se serraient affectueusement contre leur père.

La pauvre salle démeublée et froide retentit tout ce matin de rires et de cris. Sim était là. Un mot, un ordre presque, mais si courtois, l'avait retenue. Comme il sut bien le dire, ce mot, Roland de Bisâtre.

— Vous avez droit à notre joie, puisque vous avez partagé l'heure noire.

Ses yeux brillèrent pour ajouter :

— Je n'ai pas honte d'avouer devant vous ce que vous avez si bien deviné d'ailleurs. Mais tout cela va finir, maintenant.

Le geste de sa main parut chasser l'ennemi. Il fut vraiment, à cet instant, celui que tous avaient attendu.

Il y eut quelques heures délicieuses.

Puis, comme la matinée s'avavançait, le baron Thierry, le plus futé, dont le maigriot visage avait des lueurs extasiées maintenant, s'écria :

— Papa, montrez-nous votre auto et ce que vous nous rapportez.

Le père chancela. On aurait dit qu'il venait de recevoir un coup en pleine poitrine.

— Pas encore, répondit-il doucement.

Sim détourna son regard. Une angoisse secrète la prit. Il semblait soudain vieilli de dix ans. Les paroles des enfants tombaient sur lui comme des pierres.

— Elle est si belle, l'auto de papa, si grande ! Il n'y en a pas une comme cela en ville, pensez donc, une si belle « conduite intérieure » ! Oh ! dites, papa, nous descendrons ce soir.

— Non, dit-il faiblement.

Il regardait le feu, ses yeux bleus, si pareils à ceux d'Odette, singulièrement pathétiques, maintenant. Sim ne put retenir un élan.

— Ne soyez pas insupportables, dit-elle vive-

ment. Voyez, il fait froid, votre père est fatigué de sa longue route et vous le tourmentez. C'est mal.

Ils baissèrent la tête, contrits, mais lui la releva fièrement, plus Bisâtre à cette heure. Il lui était reconnaissant de son intervention, mais il souffrait cruellement de s'être vu deviné.

Elles furent vite achevées, les vacances des enfants. Dès le soir même, la baronne s'enfermait avec son neveu et on ne les revit plus. Les petits, se sentant repoussés, pleurèrent de déception. Sim ne put les consoler. Elle resta longtemps près du lit d'Odet, tenant dans sa main la petite main agitée. Il finit par s'endormir et Sim, un moment, le contempla.

Elle discernait maintenant la double ressemblance qui la tourmenterait longtemps encore, maintenant qu'elle l'avait définie. Odet avait tous les traits de son père avec l'expression de son parrain. C'était étrange, ce reflet d'âme, transformant le visage enfantin, au point de le faire, alternativement, identique ou presque à deux autres visages si différents. Le « bon Samaritain » était tout l'opposé du comte de Bisâtre, aussi brun, vigoureux et tranquille que l'autre était blond, mince et inquiet. Selon toute apparence, nulle parenté ne les liait. Et cependant, Odet tenait de l'un et de l'autre, à un degré frappant. Cette énigme troubla Sim sans que rien vint la résoudre.

Le lendemain de son arrivée, le châtelain la fit convoquer dans le grand salon. Elle y fut, le cœur battant, redoutant son renvoi. Elle sentait si bien maintenant que, loin d'Odet, elle souffrirait au point de ne pouvoir le supporter. Elle résolut de lutter, même contre le chef de Bisâtre.

Il était très imposant, ce matin, le chef de Bisâtre, dans ce salon fastueux, où son allure de grand seigneur ressortait encore davantage. Sim ne retrouva pas en lui le voyageur fatigué de la veille, l'homme vieilli dont les yeux avaient eu un

moment l'expression tragique d'une bête aux abois.

Il se redressait, plus blond, plus mince, plus racé dans ce décor orgueilleux, intact encore, ce décor où Sim pouvait croire qu'elle avait rêvé tant de choses lugubres.

— Mademoiselle, commença-t-il d'une voix métallique, je vous dois mille excuses pour un fait regrettable. Ma tante, que des ennuis passagers troublaient, avait pu accepter une situation... inacceptable. Ne l'accusez en rien. Les chiffres ne sont point le fait d'une femme, encore moins d'une Bisâpre.

L'orgueil martelait ses mots, le terrible orgueil des Bisâpre. Il continua, hautain :

— La faute en est mienne, uniquement. Je n'aurais point dû la laisser si longtemps seule. C'est donc moi qui vous prie d'accepter mon regret sincère et ceci.

Il tendait une enveloppe au bout de ses doigts, mais, au lieu de la prendre, Sim recula.

Il comprit mal son geste et une colère subite empourpra son visage altier.

— Vous vous méprenez, dit-il durement, les petites mesquineries bourgeoises des gens d'en bas vous influencent peut-être. Nous sommes au-dessus de tout cela, des calomnies, des...

Il se redressait, il paraissait vraiment formidable, le digne descendant des terribles seigneurs qui avaient bâti le donjon.

Mais Sim n'avait pas peur. Elle le regarda bien en face.

— Personne ne m'a influencée, dit-elle fièrement, et je n'aurais rien écouté, si l'on m'avait parlé. Je sais seulement une chose, c'est que, du jour où je suis venue ici, j'ai aimé Odet et que maintenant, pour rester avec lui, je supporterai bien d'autres choses que des petites mesquineries... momentanées.

Il comprit autrement ce mot qui l'adoucissait. Le père avait été touché en lui secrètement. Mais, en ce moment, il était surtout Bisâpre.

Et, très Bisâpre, il répondit :

— Momentanées, c'est la vérité, et je rends justice à votre intelligence. Mademoiselle, je suis satisfait de votre conduite auprès de mes enfants et je vous demande de me faire l'honneur de leur continuer vos soins.

Mais en disant ces mots, il tendait toujours l'enveloppe et Simone, pour l'amour d'Odet, baissa pavillon. Il fallait, avant tout, ne pas abandonner l'enfant.

Cette soumission parut adoucir l'orgueilleux. Il reprit, moins dur :

— Je suis heureux de penser que vous allez enfin connaître la vérité. Ma tante avait un peu perdu la tête. Facilement, elle aurait cru tout perdu, tandis que d'un solide coup de barre, je vais remettre la barque à flot.

Sim le regardait, incertaine. Disait-il vrai ? si tout pouvait être sauvé vraiment !

Il parut deviner sa pensée secrète et se cabra sous le doute comme une bête de sang sous l'éperon.

— Vous ne nous connaissez pas, dit-il, hautain. Vous n'avez vu que les ennuis d'une heure trouble. Vous ne savez pas ce qu'est, ce que peut un Bisâpre.

Comme une épopée, il commenta :

— De tout temps, à toutes les époques, nous fûmes attaqués, jaloués, calomniés. Au moyen âge, nous avons dû nous réfugier dans cette forteresse. Le loup hurlait déjà sur le mont de l'âpre bise, car nos armoiries sont parlantes, Mademoiselle. Toujours, le vieux donjon a été battu des tempêtes et toujours le loup a hurlé pour défendre son repaire. Et rien qu'à son cri, le lâche ennemi fuyait. Il hurlera plus fort que jamais maintenant.

Sim écoutait, pétrifiée. A cet instant, comme évoquée par le descendant des vieux loups, la bise d'hiver se mit à siffler autour du vieux château. Sim revit en pensée les hommes qui, l'autre jour, montaient, porteurs de papiers sinistres...

Instantanément tout s'effaça. Sim, devant elle, eut le jardin bleu... le cher jardin bleu où jamais elle ne reviendrait.

Alors, le grand loup blessé, qui hurlait devant elle, lui fut plus sympathique encore. Pourrait-il défendre ses petits jusqu'au bout ?

Il y eut quelques jours de détente. On connut enfin une existence tranquille. Apollonie ne remonta point, il est vrai, reprendre le sceptre du fourneau, mais des provisions abondantes permirent à Lison de la remplacer convenablement. Et la bande des Peaux-Rouges n'eut plus besoin d'aller à la « chasse » au combustible.

Le visage de M^{lle} Hermine reprit une expression plus calme. Bientôt même, ce fut le triomphe. Sim comprit que, sous la direction du chef de la famille, la situation prenait une tournure différente.

On ne vit guère Roland en ces premières semaines. Il avait disparu à nouveau, mais son influence se fit sentir tout de suite et la baronne dit à Sim que tous leurs « petits ennuis » étaient finis et que son neveu n'allait pas tarder à revenir pour un long séjour, cette fois.

Roland, en effet, écrivit à ses enfants une lettre qui les transporta de joie. Odet la fit lire à Sim.

— Moi, vous savez, lui confia-t-il, pourvu que j'aie papa, je serai content. Il est si bon.

Roland paraissait, en effet, ne partager nullement la partialité de sa tante envers l'aîné de ses enfants. Il avait semblé même à Sim que le père appréciait mieux que tous la charmante nature d'Odet. Cependant, il ne manifestait ouvertement aucune préférence.

Aliette battit des mains à la lecture du message paternel.

— Demain, demain, chantait-elle. Ah ! l'on va être heureux, maintenant. Papa rapporte enfin ses malles qu'il n'avait pu amener la dernière

fois, et vous verrez ce qui va sortir de là dedans. Sûrement, il n'aura pas oublié les robes de soie qu'il m'a promises.

Thierry, lui, tenait surtout à l'auto. Au fond, tous avaient à peu près oublié la déception qu'ils avaient éprouvée au premier retour de leur père, quand nul des cadeaux annoncés tant de fois n'avait paru. L'auto même avait été presque un mythe pour eux, Roland n'ayant pas amené la sienne, en réparation, paraît-il, à la suite de ses longs voyages. Evidemment, cette série de contretemps ajoutée aux longs colloques d'où ils étaient exclus, mais qui rendaient leur père et leur tante si sombres, tout cela avait singulièrement gâté la joie du premier revoir.

Mais tout cela aussi serait réparé dès le lendemain. Chacun s'endormit joyeux sous le vieux toit où la neige, à nouveau, avait jeté son manteau blanc.

Seule, cette nuit-là, Sim ne dormit pas.

Au fond de son esprit rebelle restait un doute. Le loup avait beau hurler, si fort, si victorieusement qu'il éloignait le danger, Sim n'avait jamais aimé les hurlements. Elle les trouvait inharmonieux et souvent inefficaces.

Elle finit par s'endormir sur cette irrévérence, qu'heureusement, la baronne Hermine ne connut pas.

XI

Le « vrai retour » du comte de Bisâpre chez lui prit des allures triomphales. Il apparut à une heure où personne ne l'attendait et comme la neige avait moucheté son manteau et qu'il était chargé de paquets, les enfants s'écrièrent que c'était le Père Noël.

Il accepta gaiement le surnom et déclara qu'il allait vider sa hotte.

Elle était bien remplie, la hotte, et Sim, un instant, crut à jamais évanouis tous les spectres qui avaient hanté le vieux château de leurs sinistres ombres : De vrais cadeaux de riche, nombre de jouets comme les enfants n'avaient pas osé les rêver, toutes les robes de soie qu'avait espérées Aliette et quelques-unes aussi riches que M^{lle} Hermine accueillit sans cacher sa satisfaction.

Il y avait même un paquet pour Sim. Roland le déposa dans les mains d'Odet en lui disant :

— Prie ta grande amie d'accepter un hommage bien faible de notre reconnaissance.

A ce moment, Sim dut reconnaître que les lous savaient autre chose que leurs hurlements, et elle rendit hommage autant à la délicatesse de l'offre qu'au choix de l'objet : un missel superbe, relié en cuir fauve et marqué d'initiales d'argent.

Au milieu de la joie générale, seule, Lison restait pensive.

Sim l'observait avec étonnement.

— Vous n'avez pas confiance, lui dit-elle à brûle-pourpoint, une fois qu'elles se trouvaient seules.

Lison tressaillit.

— Dieu me pardonne, dit-elle, mais je dois vieillir sans doute. Je ne sais plus espérer comme les jeunes. J'ai tort peut-être.

L'été qui suivit parut en effet confirmer toutes les espérances qui gonflaient si doucement les cœurs. Il y avait plus d'un an déjà que Simone était à Bisâpre. Paris lui paraissait bien loin derrière elle, et la vie ancienne, une chose morte, presque oubliée. Les lettres à Pauline reflétaient la douceur de la vie au vieux château. Tout semblait facile maintenant. Même la comtesse se reprenait à la vie, redoutait moins le mardi, ne demandait plus sans cesse les prières des agonisants. La baronne Hermine trainait, dans le parc reverdi, des toilettes neuves, qui effaçaient à jamais les soies déteintes des ans passés. Elle

parlait de reprendre ses réceptions solennelles. Son neveu l'approuvait.

Sim, avec un sourire amusé, pensait aux sept vaches grasses succédant aux maigres. Cela semblait bien la formule de l'existence ici. Chacun savourait les grasses avec un plaisir évident.

Un seul point était resté inférieur au magnifique programme. Dès le premier jour, les enfants avaient dû renoncer à la magnifique auto dont ils gardaient un souvenir si attendri.

Leur père ne l'avait pas ramenée et, pressé de questions sur sa disparition, il avait dit, tranquillement, qu'il l'avait tellement abîmée au cours de ses longs voyages qu'il avait dû la remplacer, et par une beaucoup plus simple, ses goûts ayant changé, affirma-t-il à sa famille en prônant une vérité bien peu à la mode jusque-là dans les vieux murs.

— Il faut se modérer, les temps sont durs. Nous devons maintenant donner l'exemple des vertus jadis inconnues, pour ne pas dire déplacées, dans notre milieu.

La baronne Hermine faillit s'étrangler d'indignation en entendant le chef des Hurloup « s'embourgeoiser ».

— Mon neveu, dit-elle, redressant le col, vous nous chantez là vilaine chanson, pour ne pas dire chanson de vilain.

Mais le pauvre Roland, qu'une récente expérience avait enrichi d'une courte sagesse, osa tenir ferme son nouveau fanion.

— Les bourgeois avaient du bon, assura-t-il. Ils conservaient leur bien.

Cette parole, que seul le comte de Bisâpre pouvait émettre ici sans faire crier à l'insolence, méduisa la baronne et la secoua d'un frisson rétrospectif.

— Inclignons-nous devant la nécessité, admit-elle, encore olympienne.

Et l'on s'en fut admirer la nouvelle auto.

A dire vrai, l'admiration fut courte et ce qu'ad-

mira le plus Sim, ce fut la modération de la baronne tombant de ses rêves... si bas. Le nouveau carrosse de Bisâpre n'était qu'une voiture des plus minuscules, un de ces bons petits outils solides et sans prétention, comme il en pullule chez le vulgaire.

La voyant, le baron Thierry rata une de ses plus belles attaques de nerfs.

— Je n'y monterai jamais ! hurla-t-il, le vétérinaire en a une plus belle.

Aliette se mit à l'unisson en pleurant à chaudes larmes.

Le pauvre Odet, lui, décidément maladroit, ne put retenir une insultante vérité :

— Celle de l'oncle Pierre est bien plus jolie.

Ce fut la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Tout le monde se retourna contre le malheureux. Oui, même Roland, dont la récente conversion vola en éclats au seul nom détesté. Et les quelques mots qu'il proféra cinglèrent plus le petit que les phrases furieuses et ampoulées de la baronne.

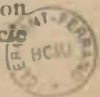
— Et cela, l'a-t-il aussi, l'oncle Pierre ?

Son doigt vengeur montrait le blason qui chiffrait discrètement l'unique portière. Aiguillée sur cette voie, la tante Hermine fulmina :

— Que peut-il y mettre, lui, s'il vous plaît ? Une charrue ou une fourche à fumier ?

Sim dut ramener au château le pauvre Odet en proie à une véritable crise de désespoir. Il ne se calmait point, malgré les tendres consolations de Sim, et la jeune fille, inquiète, dut le coucher et le garder comme un malade.

En regardant la petite figure désolée, Sim sentit son antipathie croître contre les hurlements. Décidément, les loups étaient de trop haute race pour son entendement. Elle se félicitait qu'un hasard heureux eût permis que fussent ignorées ici les deux interventions dans sa vie du bon Samaritain, maintenant identifié avec l'oncle Pierre exécré.



A cet instant, une grande silhouette emplît la petite chambre d'Odet et, de l'ombre où elle s'était reculée, Sim vit Roland de Bisâpre se pencher sur le lit de son fils.

Elle allait s'élancer, les griffes en avant, prête à défendre son petit ami, mais les premiers mots qu'elle entendit la rejetèrent dans son coin, inutile, désarmée. Non, même elle, la grande amie d'Odet, n'aurait pu lui parler si doucement.

Après cette algarade, la petite auto rentra en grâce auprès de tout le monde. Elle rendit tant de services, elle était si commode, qu'avant huit jours chacun l'avait adoptée.

Et ces grands imaginatifs qu'étaient les Hurloup recommençaient à bâtir des châteaux en Espagne. C'était à nouveau l'été. Le parc ombreux, tout embaumé de fleurs sauvages, ne rappelait en rien le parc couvert de neige où l'on allait ramasser péniblement le bois mort dans les fourrés. Le beau soleil dorait le vieux château patiné par tant de siècles successifs.

— Je n'ai vu rien de plus beau sous aucun ciel, affirmait Roland, évoquant ses voyages.

On vivait presque toujours sur la terrasse, au pied du donjon, et le voisinage de ce haut témoin de pierre semblait infuser un amour encore plus vif au cœur de tous les Hurloup.

— Non, rien de plus beau, reprenait Roland, et quand j'étais fatigué ou découragé, le souvenir de Bisâpre me rendait une force nouvelle.

Les voyages n'avaient pas dû lui donner toutes les satisfactions qu'on avait tant présumées, car il paraissait désenchanté.

— Je ne repartirai pas facilement, disait-il parfois.

Qu'avait-il donc rencontré au long de ces routes que tous les siens avaient imaginées si belles ? Sim pensa qu'il avait laissé seulement un peu plus de sa jeunesse, usé cette force merveilleuse qu'on ne connaît qu'à un moment.

Il lui paraissait plus vieilli encore qu'au pre-

mier jour, désabusé complètement. Par moment, il lui semblait même découragé. Une pitié l'inclinait vers lui maintenant.

Ils étaient devenus de très bons amis, rapprochés par les enfants et, de plus, complètement dépourvus tous deux de cette gêne qui aurait semblé si naturelle en leur situation. Avec un sourire, Sim pensait que tout autre jeune fille eût vu un mari possible dans cet homme encore jeune et si séduisant par moment. Mais Sim n'avait jamais eu cette pensée, comme elle savait très bien aussi que jamais Roland de Bisâpre n'avait eu la pensée qu'il pût l'épouser.

Il lui parlait volontiers, attiré par sa jeunesse, par cette force vive et ardente, qui la faisait si différente de lui. Et, peu à peu, elle le devinait. Elle comprenait entre ses mots ce qu'il ne voulait pas dire, la détresse réelle qui l'envahissait quand il se retrouvait seul, loin de l'excitation factice que créait malgré lui le contact des siens, de sa tante, si vite exaltée.

Le loup ne hurlait plus. Il redevenait un humain, un mortel sujet aux erreurs et que la vue du monde avait dépouillé de ses illusions. L'atmosphère de Bisâpre ne pouvait les lui redonner vivantes comme autrefois et il luttait contre elle, à la fois désenchanté et prêt à goûter à nouveau la chimère.

— Le foyer m'amollit, avouait-il à Sim. Je me sens des envies de devenir bourgeois, de ne plus bouger, d'être un simple propriétaire.

— Qui vous en empêche ? demandait-elle en riant.

Alors, il se rembrunissait toujours. Il ne pouvait lui avouer que le loup avait seulement hurlé pour défendre son repaire, et que, pour le conserver, y vivre en paix, il fallait autre chose...

Autre chose, de ces choses simples, vulgaires, de ces humbles vertus de bon sens, de patience, d'économie qui ne sont guère le fait des grands loups, bêtes altières.

Sim le devinait, à la fois amusée et compatissante. On ne remonte pas facilement le courant d'une éducation faussée et il était né Roland de Hurloup, Roland le magnifique, mal à l'aise dans l'étroite vie moderne.

Chaque jour un peu plus maintenant, il lui laissait voir son âme à nu. Elle déchiffrait cette nature attachante, brillamment douée, mais instable et que l'amour démesuré du nom et des vieilles traditions avait abusée gravement.

Oui, sur ce vieux rocher brûlé de soleil, le grand loup, sentant mourir en lui la jeunesse et les illusions, étalait, avec une confiance touchante, ses plaies vives, malgré les derniers sursauts de sa fierté.

— J'ai lutté, lutté désespérément, confiait-il à cette jeune fille inconnue il y a quelques mois, mais qui, dans le repaire abandonné par lui, avait su lutter pour les louveteaux menacés.

Sim écoutait et c'était là, maintenant, la grande douceur de la vie de Roland, l'éternel déçu. Elle écoutait sans la fougue verbeuse de la baronne Hermine, tour à tour exaltée et méprisante, la baronne qui ne savait que gémir ou s'étourdir de chimères. Sim, au contraire, doucement raisonnable, offrait le ferme appui d'un bon sens solide. Et c'était là, peut-être, son plus grand charme aux yeux de Roland le chimérique.

— Oui, j'ai lutté, lui confiait-il, et d'une façon qui vous étonnera peut-être. Ah ! si vous saviez...

Une rougeur montait à ses joues et, malgré lui, ses lèvres se serraient, retenant encore la confiance pénible.

Puis, un jour, il ne fut plus le plus fort :

— J'ai travaillé, avoua-t-il comme une déchéance.

Elle eut un regard vif, son cri vibra :

— Vous avez bien fait. Un homme doit donner sa mesure, être utile.

Son faux évangile lui remonta aux lèvres :

— Je suis un Hurloup, rappela-t-il.

— Double raison pour travailler. Il vous sera demandé d'avantage.

Le vieux donjon ne s'écroula pas sur l'audacieuse, mais le maître du donjon fronça le sourcil et se tut un instant.

Mais il avait goûté maintenant à la douceur des confidences et depuis trop longtemps il souffrait seul.

— J'ai tout fait pour les miens, je me suis abaissé...

— Non, dit-elle à pleine voix, vous vous êtes relevé, voulez-vous dire.

— Vous ne savez pas !

Ses yeux bleus, si fiers, regardaient à terre comme honteux, mais il se redressa vite et, très Hurloup, arrogant jusque dans sa déchéance :

— Ces voyages merveilleux auxquels vous croyez d'après les dires de ma tante, ce n'étaient que des voyages utilitaires.

Sa bouche se crispa.

— Que dis-je, même ! utilitaires ? c'est commerciaux, le vrai mot. Voilà la vérité, je représentai une maison d'automobiles. Oui, moi, voilà ce que j'ai fait.

— Et vous le regrettez ! s'écria-t-elle.

Cette jeune indignation lui fit mal.

— C'était trop bas, murmura-t-il, je n'avais pas le courage, je manquais d'entrain... enfin, il n'en est plus question maintenant.

Avait-il de lui-même abandonné la partie ou bien avait-on renvoyé ce grand seigneur, mal adapté à sa besogne ? Sim ne voulut pas le savoir. Elle dit seulement de sa voix chaude :

— Vous avez pu vous tromper une première fois, on n'improvise pas une vocation. Il faut tâtonner souvent, mais vous finirez par trouver votre voie. D'ailleurs, une fois qu'on a goûté de la vie active, on ne peut plus s'en passer.

— Encore faut-il rencontrer la besogne à son goût, dit-il, farouche.

Tant de rancœur passait dans sa voix qu'elle eut pitié :

— Vous trouverez, dit-elle comme une promesse. Vous avez certainement des amis, des relations.

— Tendre la main, quoi ! dit-il, révolté.

Sim montra les trois enfants qui revenaient vers eux :

— Pour ceux-là, dit-elle simplement.

Il releva la tête.

— Oui, vous avez raison.

Désormais, il l'entretint de ses projets, lui confiant toutes les chimères qui traversaient son cerveau de rêveur malheureux.

Elle essayait doucement de le raisonner, de le ramener à une plus juste idée des choses. Il l'écoutait volontiers, il était si influençable sous son aspect autoritaire. Elle l'eût peut-être aidé.

Mais maintenant, la baronne prenait ombrage de cette amitié. Dans son cerveau étroit, une crainte naissait-elle de quelque coup de tête de son neveu ? ou bien, consciente de sa responsabilité, craignait-elle plutôt pour le jeune cœur placé sous son égide ?

Quoi qu'il en fût, désormais elle fut toujours entre eux, et sous son impulsion, les projets de Roland prirent une autre voie.

— Je répugne à quitter Bisâpre de nouveau, avouait-il.

La tante, alors, enfourchait la chimère. Elle abondait maintenant dans les idées de son neveu, talonnée par le souvenir d'heures récentes et la terreur de les voir revenir.

— Transformons-nous, proclamait-elle, mettons en valeur nos biens et nos cerveaux, c'est la formule de la noblesse actuelle. Roland, vous voulez rester à Bisâpre ? industrialisez-le, mon cher !

Sur sa bouche, ce mot prenait des airs d'hébreu. Peut-être faisait-il aussi mesurer plus profondément son inanité... Roland soupirait.

— Difficile, avouait-il. Je ne vois guère que l'agriculture.

— Oh ! impossible, déclarait M^{lle} Hermine.

Alors elle inventait des moyens merveilleux. Les terrasses de Bisâpre transformées en serres chaudes où pousseraient violettes et mimosas, cent fois plus beaux qu'à Nice, et combien rémunérateurs, lancés dans le monde sous le blason des Hurloup. « Tout l'armorial français en voudra. »

Le lendemain, les serres, trop coûteuses d'installation, étaient abandonnées et, à leur place, la baronne mettait des treilles où le raisin pousserait aussi beau que les fameuses grappes de la Terre promise.

À ce vignoble succédèrent d'autres inventions, aussi belles les unes que les autres et aussi complètement irréalisables.

Et le temps passait, l'hiver approchait et sans doute aussi quelque autre date mystérieuse et menaçante, car Roland maintenant s'énervait et parfois dans ses yeux passait cette angoisse que Sim redoutait.

La baronne aussi reprenait son humeur farouche, tour à tour voûtée ou déprimée. Sim, avec tristesse, comprit que la douce trêve allait finir, que le danger reparaisait à nouveau, plus grand peut-être.

Le vent d'automne commençait à siffler sur le mont de Bisâpre. Ce serait bientôt l'âpre bise d'hiver qui achèverait d'effeuiller les grands arbres du parc. L'hiver, le temps où les loups affamés hurlent dans la forêt...

Il faisait froid maintenant sur la terrasse. Pourtant Roland y venait encore, il s'accoudait sur le mur d'appui, il regardait en dessous de lui la vallée, la route, la vie qui remuait à ses pieds, qui l'appelait.

Il restait là parfois de longues heures, immobile, et, derrière la fenêtre, ses petits enfants l'épiaient, une terreur vague au fond de leurs

yeux innocents. Les louveteaux, une fois de plus, pressentaient la famine, l'abandon...

La baronne, elle, avait recommencé ses promenades dans les longs couloirs ou les allées battues du vent, et son visage redevenait hagard, ses yeux fixes.

Un jour, Sim n'hésita plus.

Elle vint s'accouder auprès de Roland sur la balustrade et un long moment garda le silence. Il ne la regardait pas. Il avait l'air farouche.

Cependant, ce fut lui qui commença, le regard détourné.

— Ne me faites pas souffrir davantage. Dites vite que vous voulez partir, que vous avez peur.

— Je n'ai pas mérité cela ! cria-t-elle, indignée.

Une détente passa sur les grands traits tourmentés.

— Pardonnez-moi, murmura-t-il, si triste qu'elle ne lui en voulut pas. Je redoute les pires catastrophes maintenant, et mes pauvres petits...

— Je ne les abandonnerai jamais.

Il la remercia d'un regard.

— Pourtant, votre avenir, votre tranquillité...

Elle eut un geste qui balayait ces futilités.

— Parlons de vous, dit-elle nettement.

A cette heure, elle n'était plus que la petite-fille du vieux marchand et dans ses yeux, sur son visage, passait une telle force, que Roland vit s'écrouler ses dernières fiertés.

Il avoua tout, à mots entrecoupés, lamentables.

C'était bien ce qu'elle prévoyait, le pire. Au lieu de combler les brèches, de vendre une partie des terres, il avait encore aggravé la situation par un nouvel emprunt qui, s'accumulant sur les autres, l'enfonçait définitivement. A brève échéance, il faudrait rembourser ou bien tout serait vendu ou saisi.

Simone ne s'attarda pas à de vaines consolations.

— N'avez-vous aucun parent, aucun ami qui

puisse intervenir efficacement? Il faut chercher, chercher de l'argent, du travail.

Il baissa la tête. Il y avait si longtemps qu'il tentait la chance, le découragement lui montait au cœur au souvenir de tant de démarches inutiles.

Elle pensa pour lui :

— La marquise de X..., dit-elle vivement. C'est par elle que j'ai connu Bisâpre. Elle paraissait tenir à votre famille.

— Elle ne sait rien de nos malheurs, dit-il avec accablement.

— Alors, plus d'hésitations, dit vivement Sim, qui redoutait qu'on eût déjà frappé à cette porte. Il faut la prévenir immédiatement. Ecrivez ce matin, nous irons porter votre lettre.

Il courba la tête et obéit comme un enfant.

Quelques minutes après, Simone, escortée de ses élèves, dévalait le mont de Bisâpre. On fut tout droit à la petite station qui desservait la ville.

Simone était rarement revenue ici depuis son arrivée, dix-huit mois plus tôt.

Il n'avait jamais été question de vacances pour elle, malgré le vif désir de Pauline. Sim ne voulait pas quitter Bisâpre, redoutant de ne pouvoir y revenir. La baronne ne l'eût jamais renvoyée, mais, une fois hors du château, la rappellerait-elle? Cette crainte clouait la jeune fille à son poste.

Après l'effroyable tourmente qui avait ravagé sa jeune vie, elle s'était attachée à Bisâpre comme à une nouvelle famille, elle n'en voulait pas d'autre.

Mais, heureusement pour la tranquillité de ses nuits, Pauline ignorait presque tout de cette nouvelle existence. Et chaque jour elle remerciait le Ciel (et la marquise) d'avoir si bien casé sa chère enfant.

Simone, en entrant dans la petite cour, crut voir le passé revivre, ce passé si court et si rempli. Elle se voyait encore inquiète, troublée, puis.

tout de suite, une grande silhouette, une voix sonore et le bon Samaritain s'était penché sur sa détresse.

Ah ! pourquoi ne venait-il pas au secours d'autres malheureux, à présent ? Sim l'évoqua avec ferveur. Elle sentait que cette main-là serait assez forte, assez puissante pour sauver la barque à la dérive.

Mais le bon Samaritain ne parut pas et Sim, avec un soupir, jeta dans la boîte la lettre de Roland, l'appel au secours.

XII

Maintenant, les premiers froids commençaient. Octobre fut sombre, coupé de pluies glaciales. Personne ne quittait plus le château. La vieille comtesse n'était vraiment plus qu'une ombre. Elle ne quittait pas son lit, semblait ne reconnaître personne.

— La plus heureuse de nous, disait amèrement sa belle-sœur, quand quelqu'un, devant elle, évoquait cette existence diminuée, cette demi-mort si lugubre avant la grande ombre définitive.

Roland passait de longues heures au chevet de sa mère, aussi immobile et muet qu'elle. Il attendait la réponse de la marquise avec une résignation morne.

La Toussaint fut lugubre. Les Bisâtre n'osaient plus descendre en ville. Leur malheur était trop connu, trop de regards les suivaient, pitoyables plus souvent que moqueurs. Mais la pitié leur faisait autant de mal que le dédain. Seule, Simone venait à l'église, traînant avec elle son petit troupeau.

Dans l'influence déprimante de cette infortune, ils changeaient d'attitude, les pauvres petits : Aliette n'était plus si arrogante, mais plus ca-

précieuse, nerveuse comme une femme; Thierry, maigriot, ratatiné, semblait-il. Son visage ressemblait plus que jamais à celui d'un petit vieux. Sim se demandait avec inquiétude de quelle maladie sa mère était morte si jeune.

Odet, comme toujours, résistait mieux que les autres, sa petite âme silencieuse mûrie précocement par l'épreuve.

— L'oncle Pierre viendra à notre secours, confia-t-il un jour à Simone.

Ce jour-là Sim, sentant tomber bien des barrières illusoire, lui demanda si ce cher parrain n'était pas fâché avec ses cousins de Bisâpre.

— Mais l'oncle Pierre n'est pas le cousin de papa, dit le petit, ni du tout son parent. C'est le frère de ma maman.

Secouant sa petite tête réfléchie, il ajouta :

— Ils ne se ressemblent pas du tout.

Il parut vouloir ajouter quelque chose, mais ce fut sans doute trop difficile pour lui, car il se tut et Sim n'insista pas.

Subitement, à quelques jours de là, un télégramme tomba sur le château, comme un éclair venu du ciel. La marquise appelait Roland à Paris.

On n'osa pas trop espérer encore, mais avec quel battement de cœur on vit partir le cher voyageur ! Il avait promis de promptes nouvelles et l'on vécut dans cette attente intolérable.

Un soir que Sim et les enfants rentraient d'une longue promenade, ils eurent la surprise de voir la grande grille ouverte. L'espoir de retrouver Roland là-haut leur donna la force de grimper allégrement le mont.

Quand ils furent devant le château, ils aperçurent une auto au bas de la terrasse. Ce n'était pas la petite torpédo de Roland, c'était bien celle dont Odet avait parlé avec une admiration justifiée, Sim la reconnut. Longue, basse et puissante, sans armoiries sur les portières, cela la jeune fille le constata d'un regard, elle semblait

plus belle au pied du vieux château délabré, l'emblème de la richesse moderne.

Odet s'écria :

— L'oncle Pierre.

Sim frémit et le retint. Il fallait un bien puissant motif pour que celui qu'on regardait comme un ennemi eût osé se présenter ici. Quel effet aurait produit sa vue sur l'irascible baronne ? on pouvait redouter les pires éclats.

Sim vit ses prévisions se justifier presque immédiatement. Elle eut à peine le temps de se jeter, elle et ses élèves, dans l'encoignure de la tour de l'escalier. A l'abri de ce refuge, ils entendirent et ils virent.

M^{lle} de Bisâpre, les yeux fulgurants, jetait littéralement le bon Samaritain dehors. Il paraissait gigantesque et si fort à côté de la pauvre vieille silhouette maigre, secouée par la colère comme une feuille au vent. Il paraissait très calme aussi sous l'insultante réception.

Les mots furieux parvinrent jusqu'à Sim :

— Inutile de revenir. Nous n'avons pas besoin de vous.

Le dédain de cet accent. Puis, tout de suite, le triomphe.

— Roland n'a besoin de personne. Il a trouvé une position magnifique. Vous faites fausse route.

— Tant mieux, répondit une voix sonore, je suis enchanté de m'être trompé.

Il s'incline et salue, si courtois, qu'elle s'arrête net, le souffle coupé.

Il est déjà dans son auto, il a pris le volant, il va partir.

Mais, au moment de démarrer, il tourne encore la tête :

— Si, par hasard, vos prévisions étaient déçues, n'oubliez pas, Mademoiselle, je suis toujours au service des enfants.

— Allez, dit-elle, dans un tel geste qu'elle semble précipiter l'auto et son contenu dans le ravin engloutissant.

On entend encore le bruit du moteur au bas du mont que le groupe accourt vers la baronne, debout à la même place.

Elle a toujours son regard olympien, il ne s'adoucit pas devant les visages inquiets.

— Vous étiez là, dit-elle, martelant ses mots, eh bien, vous aurez appris comment l'on traite les importuns, ce garçon qui se croyait indispensable...

Elle a un rire de défi, ses doigts maigres agitent une dépêche.

— Papa, c'est papa, s'écrient les petits.

Elle incline à peine la tête, tout l'orgueil de la revanche passe sur ses lèvres.

— Il revient. Dieu soit béni ! il a enfin trouvé une position digne de lui.

Aliette et Thierry sautent de joie. Sim entraîne, hors des yeux de la baronne, le pauvre Odet secoué d'émotion.

Ils sont seuls maintenant dans la salle d'étude où, tour à tour, ils ont connu des heures si différentes. Le petit garçon sanglote contre l'épaule de sa grande amie.

Elle essaie l'unique consolation :

— Papa est heureux maintenant, mon chéri, et il va revenir.

Il lève sur elle son visage contracté d'une douleur au-dessus de son âge :

— Mon parrain ne reviendra pas, lui.

Sim reste muette. Elle aussi croit encore entendre la voix de celui qui ne reviendra pas. L'image de Roland enfin satisfait s'efface. Les loups sont-ils vraiment intéressants quand ils ne hurlent plus ?

Sim repousse cette pensée qui la traverse, insidieuse. Une autre image la poigne maintenant : celui qui était venu ici la main tendue et qu'on a repoussé durement, cette auto qui a fui bien loin déjà, dans quelle direction inconnue ?...

Dès le lendemain Roland rentra. Et cette fois, il était redevenu Roland de Hurloup, comte de Bi-

sâpre, le chef de famille capable de soutenir et de défendre les siens. Lui-même le conta à Simone en lui donnant les détails : il avait enfin trouvé une place dans le vaste monde, une place digne de son vieux nom et de ses aptitudes. La marquise s'était si bien inquiétée de ses amis malheureux, elle avait si bien remué ciel et terre que Roland était muni d'une situation superbe, quasi officielle, qui le remettait dans son milieu, représentant d'une grande compagnie financière qui l'envoyait en mission d'étude.

Pour cela, il devait s'expatrier, aller au Maroc. Mais cette circonstance même lui donnait des appointements si élevés qu'il pouvait parer aux premières échéances et non seulement vivre largement, mais encore assurer aux siens une situation tranquille.

— Décidément, Bisâpre n'est pas fait pour moi, dit-il à Sim, sur un ton un peu mélancolique.

— Bah ! mon cher, tel un paladin moderne, vous conquerrerez là-bas gloire et fortune, s'écria sa tante, présente à l'entretien.

Elle exultait, la baronne. La joie la rendait charmante. Les derniers jours furent très courts, très remplis. Le voyageur semblait déjà lointain, tout à ses préparatifs. Chose étrange, nul des siens ne le vit partir avec peine. Le cauchemar avait été si cruel que sa disparition effaçait tout, même ce nouveau départ. D'ailleurs, Roland n'avait jamais été qu'un visiteur éphémère chez lui. Et puis, ce qui l'attendait là-bas était si beau, si différent de tout ce qu'il avait enduré. Cette fois enfin, la roue avait tourné. On pouvait espérer, sans crainte de déception.

Roland était transformé. Et comme il avait, si récemment encore, conté ses peines à Simone, il lui conta sa joie, ses espérances. Et elle aussi, cette fois encore, fut la véritable amie, celle qui sait voir les choses sans exagération. Ce fut utile à cause de M^{lle} Hermine qui, à nouveau, enfourchait l'idéal.

Elle voyait déjà son neveu non seulement riche, mais glorieux, rendant là-bas de tels services qu'il ajoutait un nouveau lustre au vieux nom. Et que d'avantages matériels ! « Le terrain est pour rien au Maroc. Dès qu'il nous a libérés ici, il achète d'immenses étendues aux portes mêmes de la ville, de sorte que si elle veut s'agrandir, elle est obligée de le payer à prix d'or. Et toutes les affaires qu'il brassera au passage dans ses randonnées. Il va jusqu'au Soudan, au Sénégal, il plante des palmeraies... »

Cela devenait un conte de fées. Les enfants l'écoutaient avec de grands rires de joie.

— Entendez-les, disait Roland amusé à Sim trop sérieuse.

Et, la voyant si grave, il lui reprochait gaiement son manque d'entrain.

— Vous n'avez pas foi dans mon étoile.

Alors elle lui reprochait à son tour, vraiment fraternelle :

— Ce n'est pas ainsi que vous devez parler. On n'a pas d'étoile dans la vie ni de chance, on a sa valeur, sa force.

— Madame Socrate, l'appelait-il en riant.

Il la traitait tout à fait en amie, en petite fille gentille qui vous comprend et sait ne pas quitter sa place. Devant cet aspect nouveau de Roland qu'elle avait déjà vu sous plusieurs faces, elle restait incertaine un peu.

Il était maintenant ce qu'il avait dû être dix ans plus tôt, au moment de sa fortune, l'altier Roland de Hurloup superbe et hautain. Il n'avait certainement pas oublié ce que cette jeune fille étrangère avait été pour les siens, il n'oublierait pas davantage la confidente délicate et sympathique qui avait si souvent remonté son courage défaillant, mais il était redevenu Roland le Magnifique, même quand il lui dit par deux ou trois fois :

— Vous me permettrez de vous traiter désormais comme une des nôtres.

Sim ne souffrait pas de cette attitude. Elle pensait même parfois, un peu amusée, qu'heureusement la plainte lamentable du loup blessé n'avait pas atteint les fibres secrètes de son cœur.

Roland de Bisâpre laissa aux siens un souvenir éblouissant. Rajeuni, superbe, il parut bien le dernier jour, debout sur le seuil du château, le paladin des récits de sa tante.

— Au revoir, dit-il d'une voix vibrante, que Dieu vous garde.

Il prit congé de la baronne, embrassa ses enfants, et alors, les larmes qu'ils ne purent retenir entamèrent sa belle cuirasse d'orgueil et de confiance. Un instant il fut homme seulement, il fut père, et, l'angoisse dans les yeux, il prit les mains de Simone.

— C'est à vous que je les donne, murmura-t-il. N'oubliez pas, gardez-les-moi.

Elle promit d'un signe de tête et il partit.

On vit sa grande taille sur le seuil. On entendit encore sa voix sonore commander au chauffeur : en avant.

Puis ce fut fini. Il avait disparu.

Alors seulement les siens réalisèrent toute l'amertume de la séparation. On entendit des pleurs et des sanglots, et même la pauvre infirme, du fond de sa misère, parut comprendre qu'elle avait perdu son fils.

Puis le temps effaça tout. Les enfants reprirent leurs rires insoucians et la baronne ses rêves magnifiques.

Les événements parurent les confirmer, ces rêves. Les nouvelles de Roland parvenaient nombreuses et fréquentes, et les résultats matériels de son travail firent sentir leur bienfaisante influence. Le notaire recevait régulièrement des sommes importantes qui, si elles ne pouvaient désintéresser complètement la meute des créanciers, les apaisaient du moins, au point de leur faire prendre patience. De plus, régulièrement aussi, une partie de ces sommes allait au château pour les besoins journaliers.

Ce fut une ère vraiment bienheureuse. L'hiver et le printemps passèrent. Les enfants grandissaient, Odet avait fait sa communion privée avec des sentiments de piété fervente, on préparait Aliette à ce grand acte. Il fut fixé au quinze août, jour de naissance de l'enfant. La petite fille faisait de grands progrès en sagesse. Sim la trouvait plus douce, plus soumise, moins jalouse aussi. Elle paraissait perdre peu à peu son injuste animosité contre Odet. L'influence de Sim était maintenant prépondérante sur ce petit cœur rebelle.

Ce fut cette circonstance qui décida la jeune fille à renoncer une fois de plus à ses vacances. Pauline se plaignit tendrement de l'oubli où semblait la laisser son amie.

Je comprends bien, chère petite, lui écrivit-elle un jour, que ces enfants ont la première place dans votre cœur. C'est tout naturel. Je me demande même si vous ne deviendrez pas un jour leur vraie mère. Il me semble possible que même un aussi grand seigneur que leur père se laisse toucher par un mérite comme le vôtre. Cette idée me tracasse depuis longtemps. Dites-moi si ce n'est pas la seule raison qui vous attache obstinément au rocher de Bisâpre ?

La jeune fille sauta sur sa plume et rassura Pauline :

Ma pauvre vieille chérie, vous vous délectez à d'inutiles rêveries. M. de Bisâpre est aussi éloigné de toute idée de mariage avec moi qu'il est possible de l'être, et je lui rends allégrement la même indifférence sentimentale.

Elle avait dit là l'entière vérité. Jamais Roland n'avait touché son cœur, même au temps où le grand loup hurlait sa peine. Elle avait à présent vingt-cinq ans, Simone, et sa raison naturelle, son esprit mûri faisaient d'elle une vraie femme digne d'un sort meilleur.

Maintenant Bisâpre était bien sa maison, son foyer, Odet éperdument attaché à elle, Aliette tout

à fait gagnée, Thierry même, plus gentil avec elle.

On approchait d'août, quand la sérénité enfin conquise de Sim subit un contre-coup fâcheux. Le jardin bleu maintenant s'estompait pour elle dans un passé qu'elle avait non pas oublié, mais confié à Dieu, quand, violemment, son souvenir lui revint d'une façon cruelle..

Le hasard d'un journal tombé sous ses yeux lui fit lire le récit d'une fête merveilleuse donnée justement dans ce décor unique.

Hier soir, M. et M^{me} Riollin célébraient les fiançailles de leur fille Roberte, dans ce jardin qui semble échappé d'un rêve, d'un conte de fées.

Suivait un long article dithyrambique où le reporter célébrait les fastes de la fête :

Une lueur bleue éclairait les massifs et les allées; la fiancée semblait flotter dans un nuage d'azur, et la fantaisie du grand artiste Antoine Riollin avait exigé, même pour les hôtes masculins, la même nuance délicate. On ne voyait que redingotes et habits bleus; on put se croire transporté...

Simone n'acheva pas sa lecture. Subitement, toute sa jeunesse mutilée remonta en flot d'amertume à ses lèvres. Elle pleura éperdument, oui, pour une fois, elle, la sage, l'équilibrée, elle perdit son empire sur elle-même et la présence même des enfants ne lui redonna pas le sang-froid nécessaire.

Devant un spectacle si inattendu, les petits coururent appeler leur tante au secours.

La pauvre baronne n'en crut pas ses yeux, craignit un malheur, accabla Sim de questions. Et Sim, dans son désarroi momentané, avoua la vérité, laissa voir la plaie si soigneusement cachée jusque-là.

M^{lle} de Bisâpre tomba des nues. Comment, cette jeune fille si simple, si vaillante, si laborieuse, cette jeune fille dont elle avait tant admiré les

qualités, les croyant dues à un naturel exceptionnel seulement, cette jeune fille qui avait enduré privations et soucis avec un courage si gai, n'était point d'une naissance obscure ! Elle avait connu la grande fortune... pour tomber dans la pire détresse...

Le vieux cœur sauvage était touché profondément. Elle essuya presque maternellement les yeux de Sim et ordonna :

— Je veux tout savoir.

Simone ne put résister. Elle était à l'heure où le chagrin force les lèvres, et elle se sentait si bien comprise. La baronne frémit plusieurs fois à ce récit qui, par endroits, la touchait d'une ressemblance cruelle.

— Ainsi, dit-elle, vous avez connu ce qui fut mon pire cauchemar. Vous avez été jetée hors de chez vous, vous avez vu...

Elle ne put continuer, ses traits se contractèrent, mais elle serra plus fort les mains de Simone et, se penchant, elle embrassa le beau visage pâli.

— Et maintenant, commanda-t-elle impérieuse, je vous défends de pleurer. Vous n'êtes plus sans maison et sans famille. Vous nous avez, nous vous adoptons. Tant qu'un Bisàpre aura un toit vous ne serez pas dehors, et Dieu merci, le vieux donjon est solide encore. Jamais vous ne nous quitterez.

Un vrai serment sonnait en ces mots.

Et, depuis ce jour, en effet, quelque chose fut changé en elle à l'égard de Simone. La jeune fille, qui connaissait bien maintenant ce cœur tourmenté, sentit que les Bisàpre en effet l'adoptaient.

XIII

Le quinze août, cette douce fête encore magnifiée par la première communion d'Aliette, devait laisser un souvenir inoubliable à tous les Hurloup. On l'entoura de toute la pompe possible. Un instant, on avait même espéré la présence de Roland.

Mais, décidément, le comte de Bisâpre était entré dans la bonne voie et, le succès aidant, la raison assagissait sa blonde tête déjà grisonnante. Il écrivit qu'il ne voulait pas compromettre une œuvre si bien commencée par une absence déplacée et un voyage coûteux; il ne s'unirait que de cœur aux siens.

Ce fut le seul nuage de ce jour radieux.

Ensuite, d'autres suivirent, très doux, très calmes. Le bien-être et la sécurité retrouvés apaisaient tous ces esprits inquiets. Même M^{lle} Hermine devenait plus douce, rapprochée de Sim par le malheur commun.

Elle lui laissait la haute main sur l'éducation des enfants, tâche pas toujours facile, même maintenant, et Thierry semblait, par moment, bizarre presque autant que sa marraine Hermine. Il résistait à l'influence de Sim presque autant qu'aux premiers jours. La nouvelle fortune de son père semblait avoir complètement chaviré sa jeune cervelle à l'évent.

— Je serai riche, répondait-il à chacune des tentatives de son frère.

Le bon Odet choisissait déjà sa future profession ou, plutôt, il hésitait entre plusieurs, assez diverses d'ailleurs, où l'ingénuité de son âge lutait avec son expérience précoce, au grand amusement de Sim.

Mais Thierry était inébranlable. Il répétait :

« je serai riche » comme d'autres jeunes importants de son âge disent : « je serai général ou pâtissier ». Evidemment, être riche était pour lui non un qualificatif, mais un substantif, représentant pour lui l'idéal des professions.

Sim n'arrivait pas à déraciner de sa tête certaines petites idées aussi fausses que tendrement chéries, et connaissait avec lui plus de mal qu'avec les deux autres réunis. Ce qui la faisait souffrir surtout, c'est que ce cœur-là semblait maintenant se détacher d'elle, sans qu'on pût comprendre pourquoi.

Parfois, elle se disait que celui-là était plus Hurloup, plus véritablement loup que les autres et, dans un mélancolique sourire, elle pensait : « la fortune ne va pas bien aux loups ».

Thierry, comme son père, après avoir été sympathique au dur temps de famine, s'éloignait comme lui aux jours dorés.

Quelque temps après cette lumineuse date du quinze août, Sim reçut une lettre au timbre d'Angleterre. Avec un sursaut, elle lut d'abord la signature : Germaine Duroc. Elle avait à peu près oublié cette fugitive figure.

Cependant, même de loin, Germaine Duroc n'oubliait pas, elle, et sa lettre toucha vivement Sim. En des termes très simples, elle expliquait qu'elle était à la veille de prendre une grave détermination. Sans parents proches et fort éloignée du monde et du mariage, elle inclinait vers la vie religieuse. Ce qui l'avait retenue jusqu'à maintenant était la pensée des petits de Bisâpre, surtout d'Odet, qui pourraient avoir besoin d'elle, un jour. Mais elle venait d'apprendre que leur père avait obtenu une brillante situation et que sa conduite, depuis lors, autorisait les plus vives espérances. Elle croyait donc son sacrifice inutile et demandait à Sim de lui confirmer les événements. Si vraiment les Bisâpre étaient sortis de l'ornière, si l'avenir des enfants n'offrait plus de sérieuses inquiétudes, elle, Germaine, se senti-

rait libre et suivrait son penchant. Elle commencerait son noviciat dans le couvent d'Ecosse où elle habitait actuellement. La réponse de Simone la déciderait.

Germaine ajoutait aussi que, suivant cette réponse, elle disposerait de sa maison de la ville, gardée libre jusque-là en cas que le château fût enlevé aux Bisâpre, mais qui lui était demandée par de vieux amis.

Sim répondit clairement. Oui, les Bisâpre en étaient actuellement à l'heureuse période du retour, sinon à la fortune, du moins à la sécurité et il paraissait certain que le vieux château ne leur serait pas enlevé.

Après cette brève correspondance, du temps coula et un jour que Sim, descendue en ville, passait par hasard devant la maison de Germaine, elle vit les volets ouverts, une voiture de déménagement déballait des meubles sur le trottoir. Des voisins lui dirent que M^{lle} Duroc, maintenant religieuse en Angleterre, avait cédé sa maison à de vieux amis, qui s'installaient définitivement chez elle.

Sim ne s'arrêta pas plus longtemps. Quelque chose avait remué dans son cœur à la vue de cet asile enlevé à Odet. Elle eut besoin de regarder au-dessus d'elle le vieux donjon, si orgueilleux, si solide, pour se rassurer. Pourquoi regretter une demeure quelconque, quand celle-là restait?

L'automne de cette année-là ne ressembla en rien au précédent. Le vieux notaire confia à Sim que tout allait décidément mieux pour les Bisâpre qu'il n'avait jamais osé l'espérer. Roland continuait à donner toute satisfaction dans sa nouvelle carrière. La puissante compagnie qui lui avait accordé sa confiance semblait disposée à augmenter ses pouvoirs, et le mandat à lui confié deviendrait des plus lucratifs. Quelques années d'efforts sérieux l'amèneraient sûrement à la fortune.

Devant cette perspective, le cœur de Sim aurait dû se dilater, mais maintenant, elle en reve-

nait trop souvent à une idée tourmentante. Les louveteaux pouvaient lui être enlevés. Le succès du père l'inciterait peut-être à se remarier, lui si jeune encore, si séduisant.

Elle attendait cette éventualité avec terreur.

L'inquiétude humaine est chose décevante, ce perpétuel besoin de se tourmenter qui nous tient haletants sans cesse vers un point menaçant, alors que, souvent, le choc vient du côté qu'on ne prévoit point.

Sim ne devait pas tarder à reconnaître cette vérité. On approchait d'un jour cruel que personne n'avait pressenti, qui semblait impossible dans le calcul des probabilités humaines et qui, pourtant, allait fondre sur les Hurloup au moment où ils s'y attendaient le moins.

Un soir d'octobre doré, Sim se promenait dans le parc avec les enfants. Tout était beau et calme. Elle regardait au loin, sans but précis, quand elle vit deux silhouettes arrêtées près de la grille. Attentive un instant, elle les identifia. L'une d'elles, courte et grosse, était bien celle du notaire et, quoiqu'il ne visitât guère Bisapre, sa présence n'avait rien de particulièrement insolite. Mais l'autre, aussi rustique, plus haute, plus raide, Sim la reconnut avec étonnement : le maire de la ville. Que venait faire au château ce paysan enrichi peu lié avec la famille ?

« Les ennuis vont-ils recommencer ? » se demanda Sim, avec terreur.

C'était bien pire, hélas ! Le cœur battant, elle les vit se rapprocher lentement du château. On aurait dit qu'ils montaient à regret et quand ils furent près d'elle, ils la saluèrent gravement.

A leur attitude, elle devina un malheur. Ses yeux interrogèrent. Le notaire lui dit :

— Prenez les enfants avec vous et restez à notre portée. Ce que nous avons à dire à M^{re} de Bisapre peut rendre votre secours utile.

Elle les suivit, troublée. Elle entendit le maire, moins familier, demander au notaire :

— C'est la mère que nous devrions avertir, plutôt que la tante.

Et l'autre de répondre, plus ours que jamais :

— Elle ne comprendra pas, c'est un bonheur.

Sim sentit tout tourner autour d'elle et serra plus fort la main d'Odet. Le petit leva sur elle des yeux agrandis d'effroi.

— Qu'y a-t-il ? murmurait Aliette, inquiète aussi.

Sim les arrêta sur la terrasse, à deux pas du salon où M^{lle} de Hurloup recevait les deux messagers. Ils tendirent l'oreille, tremblants.

Presque tout de suite, les voix murmurantes montèrent, puis il y eut un court silence, profond comme un gouffre, sembla-t-il. Et tout de suite après, un grand cri, un hurlement véritable.

Sim s'élança, rien ne pouvait retenir les enfants. Tous envahirent le salon. Les deux hommes, affolés comme ils le sont tous en ce cas, cherchaient en vain une sonnette pour appeler au secours. M^{lle} de Bisâpre gisait, évanouie, dans son fauteuil. A ses pieds, la fatale dépêche était tombée.

Le maire la ramassa, la tendit à Sim. Elle la lut, les yeux agrandis de terreur. Elle était brève et cruelle.

Roland de Hurloup était mort d'un accès de fièvre, en pleine brousse, au cours d'une mission.

Cette nuit-là, sous le vieux toit des Hurloup, que tant d'âpres bises n'avaient pu abattre et qui venait de recevoir le coup final, Sim connut des heures affreuses. Courant sans cesse d'un lit à l'autre, entre la pauvre vieille femme, par moment presque démente, et les enfants secoués de sanglots nerveux, elle n'eut pas le temps de s'abandonner.

Plus tard seulement, vers l'aube, quand Aliette, pelotonnée contre elle, sombra dans un sommeil lourd, Sim connut des larmes brûlantes. Elle pleura amèrement Roland, fauché en pleine force, sur le chemin du triomphe, après tant d'erreurs.

La mort effaçait toutes les ombres, mécontentes ou incompréhensions, qui, par moment, les avaient séparés. Elle oubliait l'orgueilleux, elle ne se souvenait plus que du loup blessé, qui avait hurlé sa plainte lamentable, afin qu'elle le consolât. Elle se souvint aussi qu'à l'aube du succès, quand il était parti vers le magnifique espoir, se penchant vers elle, il lui avait confié ses enfants.

Il ne reviendrait jamais. Il dormait là-bas, sous le sable doré du désert, dans ce pays de mirage où il avait cru conquérir un royaume et où il avait trouvé la mort.

Et sans doute, à l'heure tragique du grand déchirement, pensant à ses louveteaux abandonnés, sans doute avait-il trouvé une douceur suprême à la pensée de celle qui ne les abandonnerait pas.

Non, Simone ne les abandonnerait pas. Tout bas, elle refit la promesse, dont le souvenir avait sûrement bercé l'agonie solitaire du malheureux.

Mais à la pensée de ce qui arriverait bientôt maintenant, son courage eut une défaillance.

La nuit était calme, le vent ne soufflait pas, le vent habituel du château de l'âpre bise. Mais Sim croyait déjà entendre le terrible bruit de la tempête qui s'élevait au fond de l'horizon.

XIV

Il fallut bien recommencer à vivre, même après un coup pareil, et vivre dans quelles conditions ! Sim se trouva forcément chef de famille. La baronne, anéantie, tomba malade, autant physiquement que moralement. La vieille comtesse, elle, n'eut aucune conscience de ce qui se passait.

Les trois enfants s'accrochaient désespérément à Sim, ne pouvant souffrir qu'elle les quittât une minute. Elle avait dû leur apprendre la terrible

nouvelle, et le chagrin d'Odet l'effraya. Aliette, heureusement, eut une crise de larmes qui détendit ses nerfs. Quant à Thierry, il eut un cri :

— Tu es notre mère maintenant, dit-il, se jetant sur Simone.

Depuis ce moment, il la tutoya, rien ne put lui faire reprendre les formules habituelles et ses aînés l'imitèrent. Sim ne protesta pas, touchée de cette confiance enfantine qui les ramenait aux sentiments primitifs, eux, les Hurloup, habitués à se traiter cérémonieusement, même entre proches parents.

— Tu ne nous laisseras jamais, tu es notre Sim.

C'était maintenant la phrase qu'ils répétaient chaque fois qu'ils avaient peur, qu'ils souffraient.

Presque au lendemain de la mort de Roland, les hommes de loi avaient remonté la pente de Bisâpre. Ils venaient sans cesse, maintenant, plus implacables tous les jours. Et nul sauveur n'apparaissait à l'horizon. Sim interrogea le notaire. Il fut catégorique :

— Impossible d'enrayer. A bref délai, c'est la vente forcée.

— Où irons-nous ? dit Simone, angoissée.

Il la regarda singulièrement.

— Eux iront où ils pourront, mais vous devez les quitter. Vous ne pouvez plus rien pour eux. Ils vous entraîneraient dans leur ruine.

Il lui cita des chiffres écrasants. Elle fut atterrée. Un instant, elle avait eu l'espoir que sa petite fortune eût pu être la pierre qui retient le véhicule au bord de l'abîme, l'empêche de tomber et, finalement, lui permet de reprendre sa route. Elle devait renoncer à cet espoir maintenant.

Que faire ? elle voyait bien qu'elle était seule à garder quelque initiative. La baronne, trop âgée, cassée par trop de défaites, ne savait plus que gémir ou invectiver durement tout ce qui l'entourait. A vrai dire, ce n'était plus qu'une ma-

lade et plus difficile à soigner que la pauvre comtesse.

Sim entrevit le moment où elle se trouverait sur la route entre deux infirmes et trois enfants affamés. Il fallait agir.

Le notaire la prévint qu'avant un mois, le château et tout ce qu'il contenait seraient mis en vente. Et le prix de cette vente suffirait à grand-peine à éteindre les dettes.

Les Bisâpre ne possédaient plus un sou.

Plus un ami non plus, aucune main secourable ne viendrait à leur aide. Le notaire avait dit qu'on réunirait un conseil de famille pour choisir un tuteur aux enfants, mais il n'avait pas paru fonder un grand espoir sur l'assistance qui pourrait sortir de là. Aucun des parents, d'ailleurs éloignés, ne voudrait accepter la lourde charge de trois orphelins complètement dénués.

On avait bien nommé l'oncle Pierre, le parrain d'Odet, mais à ce seul nom, la baronne avait bondi et proféré une telle série d'invectives que le notaire, pliant les épaules, avait fui.

— D'ailleurs, dit-il à Sim, qui lui demandait des explications, ledit oncle Pierre, beau-frère en effet du mort, était un jeune homme qui, assurément, reculerait, effrayé par la perspective de se voir, à trente ans, toute une famille de nécessiteux sur les bras, alors que sa fortune, modeste mais honorable, lui assurait une existence tranquille.

Sim, qui se souvenait du bon Samaritain, voulut espérer que le notaire se trompait. Ce jour-là, le quittant, elle remonta au château et chercha Lison.

La bonne femme était toujours là, bien entendu. Elle ne quitterait pas « ses » dames, si malheureuses, mais tout son zèle ne pouvait leur donner ni la maison, ni la nourriture nécessaires. Aussi, devant cette constatation, devenait-elle falote et hagarde, presque autant que la baronne.

Au nom que prononça Simone, elle sursauta.

— M. Duroc, oh ! c'est impossible.

Sim crut qu'elle avait mal compris sa phrase.

— Je ne parle pas de M^{lle} Duroc, qui est religieuse maintenant, et dont, malheureusement, la maison n'est plus libre. Combien elle le regrettera ! Mais je pense au beau-frère de M. de Bisâtre, celui que les enfants appellent l'oncle Pierre, et Odet son parrain.

Lison secoua la tête :

— J'entends bien, Mademoiselle, M. Duroc enfin. Sim resta saisie.

— Il s'appelle ainsi ! s'écria-t-elle presque dans une protestation.

— Mais oui, Mademoiselle, et c'est un bon nom, honnête et respecté, comme lui est un brave garçon et un bon cœur. Mais que pourrait-il pour nous ? il est tout jeune, pas assez riche, il ne peut nous recueillir, pensez donc, tant de monde, et si pauvre !

Simone, toujours sous l'empire de la surprise, suivait sa première idée :

— Il n'est pas noble !

— Eh non ! Mademoiselle, et c'est pourquoi jamais notre demoiselle ne l'a aimé, ni personne d'autre ici.

— Pourtant, sa sœur...

— Sa sœur avait épousé notre jeune Monsieur ? Mademoiselle Sim ne comprend pas, n'est-ce pas ? et je crois bien que bien peu de personnes aussi avaient compris comment le comte de Bisâtre, jeune et si beau, qui pouvait prétendre aux plus nobles, s'était contenté de cette petite bourgeoise. Mais moi, je l'ai vue, Mademoiselle, et je savais bien qu'elle était une grande dame, autant que toutes celles qui sont peintes sur les toiles dans le grand salon ou la galerie. Il l'aimait et elle l'aimait aussi, et si la comtesse et la baronne avaient laissé faire ce mariage qui les désespérait, c'est que déjà on était pauvre à Bisâtre et que les Duroc étaient riches.

— Vous venez de me dire que son frère ne l'est pas !

— Il l'est bien pour lui tout seul, même pour la femme et les enfants qu'il aura, mais à trente ans, se charger de deux infirmes et de trois orphelins, sans compter vous et moi qui ne voulons pas les quitter, il faudrait être Crésus pour cela par le temps qui court.

Sim soupire sous cette vérité écrasante. Lison continue :

— D'ailleurs jamais notre demoiselle ne voudrait. Elle a toujours détesté les Duroc. Du temps de la pauvre dame même, elle faisait des avanies à M. Pierre qui était encore tout jeune, presque un gamin, et ma foi, pas bien endurant et qui répondait piaille que piaille comme un jeune coq. Et il y avait aussi M^{lle} Germaine, leur cousine, une orpheline riche comme eux et qui aimait bien notre petite dame et ses enfants. Celle-là savait parler haut, elle aussi, et elle osait, tout comme M. Pierre, dire que les Bisâtre étaient des gaspilleurs qui mangeaient, grand train, l'argent des Duroc. Ce n'était que trop vrai. Notre jeune dame mourut d'accident alors que déjà tout allait mal et qu'elle avait eu bien le temps de pleurer plus que sa part. Quand elle ne fut plus là, M. Roland, qui la regrettait pourtant, ne supporta plus son frère ni sa cousine et les mit dehors, bien aidé, d'ailleurs, par notre demoiselle. Ce fut grand dommage, allez, ils aimaient les petits, surtout Odet qui était bien de leur côté.

— Voilà pourquoi on ne l'aimait guère ici, pense tout haut Sim indignée.

— Bien sûr, Mademoiselle. Il rappelle trop la mésalliance, comme dit notre demoiselle-baronne.

Simone pensa tout haut :

— Comment M. Duroc n'est-il pas venu au service funèbre de son beau-frère ?

Elle pensait à ce jour lugubre où elle avait constaté l'absence du plus proche allié du mort, dans cette cérémonie où l'église était pleine de monde. Toute la noblesse à bien des lieues à la ronde s'était fait un devoir de venir honorer Roland, mort si

tristement loin des siens. Mais le bon Samaritain n'avait pas paru.

Craignit-il quelque esclandre de la baronne qui s'était traînée, tel un spectre effrayant, jusqu'à l'église?

— Il doit être absent, dit Lison. Les premiers jours, je croyais toujours le voir arriver.

— Il ne doit pas savoir, dit Simone, si on lui écrivait?

Lison sursauta :

— Que dirait Mademoiselle? Oh! ce serait terrible. Il ne faut pas la fâcher, elle est si...

Elle ne put achever, et tout bas, avec crainte :

— Oh! Mademoiselle Sim, n'avez-vous donc pas peur d'elle, de ce qu'elle fera? Moi, je tremble toujours.

Les allures de la baronne justifiaient en effet ses terreurs. Sim redoutait quelque excès quand il faudrait quitter Bisâpre, s'expatrier.

Pourtant la date approchait maintenant, et nul secours ne paraissait. L'imminence du danger remit un peu d'aplomb dans l'esprit de la vieille demoiselle.

— Où irons-nous? dit-elle à Sim un soir.

Le notaire venait de la quitter. Elle était si abattue que cela impressionnait Sim plus que ses pires colères.

— Vous savez, dit-elle, morne, nous pourrions partir la tête haute. Malgré ce qu'on croyait, tout sera payé.

— C'est l'essentiel, dit vivement Simone.

Les yeux désespérés ont un éclair.

— Oui, c'est la seule consolation.

Puis la réalité la reprend à la gorge.

— Mais après, où irons-nous? sur les routes, mendiant notre pain, mourant de froid. Et notre malade qui ne quitte pas son lit...

— Dieu nous aidera, répète Simone, d'autant plus fervente que le danger est plus grand.

La baronne se redresse :

— Vous devez partir, vous, je le veux, je

l'exige, il y a trop longtemps déjà que vous faites trop pour nous.

— Trop longtemps que je suis vôtre pour aller ailleurs, dit tranquillement Simone.

Thierry se jette sur elle comme une bête fauve.

— Tu ne nous quitteras pas, crie-t-il d'un tel accent, qu'une nouvelle crainte naît dans l'esprit de la jeune fille.

Elle devait trop se réaliser, cette crainte, dans les jours qui suivirent. Cette nuit-là, Thierry eut des convulsions légères qui alarmèrent Sim. Cependant au matin il se calma et elle recouvra un peu de tranquillité.

Justement, le notaire vint sur ces entrefaites, apportant la nouvelle d'un répit. A cause des formalités exigées par le décès de Roland en pays si lointain, la marche des affaires subissait un arrêt.

— Quelques jours de plus pour se retourner, dit-il lourdement en s'en allant.

— L'agonie prolongée, dit sourdement la baronne à Sim quand il fut parti.

La jeune fille eut un élan.

— Quelqu'un nous aidera. Il est impossible que M. Duroc nous abandonne.

Elle avait osé prononcer ce nom qui parut pétrifier la baronne. Elle resta muette un court instant et le pauvre Odet ne put retenir le cri de son cœur :

— Oncle Pierre nous sauvera.

Le son de cette voix enfantine parut réveiller la baronne Hermine. Elle se redressa, plus grande, semblait-il, sa voix siffla plus qu'elle n'articula, sa voix des plus mauvais jours :

— Non, jamais, tout plutôt qu'accepter ce secours. Tout, oui, tout, même la famine, tendre la main aux passants, mourir sur la route...

Elle s'exaltait, des lueurs de folie passaient dans ses yeux. Odet la regardait, désolé, mais Aliette commençait de trembler, et, dans son coin, Thierry, tout pâle, se raidissait.

Sim força sa voix au calme :

— Pourtant, Mademoiselle, il est de son devoir autant que de son droit...

— Pas de grands mots, fulmine la malheureuse. Vous ne savez pas, vous ne pouvez savoir.

Sur ses lèvres passe un flot de réminiscences amères, tout l'odieux des querelles de famille, les mots inoubliés, les gestes cruels, tout ce qui fit les blessures qui saignent encore. Le pauvre esprit dévoyé ressasse tout cela, l'augmentant, le déformant jusqu'à cet aveu :

— Et il a osé, oui, il a osé dernièrement faire ce que vous dites ! Son droit, son devoir, il les a proclamés bien haut, pas en face, non, il n'a pas eu le front de se représenter ici, mais il m'a écrit. Oh ! cette lettre, ce poème d'insolence où il m'offre sa maison, ses biens, sa protection, grand Dieu ! oui, le mot y est, sa protection, et non seulement pour les enfants, mais pour leur grand'mère et pour moi-même.

— Et vous avez refusé ? gémit Simone.

— Oui, j'ai refusé, fut l'écrasante réponse, j'ai refusé le bienfait, l'offense plutôt.

Elle est hors d'elle. Elle va et vient dans la pièce, sous les yeux terrifiés des enfants.

— Et c'est cela la lie de la coupe, le plus amer du calice. Envisager le secours des Duroc ! le refuge de leur maison !

Un rire de dérision.

— Leur maison, leur bicoque plutôt, ils en étaient si fiers lors du mariage de ce pauvre enfant. Ils osaient dire que leur *Vallon* valait notre Bisàpre. Oui, moi, j'ai entendu ce mot sans bondir. Le *Vallon*, en vérité, le beau domaine, une ferme à peine, les étables dans la cour, le bétail sous les fenêtres. Et c'est cela qu'il nous offre.

Simone prend le parti d'entraîner les enfants loin de la furieuse.

Ce fut pour la jeune fille le soir le plus mauvais. Avoir tant espéré dans le seul espoir possible et le voir brutalement repoussé la consumait.

Quand Simone voulut attacher la serviette de Thierry, le petit garçon la repoussa d'un geste saccadé :

— Non, non, dit-il les dents presque serrées. Je ne veux rien. Je veux mourir de faim.

Elle passa la main sur son front moite. Il eut un rire bizarre.

— Laisse-moi, je veux mourir de faim.

— Qu'a-t-il ? demanda la voix métallique de la baronne.

Thierry maintenant hurlait presque :

— Je veux mourir de faim, je ne veux pas m'en aller de Bisâpre, je ne veux pas la route, le fossé, la famine. Je ne veux pas tendre la main.

Sim le prit sur ses genoux, il se débattait, les yeux fixes, sa parole s'embrouillait.

— Les convulsions, dit Lison affolée.

Il y eut un moment affreux. Sim avait toutes les peines du monde à retenir le petit malheureux qui pouvait se blesser dans ses mouvements désordonnés. Il ne connaissait plus rien, ses cris affreux, ses contorsions étaient un spectacle des plus pénibles.

Sim réussit à l'étendre et s'agenouilla près de lui.

— Il va mourir, n'est-ce pas ? dit une voix rauque.

La baronne penchait sur eux un visage terrifié.

— Il a eu peur de moi, c'est moi qui le tue. Ah ! Dieu me punit, je le préférerais, il me le prend par ma faute.

A ce moment, redoutant les pires coups de tête de cette quasi-démence, Sim eut besoin de tout son courage.

Heureusement, le médecin arriva très vite.

Le danger s'éloignait, d'ailleurs. La nuit fut assez calme. Mais au matin, Thierry délira, et pendant quelques jours, on le crut perdu.

Sim ne le quitta pas. Elle ne voyait plus les autres confiés à Lison. Le monde entier se concentrait pour elle sur ce mince matelas où reposait

le malade. Il était si fragile, si maigre, si pâle que tout espoir semblait vain.

La baronne, sans parole maintenant, réfugiée dans un coin de la chambre, gardait les yeux constamment attachés sur la petite face cadavérique, épiait le moindre signe.

— Il va mourir, répétait-elle presque inconsciemment.

Sim demanda au docteur :

— Ne peut-il donc guérir ?

— Il peut très bien guérir, affirma le docteur, j'y compte même, mais il lui faudra ensuite le repos, le calme, une vie tranquille, confortable, il restera longtemps faible et maladif et tout son avenir dépend de sa convalescence.

— Il aura tout ce qu'il lui faut, dit tranquillement Sim.

Les yeux sur ceux de M^{lle} Hermine, elle répéta :

— Il aura tout ce que vous dites.

Elle vit le vieux visage approuver d'un signe imperceptible, les paupières s'abaissent en acquiescement. La baronne était vaincue.

L'inquiétude du sort de Thierry primait tout maintenant pour elle. Telle une mère aux abois, Sim la vit désespérément attentive au moindre symptôme.

Cela dura une semaine entière. Thierry n'était plus que l'ombre de lui-même, pesant à peine le poids d'un tout petit enfant, et dans ses yeux, souvent sans regard, Sim reconnaissait le bleu des prunelles de son père, ce bleu singulier que ceux de Roland avaient eu aux heures de détresse.

Par moment, Sim, harassée de fatigue, croyait voir Roland étendu à la place de son fils. Elle se disait, dans un sursaut, que bientôt l'enfant rejoindrait le père; alors elle s'attachait davantage à lui pour le garder, le retenir.

Cependant les forces humaines ont des limites. Une nuit, Sim dut à son tour prendre quelques heures de repos. Thierry était très calme, on l'entendait à peine respirer. Était-ce enfin la détente ?

Sim le confia à Lison et s'allongea vaincue. Son sommeil fut lourd.

Lourd et plein de cauchemars. Elle se débattait entre des cercueils qui montaient à l'assaut de Bisâtre, qui voulaient engloutir toute la famille. Elle entendait des sanglots, des cris de détresse.

A un moment ils furent si forts qu'elle s'éveilla. Epouvantée, elle les entendit encore et comprit qu'ils étaient réels. Elle reconnut les voix d'Aliette et d'Odet l'appelant sur un ton effrayé et Lison qui répétait : « Ah ! mon Dieu, quel malheur ! »

— Thierry est mort, se dit Sim, le cœur battant.

Elle s'élança vers la chambre du petit. Ainsi son rêve avait été prophétique. La mort avait pris l'enfant pendant le court instant, le seul, où elle l'avait quitté. Défaillante, elle s'arrêta contre la porte. Le courage lui manquait de revoir le pauvre petit visage.

A cet instant, la baronne apparut sur le seuil, un doigt sur ses lèvres :

— Chut, vous allez le réveiller, il dort.

Simone pensa que la pauvre vieille femme avait perdu la tête sous l'influence de ses chagrins.

« Cela devait arriver », se dit-elle, consternée.

Lison arrivait, Sim la regarda, n'osant lui annoncer cette nouvelle complication. La vieille femme lui dit très vite :

— Qui aurait cru cela hier soir ? Le petit était si bas et M^{me} la comtesse bien mieux que tous ces temps-ci. Et ce matin, c'est elle qui est morte et lui...

Sim ne l'écoutait plus. Elle était déjà auprès de Thierry, regardant l'enfant endormi d'un bon sommeil naturel.

Simone s'était trompée. Pourtant son rêve restait vrai. Un cercueil bientôt descendrait la pente de Bisâtre. La pauvre infirme s'était éteinte tout doucement, en dormant, sans s'en apercevoir.

Elle qui, tant de fois, avait demandé les derniers sacrements, récitée avec une résignation touchante

les prières des agonisants, elle était partie sans la consolation du secours divin.

Et, ironie suprême, elle était morte un mercredi !

— Grand'mère ne ressuscitera plus, dit le petit Odet à Sim comme tous deux revenaient du pauvre convoi.

Ils avaient été seuls de la famille à escorter la comtesse de Bisâpre au caveau où elle venait de rejoindre les siens. Dans l'église, pleine d'une foule apitoyée, bien des regards de compassion avaient suivi la jeune fille et l'enfant. Mais personne ne les avait suivis au retour, par discrétion, et ils remontaient seuls au château.

Odet, dans toutes ces circonstances, se conduisit comme un homme, contractant son petit visage pour ne pas pleurer.

Maintenant, la main dans la main de Sim, il lui confiait naïvement ses impressions enfantines.

— Grand'mère ne ressuscitera plus le mercredi et nous ne serons plus bientôt les Hurloup de Bisâpre. Nous sommes un peu morts comme elle, nous aussi.

Sim, tout doucement, lui parla de cette vie éternelle où la grand'mère était entrée maintenant, la vraie résurrection de son âme en attendant la grande, la définitive dans la gloire que Dieu donne à ses bons serviteurs.

Le petit écoutait, ses beaux yeux profonds attachés à la terre.

— Je comprends, dit-il enfin, mais nous, c'est fini, puisque nous quittons le château.

Comme ils rentraient à Bisâpre, la baronne vint à eux.

— Tenez, dit-elle, tendant à Sim une enveloppe encore fermée. Je souscris à tout ce qu'il faudra décider, ordonnez, je suivrai, mais désormais je ne serai plus qu'une ombre. Epargnez-moi ce dernier déchirement.

Elle capitulait. Elle avait trop souffert près du lit de Thierry pour rien lui refuser de ce qui était

utile à sa convalescence, mais elle n'avait pas le courage des décisions nécessaires et, reconnaissant l'écriture de Pierre Duroc, redoutait ses propres furies.

Sim et Odet ouvrirent la lettre.

Elle était courte, mais nette. Pierre écrivait d'Angleterre où ses affaires l'avaient appelé. Il disait que tout ce qu'il possédait était à la disposition des Bisâpre. On pouvait arriver tout de suite s'installer chez lui, même en son absence. Il avait donné des ordres en conséquence.

Le post-scriptum de cette lettre rendit Sim pensive. Le bon Samaritain spécifiait que tout le monde était attendu au *Vallon*, c'est-à-dire non seulement les Bisâpre, mais encore les personnes qui vivaient avec eux.

Parlait-il seulement de Lison ? ou bien n'avait-il pas oublié la petite voyageuse entrevue deux ans plus tôt quand elle attendait, tel un colis abandonné, sur le quai de la gare ?

XV

Les derniers jours à Bisâpre. Sim n'aurait pu croire qu'ils seraient si cruels, malgré toutes ses prévisions. Le chagrin des enfants éclatait à chaque détail. Il avait fallu renvoyer le pauvre Thomas-Jeannot, qui pleurait à chaudes larmes. Sim, le cœur serré, vit disparaître ce compagnon de misère.

M^{lle} Hermine était réellement au bout de son endurance. Sim devait prendre à sa place toutes les décisions nécessaires.

— Un cadavre vivant, lui dit un soir la vieille demoiselle, je m'abandonne. Tirez pour moi les ficelles de la marionnette cassée. Rien ne m'est plus.

Elle disait vrai. Toute sa force de vivre avait disparu avec Roland. Ce deuil ne quittait plus

sa pensée, Thierry, même, s'effaçait pour elle, à présent qu'on ne tremblait plus pour sa vie.

Sim se hâtait aux préparatifs; la date du départ n'était pas fixée, mais la jeune fille sentait que prolonger le séjour à Bisâpre était à la fois cruel et inutile.

Se substituant à la baronne, elle avait demandé des précisions au notaire. Celui-ci lui dit qu'à part leur trousseau personnel, les Hurloup n'avaient droit à rien emporter. Il prononça même le mot d'inventaire qu'heureusement M^{lle} Hermine n'entendit pas! Simone rassembla donc le pauvre bagage qui suivrait la malheureuse famille en exil.

Quelques malles, c'était tout ce qui restait aux puissants Hurloup de leur splendeur passée. Sim, les yeux rougis, s'occupa en dernier lieu de ses propres affaires. Vidant son armoire, elle retrouva, avec un saisissement, la robe blanche qu'elle n'avait jamais mise ici. En effet, même le premier été, au moment des réceptions de la baronne, Sim avait trouvé trop élégante cette épave de sa vie mondaine.

Une curiosité bien féminine la lui fit manier et remanier attentivement. C'était une robe superbe, sous son apparente simplicité. Sim ne l'avait jamais mise au temps du jardin bleu, un hasard l'ayant empêchée d'assister au mariage pour lequel elle avait été faite.

Que de choses depuis le jour où elle l'avait choisie, la Simone de cette époque, la jeune fille riche, heureuse..., si vite et si totalement dépouillée.

Pas encore trois ans! la robe restait toute fraîche, à la mode même, trop longue seulement... Sim pourrait la remettre, s'il le fallait.

Mais jamais plus Sim n'aurait besoin d'une parure semblable. Le temps des plaisirs, des illusions, de la jeunesse même, lui semblait bien loin derrière elle, perdu, fini.

La belle robe sur les genoux, elle rêvait, quand

un bruit de voix, en bas, sur la terrasse, la ramena à la réalité.

Courant à sa fenêtre, elle vit le notaire descendre d'une grosse auto avec un couple d'étrangers. Elle devina, non des visiteurs, mais des acquéreurs, des créanciers, peut-être, et se hâta de descendre.

Malgré tout, elle arriva trop tard. La baronne les avait vus, entendus même, car ils s'étaient adressés à elle.

Elle eut la force de dire à la jeune fille :

— Remplacez-moi...

Et se traîna jusque dans sa chambre, comme une bête blessée.

— Je ne puis supporter cela, dit-elle à Simone, qui voulut, la corvée finie, lui rendre compte de son mandat.

Elle était blême comme un blessé saigné à blanc.

Le lendemain, ce fut pire. Des châtelains des environs (petites gens jadis à peine tolérés à Bisâpre) se présentèrent, demandant à acheter des meubles.

La baronne supporta mal ce nouveau coup.

— Je ne quitterai plus ma chambre, dit-elle, farouche.

Mais le troisième jour, les créanciers exigèrent un inventaire et les « hommes noirs », terreur des enfants, remontèrent au château.

Cette fois, M^{lle} de Hurloup dut paraître, malgré ses refus.

Quand tout fut fini, Sim la trouva évanouie au pied du grand escalier.

Quand elle fut ranimée, ce n'était plus qu'une vieille femme mortellement lasse. Sim lui dit :

— Nous partons demain.

Elle acquiesça :

— Oui, partons, tout ici me tue. J'ai hâte...

Cette nuit-là, Sim, inquiète, dut la veiller, se demandant si elle serait en état de quitter le château le lendemain.

Elle-même avait perception de son état, car elle dit à Sim :

— Emportez-moi demain, si je ne peux marcher. J'avais espéré être aussi heureuse que ma belle-sœur, mais puisque Dieu ne me fait pas cette grâce, je ne veux point voir Bisâpre profané.

Au matin, elle fut debout la première et, la tête haute, passa le seuil de ses ancêtres. Une voiture attendait dans la cour. Elle y monta sans assistance. Lison la suivit.

Aliette et Odet, une gravité singulière sur leurs petits visages, embrassèrent les murs qui les avaient vus naître. Aliette pleurait, Odet se redressa et dit :

— Au revoir, Bisâpre, je reviendrai.

Thierry, roulé dans une couverture, dormait à demi sur l'épaule de Sim.

Ainsi les louveteaux dénichés quittèrent le repaire.

On descendit le mont. Jamais M^{lle} Hermine ne regarda en arrière. Elle était très pâle, mais droite. A la gare, elle ne parut pas voir les curieux que sa grande figure altière impressionna.

Le train siffla. Emmenant la pauvre famille, il contourna la ville pour prendre la route de la plaine.

Le donjon de Bisâpre s'encadra dans la portière, telle une image saisissante. M^{lle} Hermine put le revoir une dernière fois.

Puis il disparut très vite; le train roulait vers le bas pays, la vie bourdonnante. Il faisait très froid, le wagon était plein de gens qui riaient, chantaient, ignorant le malheur des Bisâpre.

La baronne ne faiblit pas un instant. Sim admira le courage héroïque qui la tenait debout, alors que Lison pleurait sans cacher ses larmes.

Thierry dormait sur les genoux de Sim. Rien ne l'éveilla, pas même l'arrivée dans une gare bruyante ni le changement de wagon.

On se retrouva seuls, heureusement, dans le pe-

tit train local qui devait conduire les voyageurs à proximité du *Vallon*. Il était quatre heures après midi quand on descendit en pleine campagne. La nuit allait tomber. Personne n'attendait sur le quai. Lison, désespérée, tomba assise sur les malles, se demandant ce qu'on allait devenir.

Alors, pour la première fois, la baronne desserra les lèvres :

— Prenons notre croix et partons, dit-elle.

Elle devait connaître le chemin, elle n'hésita pas, Odet et Aliette à ses côtés.

Sim la suivait, portant Thierry. Si léger que fût l'enfant, ce poids faisait plier la mince taille de la jeune fille. Lison fermait le lamentable cortège, écrasée sous le faix d'une partie des colis.

La route était boueuse et sombre. Le vent soufflait, le pays était désert, la tristesse de l'hiver planait, ajoutant encore à la détresse des cœurs.

A un moment, Sim dut s'appuyer contre un arbre pour reprendre haleine. Elle entendit Aliette se plaindre :

— Que c'est loin ! Quand arriverons-nous ?

— La route de l'exil est dure, proféra la baronne d'une voix tremblante.

L'exil ! Sim courbe la tête. Les Bisâpre pleurent leur exil du château ancestral, de leur seigneurie abattue, ils croient que nul malheur n'est semblable au leur. Mais Sim l'a éprouvé plus tôt qu'eux.

Elle aussi a été chassée. Le jardin bleu repasse devant elle, encore idéalisé par le regret. Jamais elle n'y reviendra. Et le toit des Hurloup, qui fut hospitalier à la petite étrangère, n'existe plus non plus.

Elle n'est qu'une passagère, qu'une errante. Pourra-t-elle rester dans l'asile qui s'est offert aux malheureux enfants ? la tolérera-t-on auprès d'eux, elle qui a promis de ne pas les quitter ? les événements peuvent être plus forts que sa volonté.

Allons, courage, elle se redresse, elle repart. On aperçoit une masse sombre, on passe une

grande grille. Au-dessus du lamentable groupe, les grands arbres, secoués par le vent, semblent semer des malédictions, des refus.

Tout est noir, on ne les attend pas. Les voyageurs fatigués trébuchent dans la vaste cour semée d'embûches, les chiens aboient féroceement.

C'est le moment que choisit la baronne pour dire :

— S'ils ne nous reçoivent pas, je m'assieds par terre et j'attends la fin.

Aliette, à cette prophétie rassurante, commence à pousser les hauts cris. Odet veut la raisonner.

— Oncle Pierre nous aime, tu vas voir comme il sera content.

Mais où donc est-il, le bon Samaritain? qu'il arrive vite. Voici que de grands chiens furieux défendent le seuil. Une fenêtre éclairée s'ouvre. Un voix criarde demande, grogne plutôt :

— Qui est là?

— Le malheur, répond la voix sépulcrale de la baronne, la misère, le deuil...

— Bon diou pauvre! s'écrie une voix terrifiée, il y a un fou devant la porte. Vite, Louiset, Meillet, Gentil, prenez vos bâtons, détachez les chiens.

A cette encourageante réception répondent les pleurs d'Aliette et de Thierry réveillé en sursaut.

Odet, lui, crie à tue-tête :

— Parrain! parrain!... c'est moi.

Sa voix claire a résonné dans la nuit. Subitement, les voix se taisent, des lumières courent derrière les fenêtres. On entend déverrouiller la grande porte d'entrée.

Une femme apparaît au haut du perron, une lampe à la main. Elle regarde les arrivants d'un air soupçonneux.

— C'est bien vous ceux qu'on attendait? demande-t-elle, dubitative plus que gracieuse.

Ils sortent de l'ombre un à un et cette vue paraît terrifier la singulière concierge.

— Sainte Vierge du Ciel ! Combien qu'ils sont à cette heure ?

La baronne recommence sa litanie comme on passe le seuil. Elle semble nommer les arrivants au fur et à mesure :

— La vieillesse, le deuil, la misère, la maladie, la pauvreté.

— Dieu nous protège ! s'exclame la femme. Tout cela chez nous !

A cet instant, Sim entre la dernière, Thierry dans ses bras.

— Celle-ci aussi ? gémit la gardienne du territoire envahi.

Elle regarde la jeune fille avec des yeux ahuris. Evidemment, cette nouvelle arrivante n'était pas prévue dans son programme. Elle lève au ciel un regard implorant.

— Celle-là aussi ! mais comment qu'elle s'appelle ? Sûr, ni la maladie, ni la mort, ni...

— Tais-toi, vieille pie, dit un homme âgé, qui apparaît subitement.

La vue de cette imposante silhouette calme la bonne femme.

— Je peux mettre le verrou, sûr, à présent, grogne-t-elle. Rien plus ne peut nous arriver.

Le bruit de la serrure étouffe les paroles qu'elle bredouille. On dirait qu'elle prononce une incantation magique.

Quelle épreuve redoute-t-elle donc pour la vieille maison tant aimée ? Quel nom peut-elle donner à celle qui n'est sûrement ni la maladie, ni la mort, ni aucune des misères cataloguées comme un programme par la voix de M^{lle} de Bisâpre ? Quel nom donner à celle qui est entrée la dernière ? et qu'apporte-t-elle sous le vieux toit rustique, Sim chassée du jardin bleu ?

Personne ne devait le savoir ce soir-là, du moins personne ne devait le dire. Cependant, plus tard, beaucoup proclamèrent bien haut les prophéties qui, assuraient-ils, étaient entrées à vif dans leur esprit dès cette première heure.

Sim ne comprit rien de tout cela. Les exigences du moment l'absorbaient. Thierry menaçait de tomber en syncope, la baronne défaillait subitement et la jeune fille ne pensa plus qu'à eux.

Elle ne vit guère que les grandes chambres confortables et démodées qu'on mit à leur disposition avec tout ce qui leur était nécessaire.

Odet réclama en vain son parrain.

— Il est absent pour quelque temps, répondit le grand vieillard qui avait reçu les voyageurs.

Maintenant que le premier affairement était passé, il se présenta lui-même à Sim : le commandant Duroc, l'oncle du maître de la maison, par conséquent le grand-oncle des petits de Bisâtre.

C'était un homme superbe, à la physionomie bienveillante sous ses cheveux blancs. Il fut sympathique à la jeune fille dès le premier abord. La façon dont il présenta ses hommages à la baronne dénotait un cœur délicat et une éducation parfaite.

Avec les petits, il fut particulièrement bon.

Sim sentit la confiance enfin la gagner.

On était enfin arrivé au port après tant de tempêtes.

XVI

Les premiers jours confirmèrent cette impression. Une douceur réelle tombait maintenant sur la pauvre famille avec la sécurité et le confort du Vallon. La baronne restait confinée dans sa chambre, mais Sim et les enfants firent peu à peu la connaissance de la vieille maison et de ses alentours.

Rien ne ressemblait moins à Bisâtre. L'habitation était vaste, confortable et ancienne, nullement la ferme décrite par le dédain de M^{lle} Hermine. Pas un château non plus. Sans aucune

prétention architecturale, basse et longue, sous un vieux toit de tuiles rousses, elle était le type même de ces maisons de famille comme il y en a tant en France, ces maisons où les générations se succèdent dans les plus sages traditions de travail, d'économie, de vertus sans éclat, mais si profondes.

Sim pensa tout de suite que le *Vallon* était bien assorti au bon Samaritain et à l'oncle Charles. Le premier n'avait pas reparu; quant au second, il faisait tout pour aplanir les difficultés de la nouvelle vie.

Seule, la baronne restait à l'écart. Rien ne pouvait adoucir son humeur farouche. Sim n'essayait plus de la raisonner, ne comptant que sur le temps pour l'apaiser.

Sim sentait tomber sur elle la bienheureuse détente après une si longue succession d'épreuves. Entrant au *Vallon*, elle retrouva l'atmosphère de jadis, celle des grands bourgeois riches qu'avaient été les Riollin, qu'étaient toujours les Duroc.

Et comme le château de l'âpre bise avait été pour elle bienfaisant dans sa brutalité matérielle qui lui fit oublier d'autres brutalités plus cruelles, le *Vallon* lui fut bon, tel l'air natal à un malade qui revient convalescent d'une cure de dépaiement.

Elle aima tout de suite la vieille maison, ses coutumes familiales, les meubles sans prétention, le grand jardin où se mêlaient l'utile et l'agréable, le parc rustique et si beau avec ses grands arbres.

Elle parut reprendre une nouvelle vie. Sa jeunesse refleurit, effaça aux coins de ses lèvres ce pli grave, si pathétique sur son beau visage amaigri. Elle redevenait presque la Simone d'autrefois, la Sim du jardin bleu.

Elle ne se rendit pas compte de cette transformation, mais d'autres la constatèrent. Elle jouissait sans arrière-pensée de cette halte après l'ouragan et, prise entre Thierry qui guérissait

et les autres que le changement si radical transformait, elle fut seulement une mère heureuse du bonheur de ses enfants.

On vivait très isolé, au *Vallon*, le domaine étant situé dans une vallée reculée, nulle société dans les environs, le village tout petit, une vraie thébaïde. De plus, l'hiver, assez rude, cloîtrait les habitants au logis.

Quelle différence avec les hivers précédents ! De grands feux brillaient dans les cheminées, les pièces étaient bien closes, on entendait le bourdonnement joyeux de la cuisine, toujours pleine de monde.

— Il fait bon ici, soupiraient les petits.

Avaient-ils déjà oublié Bisâpre ? les louveteaux deviendraient-ils, par la force des choses, des petits enfants quelconques, heureux simplement du bien-être indispensable ?

— L'enfance est ingrate, soupira Sim, les entendant un soir rire de bon cœur.

L'oncle Charles répondit, de sa bonne voix paternelle :

— Laissez-les oublier pour l'instant. Cela vaut mieux. Ils avaient été trop secoués. Mais plus tard, leur bon cœur reprendra le dessus.

Elle s'inclina devant cette sagesse. Un silence tomba. Le feu ronronnait gaiement dans la cheminée. La salle était vaste et confortable, ni salon, ni salle d'étude, le tout ensemble, bref, la charmante pièce qui avait été attribuée aux enfants.

L'oncle Charles y élisait volontiers domicile et Simone, si elle avait gardé sa clairvoyance habituelle, aurait remarqué qu'il l'observait à la dérobée, aussi attentif à elle qu'aux enfants.

Ce soir-là, il quitta à nouveau son journal pour dire :

— Vous aussi, d'ailleurs, avez besoin de repos.

Elle eut ce geste habituel quand il s'agissait d'elle.

— Je ne compte pas, moi.

— Vous me permettrez de penser le contraire, dit-il avec sa courtoisie surannée, qui le rendait si agréable.

Elle ne sut lire en cette phrase qu'un intérêt bienveillant. Elle tressaillit quand, au bout d'un instant, il reprit, pensif :

— Vous êtes si jeune !

— Je suis très vieille, dit-elle, soudain éveillée et tremblant d'une crainte secrète. Très vieille, je ne compte plus. Mon visage n'est qu'un mensonge.

Elle lui parut plus touchante dans ce désir sincère autant que naïf de s'effacer derrière les enfants, de rester leur chose, rien que leur chose impersonnelle, anonyme. Il sourit pour la rassurer et ce soir-là il n'insista pas.

Le lendemain, cependant, il lui dit tout à coup :

— Votre nom a éveillé en moi des souvenirs bien effacés. J'ai connu jadis une famille Riollin, quand j'étais en garnison à X...

Elle sursauta et leva sur lui un regard effrayé, un regard qui implorait. Et lui, pourtant si bon, continua :

— Oui, à X..., il y a bien longtemps, et vous deviez être toute petite à cette époque.

Elle voulut parler et ne put. Il continuait, se forçant à la regarder :

— Il serait curieux que ce ne fût qu'une coïncidence de nom, il est peu répandu, d'ailleurs, ce nom. J'ai toujours pensé que vous deviez tenir à ces Riollin que j'ai connus, quoique assez mal. La famille était peu nombreuse et guère mondaine à cette époque à cause d'un deuil cruel, mais sa fortune ne lui permettait pas de passer inaperçue même dans une ville assez grande. Les avez-vous connus ?

Simone baisse la tête et ne répond pas. Le bon oncle Charles, bourreau par nécessité, continue :

— Ils possédaient une chose rare, ces Riollin, une chose que tout le monde admirait ou enviait,

un jardin unique, le fameux jardin bleu qui, au printemps, attirait les curieux derrière ses grilles. On l'appelait un coin du paradis.

Sim reste muette, ses paupières aux longs cils battent, un frisson a secoué ses fines épaules à l'évocation si douloureuse. Ses lèvres se serrent. Non, Sim n'avouera pas qu'elle a été la riche héritière de ce coin merveilleux.

Le jeune visage si pur se durcit, un pli de volonté creuse le beau front blanc, ce pli de la ténacité qu'avait eu jadis le vieux marchand, le créateur du jardin incomparable. L'oncle Charles peut parler, il ne saura rien.

Mais quand les yeux noirs le regardent dans un défi silencieux, il frappe le dernier coup.

— Le fils de cette riche famille était, disait-on, un déséquilibré, un malheureux, l'antithèse vivante de sa lignée, un rapin qui courait après la gloire par des chemins...

Il ne peut continuer, le commandant Duroc. Sim s'est redressée, a bondi.

— Mon père.

De quel accent elle a jeté ce cri ! Puis, se sentant vaincue, elle qui avait résisté à l'évocation chérie, elle se cache le visage et pleure.

— Pardonnez-moi, s'écrie le vieillard, je n'ai pas voulu vous faire de la peine, mais je devais savoir, il le fallait.

— Pourquoi ? murmure-t-elle.

Oui, pourquoi cette peine inutile ? qu'importe aux Duroc que Sim soit ou ne soit pas une orpheline dépouillée ? Une crainte la saisit. Elle essaie de plaider sa pauvre cause.

— Pourquoi ? reprend-elle passionnément, que peut faire mon origine ? tout a disparu pour moi. Je n'ai plus rien et j'ai tant souffert.

Il la regarde avec une commisération profonde. Elle continue, farouche :

— Tant souffert, que je ne pouvais vivre qu'après de malheureux comme moi.

Elle l'émeut, il voudrait lui dire tout ce qu'il

pense, toute la pitié de son cœur si bon. Mais il doit se taire, il soupire seulement.

— Sachez bien que toutes ces circonstances ne font qu'augmenter mon admiration pour vous. Ce que vous avez fait à Bisâpre ne peut s'expliquer que...

— Non, n'expliquez rien, dit-elle morne, le seul remède pour moi est d'oublier jusqu'au nom...

Elle n'achève pas, détourne son regard; tous deux se taisent maintenant. Tout à coup, elle reprend, très fière :

— Ce n'est pas mon père que je veux oublier. Je l'aime toujours.

C'est au vieillard maintenant à baisser la tête, ému de tant de simple grandeur. Lui qui sait plus qu'elle ne croit, qui sait même beaucoup de choses qu'elle ignore, car il a gardé des amis là-bas, tandis que Mad n'écrit plus, lui comprend que le silence est la seule solution.

— C'est fini, dit-il gravement, nous n'en parlerons pas.

Il parut avoir oublié en effet, mais Simone, ébranlée, commença, dès lors, à perdre la bienfaisante sérénité des premiers jours. Et puis, comme si le fait d'avoir évoqué son nom l'eût appelé en réalité, Antoine reparut brusquement dans la vie de sa fille.

Pas directement toutefois, mais par l'intermédiaire de Pauline, Sim reçut une lettre singulière. La signature était bien connue d'elle, celle d'un vieux garçon pas méchant, mais guère sérieux, qui avait toujours pesé lourdement sur sa famille et qui, peut-être à cause d'une trop fâcheuse ressemblance, s'était montré le fidèle ami d'Antoine Riollin. Sim l'avait souvent vu dans sa jeunesse venir à la *l'illa-Bleue* où il était reçu avec une condescendance parfois apitoyée, plus souvent irritée. « Le double de mon fils », disait M^{me} Riollin avec amertume.

Le « double » d'Antoine écrivait à Sim de sa propre inspiration, affirmait-il si catégoriquement

dès le début de sa lettre, que la jeune fille devina la vérité. Le vieil impénitent prenait avec elle le ton d'une amitié grondeuse, lui reprochant d'avoir abandonné ce pauvre Antoine « pas bien heureux au fond ». Après cette phrase imprudente, suivait un éloge de Madoline où perçait une aigreur beaucoup plus véridique. Finalement, il engageait Sim à envoyer de temps en temps un petit mot affectueux à son père « pas directement pour ne pas troubler la paix du ménage », la phrase était répétée, mais Sim pouvait être sûre que ses messages parviendraient à leur adresse et seraient bien accueillis.

Le cœur serré, elle vit très bien la scène, comment cette lettre avait été écrite. Les deux grands enfants complotant contre la terrible mégère dont le courroux les effrayait, tremblant d'être surpris, griffonnant en cachette ces pauvres phrases malliablès où perçait, malgré tout, le cœur repentant du père.

Antoine n'était pas heureux. Ainsi que sa fille l'avait prévu, Madoline et les siens étaient maintenant les maîtres à la *Villa-Bleue* plus que le véritable propriétaire, diminué tous les jours dans son autorité, dans ses biens.

Pauvre Antoine, plus faible que coupable... Simone à présent sentait pour lui un peu de cette indulgente pitié que sa mère gardait malgré tout. Il était maintenant l'esclave de ses fautes, et dans le malheur il appelait timidement sa fille, la vraie, la seule amie qui lui restât.

Sim, sautant sur sa plume, écrivit les mots qui montaient du fond de son cœur :

Cher papa,

Je vous aime toujours, bien que tant de choses nous séparent. Ne m'oubliez pas, écrivez-moi quelquefois. L'eût-être nous reverrons-nous un jour. Je souhaite que vous soyez bien portant et satisfait. Ne vous inquiétez jamais de moi. Je ne désire rien au delà de mon sort actuel, si ce n'est de pouvoir vous embrasser parfois.

Sa lettre partie, elle la suivit en pensée. Elle la vit, bien cachée au fond de la poche de Ferdinand, gagner la *Villa-Bleue*, Antoine la saisissant sans que Madoline la vît. Osera-t-il répondre? Qu'importe, pourvu que les tendres mots de sa fille calment l'inquiétude de son cœur tourmenté de remords.

Pendant quelques jours le passé fut vivant en Simone, la torturant de regrets, comme l'avenir de son père l'assombrissait aussi de trop légitimes appréhensions.

Puis, comme elle n'eut pas de réponse, le présent la reprit. Elle arrivait à un tournant de la vie où plus que jamais les difficultés allaient la saisir à la gorge.

Il y avait près de deux mois que les malheureux Bisâpre étaient à l'abri sous le vieux toit du *Vallon*, et maintenant, les bonnes joues roses, les yeux brillants des enfants, même de Thierry, semblaient prouver que tout s'efface ici-bas, même les plus pénibles catastrophes.

Les pauvres petits, choyés, entourés, soignés, ne parlaient presque plus du vieux château.

L'influence morale de la vieille maison Durroc agissait sur eux autant que son confortable bien-être. Ils s'aimaient mieux, Alette moins pimbêche, Thierry moins futé, rapprochés davantage d'Odet qui, ici, prenait des airs de petit roi.

Le grand-oncle Charles avait une façon de les mener, cordialement, rondement, qui venait à bout des pires mauvaises volontés. Sim sentait grandir chaque jour sa sympathie pour lui. L'ar moment il lui semblait l'avoir toujours connu.

De même, elle s'adaptait merveilleusement à la vie du *Vallon* comme si cette vie avait toujours été la sienne. Gens et bêtes s'étaient attachés à elle dès le premier jour d'une manière étrange. Les grands chiens bergers, gardiens et familiers du logis, se couchaient à ses pieds de préférence, les chats sautaient sur ses genoux à l'abri des taqui-

neries des enfants et les serviteurs cherchaient toutes les occasions de lui plaire.

Une seule restait singulière à son égard, cette femme d'un certain âge qui les avait si drôlement reçus le premier soir et qui remplissait au *Vallon* le rôle important de cuisinière-intendante. Elle répondait au nom de Mario, qui dans la langue du pays se prononce *Marili-o*, et se montrait à la fois bavarde et vaillante, dévouée et raisonneuse, fort intelligente pour tout ce qui touchait à ses fonctions, et simple d'esprit pour tout le reste à un point déconcertant.

Dix fois par jour, on entendait l'oncle Charles gronder :

— Tais-toi, vieille pie, tu me casses la tête.

De véritables ouragans domestiques se déchaînaient parfois entre eux ou entre Mario et ses subalternes, mais la minute d'après, le rond visage reprenait ses airs pacifiques et la cuisine restait savoureuse.

Sim ne tarda pas à découvrir que Mario représentait au *Vallon* la *vox populi* à la manière gasconne, c'est-à-dire qu'elle émettait naïvement, en termes crus, ce que tout le monde se contentait de penser.

Dès le premier jour, entendant les enfants tutoyer Sim, elle eut un haut-le-corps et resta la cuiller en l'air à contempler la jeune fille. Le commandant Duroc sur ces entrefaites entra et salua cérémonieusement Sim.

Du coup, l'âme candide de Mario déborda :

— Mademoiselle ! une demoiselle ! que je la prenais pour la veuve à M. le comte Roland.

— Cela démontre, une fois de plus, la lucidité de ton esprit, riposta vertement l'oncle Charles, que les sorties de Mario rendaient féroce.

Mario rentra sous sa tente et de quelques jours n'aborda plus la jeune fille, lui témoignant de loin un respect nuancé de méfiance.

Puis, le mauvais temps aidant, la vie fut resserrée entre les murs du *Vallon* et l'intimité na-

quit entre les deux tribus rassemblées sous le même toit. Mario mit le grappin sur Lison, un grappin solide, agressif et bienveillant à la fois.

Elle avait adopté les trois petits dès le premier regard, se donnait un mal inouï pour eux, les admirait, les gâtait. Elle respectait Sim en serrant les lèvres et avec des regards vers le ciel. Mais la baronne qu'elle ne voyait jamais, qui ne quittait pas sa chambre, était l'objet de son exécution volubile et tenace.

Les dimanches étaient les jours les plus difficiles. Le repos rendait Mario plus vivante. Et justement, ce mois de janvier fut pluvieux et neigeux, comme il l'est rarement en ce pays. On ne sortait que pour la messe avec tout un équipage de sabots, manteaux et parapluies qui n'arrivaient pas à protéger suffisamment. L'église n'était pas trop éloignée, heureusement.

Dès le retour, Mario attirait les enfants dans la grande cuisine où l'on allumait de royales flambées. On jouait aux cartes sur l'immense table de chêne, et surtout l'on causait, oh ! cela, éperdument, avec de grands rires bruyants et ces gestes expressifs chers aux Méridionaux.

La baronne ne semblait pas distinguer ce jour-là des autres, sauf qu'elle lisait plus longuement dans son missel. Elle ne paraissait souhaiter nulle société, même celle de Sim; la jeune fille avait l'impression que la moindre conversation la fatiguait. Elle renvoyait les enfants au bout de quelques minutes. Et maintenant, d'ailleurs, les petits se détachaient d'elle, effrayés un peu par son visage dur, ses yeux brillants. Ils appréciaient beaucoup, au contraire, les histoires de Mario, ses « réceptions » dominicales et les crêpes qui, généralement, terminaient la fête. Ils étaient familiers avec les serviteurs, le jardinier, vieux brave homme, autre esclave de Mario, le maître bouvier qui avait une si drôle de voix en chantant des airs patois, la fille de basse-cour, Sylvia, jeune impertinente qui était une autre des victimes de la

dame du fourneau, mais nullement résignée, celle-là. Elles avaient des prises de bec sensationnelles, dont l'écho emplissait la cuisine, surtout quand l'oncle Charles, absent, ne pouvait arriver pour les séparer d'un mot cinglant. Entre les deux belligérantes, la pauvre Lison se taisait, berçant Thierry qui aimait à faire le dolent.

Sim avait suivi ses élèves, tout d'abord pour s'assurer que ces agapes restaient parfaitement correctes, et ensuite elle resta, attirée par la bonhomie cordiale et malicieuse propre à cette race latine, si fine sous ses dehors frustes.

On lui gardait maintenant sa place sous le manteau de la cheminée où elle s'installait avec une lecture attrayante. Mais souvent le livre retombait sur ses genoux et son rire clair se mêlait aux autres.

Un certain dimanche de février, il neigea dès midi. Sim se sentait mélancolique, état d'âme qui ne lui était pas habituel, mais qui, depuis quelque temps, menaçait de l'envahir. Généralement elle essayait de le secouer sans l'analyser, redoutant secrètement d'en définir la vraie raison. Aujourd'hui elle s'abandonnait, lasse, déprimée.

Elle voulut croire que les malheurs de Bisâpre l'oppressaient. Elle revit les hivers précédents, les rudes privations, Roland, malheureux, avouant sa détresse, puis le départ triomphal et les débuts heureux jusqu'à cette heure fatale, cette fin brusque du grand loup abattu, mourant dans le désert, loin des siens, avec l'atroce incertitude de leur avenir.

Oui, c'était cela, ce ne pouvait être autre chose que ce pénible, cet affreux souvenir qui lui serrait la gorge d'une étreinte étouffante.

A cet instant, Odet sauta sur ses genoux pour la ramener à la réalité.

— Tu es triste, je ne veux pas, dit la petite voix tendrement volontaire.

Elle lui sourit vaillamment, il représentait maintenant pour elle quelque chose de si poignant, de

si cruel qu'elle ne voulait pas définir et qui grandissait... assombrissant l'horizon.

Odet, qui ne pouvait se douter de rien, passa ses mains sur le visage de la grande amie.

— Là, dit-il, parti le chagrin, envolé. Tu vas rire avec nous.

Pour le moment, on ne riait pas. Messire Thierry, redevenu un instant le baron de Bisâpre, invectivait Mario qui lui avait manqué de respect, paraît-il.

— Je suis ton maître, criait-il indigné, bravant la commère furieuse et admirative tout à la fois.

— Pas moins, narguait-elle, le petit morceau d'homme! ma parole, mon maître, en vérité, et ça n'a pas huit ans!

Mais elle n'est qu'à demi sincère, au fond elle trouve superbe cette résistance, et craignant sans doute l'attendrissement, elle déclare :

— Le maître ici, c'est M. Charles!

Du coup, Odet bondit dans la mêlée.

— Le maître, c'est mon parrain, lance-t-il, défiant tout le monde.

Les faces rasées des hommes sourient sous l'aurole des bérêts.

— Et un fameux maître encore! approuvent-ils.

La *vox populi* clame à pleine voix :

— Un maître à la porte de chez lui!

Silence complet. On dirait que la langue terrible a touché une fibre secrète, une de ces fibres qu'on ne devrait qu'effleurer.

Sim, elle, a l'écrasante impression d'une glace qu'on brise, qui vole en mille éclats, la glace fragile et transparente à travers laquelle Sim ne voulait pas voir la vérité.

Elle ne bouge pas, ses mains n'ont pas tressailli sur le livre, mais elle sait maintenant, et bientôt l'épouvante remplacera la stupeur première.

Cependant Mario continue, implacable gaffeuse :

— Joli maître qui n'ose repasser sa porte. M'est avis à moi que ce voyage...

Les autres invectivent furieusement l'indis-

crète. Il s'ensuit un vrai tumulte. Sim n'entend rien, perdue dans ses pensées cruelles.

Une fois de plus, le jardin bleu vient de se refermer pour elle.

XVII

— Mario, pourquoi M. Duroc ne rentre-t-il pas chez lui ?

Mario sursaute et se retourne brusquement.

Il neige toujours depuis la veille. Le temps est si bas, les flocons si épais, qu'on y voit mal dans la grande cuisine, déserte ce matin et calme autant qu'elle fut tumultueuse hier. Mario trouve que celle qui lui parle est bien pâle et elle découvre aussi, sans doute, que la liberté de langage fait partie du luxe permis seulement le dimanche, car elle retombe dans une humilité louable.

— Personne ne le sait que lui, Mademoiselle, comme de juste.

— Pourtant, hier soir, vous disiez...

— Oh ! cela ne compte pas, dit tranquillement Mario, jetant lestement par-dessus bord une opinion gênante. Mademoiselle comprendra, on parle quelquefois qu'on ne sait ce qu'on dit, pour parler, quoi ! C'est dimanche, ou n'a rien à faire ! alors...

Et elle conclut dignement, de l'air le plus respectable du monde :

— Mais quant à juger mes maîtres ou me mêler de leurs affaires, Mademoiselle peut en être sûre, ce n'est pas moi qui me le permettrais.

Sim, heureusement, ne se démonte pas.

— Je ne vous demande pas de juger vos maîtres, ni de vous mêler à leurs affaires, mais mon affaire à moi, c'est de savoir ceci : quand M. Duroc a quitté sa maison, avait-il fixé la date de son retour ?

Mario hésite, retenue par sa sagesse toute fraîche. Sim appuie :

— Je suis sûre que vous ne pouvez l'ignorer, vous qui comprenez tout.

Dieu soit loué ! cette demoiselle est intelligente. La voilà qui rend justice à Mario plus que ses propres maîtres. Oui, Mario comprend tout, particulièrement ce qu'on veut lui cacher. Et comme elle sait parfaitement, une fois de plus louons le Seigneur ! garder sa langue, elle n'hésite pas davantage.

— M. Pierre, il partit en Angleterre, tout de suite qu'on sut le malheur de son beau-frère.

« — Je vais voir Germaine, qu'il dit à son oncle, vous, pendant ce temps, vous gardez la maison. Je reviendrai vite.

« — Non, qu'a répondu notre vieux Monsieur, qu'est à cheval sur les idées de bonne compagnie, reste là-bas le temps que je débrouille la situation ici. T'es trop jeune et ce ne serait pas convenable.

« Et donc qu'il a raison, tout bavard qu'il est, allez, M. Charles, vu que des demoiselles chez un garçon, fussent-elles baronnes... »

L'oignon que pèle Mario apprend à ses dépens ce qu'il en coûte d'être mêlé à un entretien si épineux. Jamais il n'est assez épluché. Vit-on jamais, aussi, pareil oignon, rond, rouge et gros tel un petit melon.

— Attends que je vais t'y laisser ta peau, profère Mario, indignée d'une telle perversité. Voyez-moi là, triple robe au moins, brigand, va !

Le pauvre oignon, réduit à sa plus simple expression, disparaît enfin dans la marmite, tandis que Mario profère :

— Oui, des demoiselles, et baronnes encore, pour arranger la chose, comme si d'avoir septante et dix ans cela pouvait effacer les vingt ans de l'autre. Et l'on tombe sur le *Vallon*, et l'on s'installe. Et le pauvre maître qu'est honnête et n'aime pas...

A cet instant, Mario se rappela peut-être beau-

roup de ces choses que n'aimait pas son maître, par elle releva la tête, un peu inquiète.

Personne n'était plus là.

— Heureusement, se rengorgea l'importante, heureusement que j'ai dit tout juste ce qui fallait et rien de plus. Y avait que moi pour ça.

Heureusement surtout que l'oncle Charles n'eut vent de l'aventure. Il semblait fort préoccupé, l'excellent homme, et il ne parut pas remarquer la mine vraiment peu brillante de l'institutrice de ses neveux.

Quelques jours encore passèrent, la neige s'en alla, la boue sécha sur les routes, le *Vallon* ne fut plus un flot perdu loin du monde. On tenta quelques promenades, il fallait fortifier le jeune baron Thierry, toujours un peu pâlot. Sim entraîna ses élèves. On parcourut les environs.

Au retour de chacune de ces expéditions, le trio se précipitait sur l'oncle Charles et la même question s'échappait de toutes les bouches :

— L'oncle Pierre est-il arrivé ?

— Pas encore, répondait invariablement le vieillard.

Chaque fois, Sim éprouvait un peu des sentiments d'un condamné qui entend accorder un sursis.

Cela ne pouvait pourtant durer bien longtemps, elle le comprenait, comme elle sentait aussi que la décision devait venir d'elle. Cependant, le courage lui manquait et elle la remettait de jour en jour. Un moment vint pourtant où Sim ne put hésiter plus longtemps.

Il faisait beau à présent et, parfois, la baronne sortait pour une courte promenade dans le jardin. Elle paraissait à peine consciente de ce qui l'entourait et ne répondait que par un signe de tête au salut du commandant. Jamais elle ne lui parlait, tout ce qui concernait les enfants lui était transmis par Simone; elle voulait justifier apparemment le nom qu'elle s'attribuait parfois : une morte vivante.

Ce jour-là, assise au pied d'un petit mur chauffé de soleil, elle regardait de loin les enfants cueillir des violettes. L'oncle Charles parut dans la cour, rentrant d'une course à cheval, et, tout de suite, les petits virent qu'il apportait le courrier.

— Des lettres ! des lettres ! Oh ! dites, mon parrain revient ? quand ?

Le commandant sauta de cheval, sans voir les promeneuses derrière leur abri et, répondant à Odet :

— Quand il reviendra ? en vérité, je n'en sais rien, mon pauvre petit.

La baronne n'avait pas entendu, évidemment, mais Sim sentit sa dernière heure sonnée.

Le soir même, elle se rendit à la bibliothèque où le commandant Duroc se retirait pour sa correspondance. En voyant entrer sa jeune visiteuse, il se leva avec sa courtoisie habituelle et, lui offrant un fauteuil, demanda ce qui lui valait un honneur si rare.

Elle avait rassemblé tout son courage pour cet assaut, mais sous son air impassible, il y avait un pauvre cœur qui battait bien fort.

Et le commandant Duroc la regardait bien en face, avec ces grands yeux noirs, tout semblables à d'autres.

Cela lui donna un coup d'éperon.

— Commandant, dit-elle d'un trait, je crois que je vais être obligée de vous demander un congé. L'air du Vallon ne convient pas à ma santé.

Il sursauta.

— Je ne comprends pas, dit-il, mentant malgré lui, il y a deux mois déjà et...

— Vous trouvez que j'ai mis bien du temps à m'en apercevoir, dit-elle avec un sourire héroïque. Il ne faut pas m'en vouloir. J'aime tant les enfants.

— Et vous voulez les quitter !

Cette fois, elle, à son tour, le regarde bien en face :

— Vous savez mieux que moi qu'il le faut.

Le commandant Duroc, à cet instant, chercha vainement dans sa mémoire en quelles circonstances de sa longue vie il s'était trouvé aussi ennuyé, aussi malheureux, aussi embarrassé.

Il ne trouva pas et tout ce qu'il sut dire fut tout juste digne de Mario la simple :

— Pourtant, à Bisàpre, l'air était semblable.

— Oh ! non, dit-elle vivement.

Et, avec un gentil sourire qui acheva le pauvre homme :

— On peut entendre hurler les loups sans crainte. On les sait si bien enfermés dans leur cage que, même aux yeux du monde...

Le mot le fit bondir, hors de lui autant que le lui permirent sa nature tranquille et son éducation parfaite.

— Le monde ! le monde ! Voilà bien la vérité, la raison sotte, méchante, sans nom et qu'il faut respecter malgré tout. Le monde, l'opinion pour laquelle je dois jouer un rôle de brute. Ah ! misère... dire qu'un honnête homme en est réduit à agir contre tout ce qu'il pense, à nier le simple bon sens, la raison.

Subitement, il se calma. Le pâle petit visage levé sur lui parut lui rendre son sang-froid.

— Ma petite amie, dit-il, il faut se méfier des résolutions précipitées. Nous venons tous les deux, moi le plus coupable, de nous laisser entraîner par nos imaginations. Oublions cela, la situation n'est pas aussi critique que vous le croyez.

Il la mit presque dehors tant il redoutait de la voir parler encore.

Mais maintenant qu'elle avait mis la main à l'œuvre, Sim ne s'arrêterait que quand tout serait fini.

Quittant le commandant, elle s'en fut chez M^{lle} Hermine et lui répéta mot pour mot la phrase qui avait bouleversé le vieillard, justement parce qu'il jugeait qu'elle était la seule capable de dénouer une situation délicate.

— Je crois que je vais être obligée de vous

demander un congé, l'air du *Vallon*, etc... etc...

La vieille demoiselle sursauta, elle aussi.

Mais elle ne demanda pas d'explications, elle, car la baronne de Hurloup était aussi différente du commandant Duroc que la tante Hermine de l'oncle Charles. Cependant, ces deux derniers avaient un trait d'union qui les rapprochait malgré tout et, semblablement, à quelques instants d'intervalle, ils virent le même trio de têtes enfantines se dessiner devant eux.

Seulement, la tante Hermine, si faible, pouvait ce que ne pouvait le robuste oncle Charles et ce n'est pas pour rien qu'on est Hurloup de Bisâtre depuis septante et quelques années.

La morte vivante se réveilla.

— Enfant, dit-elle à Sim, c'est moi qui aurais dû m'apercevoir beaucoup plus tôt que l'air du *Vallon* ne pouvait convenir à une jeune fille. J'ai manqué à tous mes devoirs envers vous, mais Dieu m'aidera à réparer mes erreurs.

Comme Sim protestait :

— Laissez, dit-elle avec un triste sourire, je me connais, toute ma vie j'ai fait des sottises. Un peu de temps m'est donné, heureusement, pour réparer celle-ci.

— Qu'allez-vous faire ? ne put s'empêcher de demander Sim, fort alarmée.

Mais décidément, la baronne était réveillée, le coup avait été assez rude, elle répondit seulement comme autrefois.

— Peu importe. Allez, je me charge de tout.

Restée seule, la vieille demoiselle, pour la première fois de sa vie peut-être, réfléchit sérieusement, non à ce qu'elle devait faire, son cœur le lui avait dicté d'emblée, mais à la façon dont elle le ferait. Oui, l'âge aidant, pour la première fois, elle mit un intervalle entre son idée et l'exécution de ladite idée.

Un intervalle guère long, par exemple, car ce soir-là même, le commandant, mal remis d'un premier choc, en reçut un second plus fort.

Il n'en crut pas ses oreilles quand Lison vint lui demander une audience pour sa maîtresse. L'excellent homme se levait pour épargner quelques pas à sa noble visiteuse, mais elle l'avait prévenu et déjà arrivait chez lui.

Après des saluts dignes d'une ambassade du grand Siècle, les deux interlocuteurs s'assirent et la baronne entra en matière :

— Monsieur, dit-elle, aussi raide que le dossier de son fauteuil, l'âge et le malheur m'ont un instant aveuglée, je le reconnais, et c'est une innocente sur laquelle est retombé le poids de cette faute. En venant ici, comme une bête blessée à mort qui cherche le refuge pour ses petits, j'oubliais celle que j'entraînais dans notre misère.

Il veut l'interrompre, elle lève la main.

— Mon excuse, ma raison plutôt est que cette jeune fille n'est plus une étrangère pour nous. Sa conduite dans nos épreuves nous a créé un droit sur elle. Elle est nôtre. Voilà ce que vous ne saviez pas, peut-être.

Cette fois, rien n'arrête le commandant Duroc.

— Mademoiselle, ce que vous ne savez pas, vous, c'est qu'à mon tour, je m'incline devant le mérite sans pareil d'une femme si jeune et si digne d'admiration. Le Vallon ne peut que s'honorer de l'abriter, mais...

Le front du commandant se rembrunit et il doit se forcer à continuer.

— Mais la situation n'en reste pas moins délicate. M^{lle} Simone ne peut quitter les enfants et les enfants n'ont pas d'autre maison que celle de leur oncle, un jeune célibataire.

— Aux yeux du monde, évidemment, c'est inadmissible, je le reconnais, dit la baronne. Ce qui pouvait se supporter dans un moment de crise ne peut durer. M. Duroc ne peut indéfiniment rester à la porte de chez lui. Il est déjà assez étrange que son absence dure si longtemps.

— Mademoiselle, c'était le seul moyen pour que

le Fallon pût abriter votre jeune compagne. Mon neveu l'a compris.

La baronne a un mouvement.

— Je rends hommage à sa délicatesse.

Un silence tombe comme si l'ancienne ennemie de Pierre Duroc, épuisée par cet effort de justice, avait besoin de recueillement. Enfin, elle reprend :

— Jamais je ne me séparerai de Sim et c'est pourquoi je tends la main. Oui, moi, je vais faire cette chose inouïe, mais je le dois à cette amie incomparable. Plutôt que de la rejeter loin de nous, je m'en irai avec elle.

— Vous priveriez les enfants de cette tendresse maternelle ! proteste le commandant.

— Non, dit-elle, luttant contre les préjugés de toute une vie, je choisis entre tant de maux le moindre. Je mendie auprès des riches Duroc. Donnez-nous l'abri d'une de vos fermes voisines, Sim et moi vivrons ainsi près des enfants.

Il ne put répondre, comprenant l'héroïsme de cet effort. Profondément touché, il avoua :

— Je n'ai jamais tant regretté de n'avoir pas un toit à moi.

Elle eut un faible sourire ; pour la première fois, elle le traita amicalement :

— Nous sommes trop vieux, pauvre commandant, plus bons à rien, pas même à défendre ceux que nous aimons.

Il protesta vivement :

— Je n'abandonne pas la partie. Je vous dirai d'ailleurs que j'envisage une solution très simple, depuis quelques jours.

Si simple, en effet, que M^{lle} Hermine passait à côté sans la voir.

— Marions Pierre et cette charmante jeune fille.

A cette découverte, la pauvre baronne tomba des nues.

— Ils ne se connaissent pas, objecta-t-elle, ils ne savent rien l'un de l'autre, de leurs familles...

Et, dans un élan de franchise désespéré :

— Et je lui en ai dit, moi, pire que pendre ! je l'ai jeté dehors, lui, sous ses yeux à elle.

— Bah ! bah ! dit rondement le commandant, cela n'a aucune importance. Vous pouviez le trouver détestable comme beau-frère de votre neveu et maintenant le reconnaître parfait comme mari de votre fille adoptive.

M^{lle} Hermine sentait quelque peu la tête lui tourner, mais l'oncle Charles entrevoyait avec trop de joie la solution du problème difficile pour y renoncer ainsi.

Il se lança dans des confidences qui ramenèrent sur terre, définitivement, la morte vivante :

— Je venais de prendre ma retraite et de me retirer au *Vallon* quand vos malheurs commencèrent. Pierre m'avertit tout de suite qu'il n'abandonnerait jamais les enfants de sa sœur et je l'approuvai. Mais ce ne fut qu'à la veille presque de votre arrivée que je sus l'inquiétante vérité. Il nous arrivait non seulement trois orphelins et...

— Et moi ! dit la baronne d'un ton qui contenait tout.

Le galant oncle Charles n'appuya pas sur ce point délicat et reprit son sujet, entraîné par la douceur de l'épanchement.

— J'appris cette chose inouïe : que ce gamin de trente ans à peine comptait recueillir aussi une jeune fille ! Vous voyez l'état de mon esprit ! je crus qu'il perdait la tête, mais il se mit à me conter les événements et je dus m'incliner devant la nécessité. Seulement j'intervins en ceci : fille, lui dis-je, pour quelque temps, le *Vallon* ne périlitera pas entre mes mains et, une fois le premier affolement passé, cette personne, d'elle-même, comprendra la seule conduite à tenir : s'en aller, pour peu qu'elle ait un grain de bon sens.

— Vous ne connaissiez pas Sim, dit la baronne, redressée.

— Je l'avoue, je la jugeais même fort mal, la prenant pour quelque écervelée, pire même, une

aventurière, qui, sous couleur de dévouement, se glissait dans une maison honorable.

— Vous oubliez qu'une autre maison, non moins honorable, la protégeait de sa confiance, elle.

Le ton est du plus pur Bisâpre. Mais le brave commandant Duroc, bien loin de vouloir ranimer de vieilles querelles, est tout pénétré de l'indignité de sa conduite.

— Je fus abominable, je l'avoue. J'exigeai le départ immédiat de Pierre, sans même lui laisser la joie de revoir Odet, et je restai maître du *Vallon*, bien décidé à le défendre contre l'intruse et, au besoin, à lui dicter sa conduite si elle se refusait à y voir clair. Oui, j'avais cette noire pensée de la mettre dehors... Oh! poliment, mais enfin...

Il soupire et reprend très vite :

— Seulement, comme vous le dites si bien, Mademoiselle, je ne connaissais pas cette délicieuse créature, si digne de tous les respects, et, bien loin de la jeter dehors, j'écrivis sans cesse à Pierre d'y rester, lui, afin qu'elle ne quittât pas le *Vallon*.

— Vous faisiez une jolie besogne! admire ironiquement la baronne.

— Traitez-moi aussi mal que vous voudrez, je le mérite, reconnaît-il, baissant sa tête blanche. Mais maintenant, je vais réparer. Ce soir, j'écris à Pierre, et, sûr de votre approbation, n'est-ce pas? je lui demande de rentrer immédiatement pour épouser Simone. A mon avis, il ne trouvera jamais une femme aussi méritante. Elle a toutes les qualités, cette petite.

La baronne, remettant le pied sur terre, se retrouvait une sagesse bien supérieure à celle de l'excellent vieux bourgeois et se hâta de la lui servir, sur un ton à la fois protecteur et bienveillant.

— Ne vous exaltez pas. Vous ne savez rien de cette jeune fille. Elle n'est nullement ce que vous croyez comme origine. Sa famille...

— Je la connais, dit-il tranquillement.

Il la connaissait même bien mieux que M^{lle} de Bisâpre et servit à celle-ci, fort étonnée, tous les renseignements recueillis jadis et, de plus, les derniers envoyés par des camarades revenus à X...

— Elle aurait dû être une riche héritière; très probablement, il ne lui reviendra rien du patrimoine des Riollin, mais cela n'a aucune importance, Pierre n'est pas intéressé.

La vérité força les lèvres de la baronne.

— Il ne doit pas l'être, en effet. Lui qui pourrait être riche, il partage avec toute une famille de miséreux, et en plus vous lui offrez une femme pauvre.

— Avec votre connivence, déclare l'oncle Charles, malicieux.

A cet instant, M^{lle} Hermine perçut, pour la première fois peut-être, le charme de ces Duroc si détestés jusque-là. Elle comprit aussi peut-être comment Roland s'était laissé gagner par la pauvre petite Jacqueline.

La baronne faillit s'attendrir... mais elle se ressaisit.

— Adieu, Monsieur, dit-elle un peu haut, jugeant inutile de se compromettre plus longtemps dans cette familiarité.

Mais l'oncle Charles ne voulait pas perdre le premier avantage gagné.

— Nous sommes d'accord, n'est-ce pas? Vous parlerez à Sim comme je vais écrire à Pierre.

Elle inclina la tête avec condescendance et daigna accorder :

— Votre idée me paraît bonne.

Puis elle se retira sous sa tente.

Se retrouvant seule, elle s'aperçut avec horreur qu'elle avait pactisé avec l'ennemi. Oui, ce Pierre Duroc exécré, elle allait lui donner tout ce que les pauvres Bisâpre possédaient encore, leur seul bien ici-bas, leur amie Sim.

Quelques mois plus tôt, la baronne aurait bondi et cassé tout. Mais une telle épreuve avait passé

sur elle, elle se sentait si vieille, si lasse, que le meilleur surnagea en elle.

— Tant mieux pour lui, pensa-t-elle, il sera heureux, grâce à nous.

Et, s'humiliant, elle reconnut :

— Nous lui devons bien cela.

Elle résolut de parler à Simone dès le lendemain. A la même heure, le commandant écrivait à son neveu une lettre péremptoire.

Ni l'un ni l'autre n'avaient songé une minute à ce que dirait la jeune fille d'une si cavalière façon de disposer de sa destinée.

XVIII

Elle se réveilla bien triste le lendemain, la pauvre Simone, à la pensée de quitter tous ceux qu'elle aimait.

Dans la matinée, le commandant lui dit :

— Je vous demande instamment de renoncer à vos projets de départ. Ils sont inadmissibles tout simplement, et j'envisage, d'ailleurs, une solution qui arrangerait tout.

Bien loin de la vérité, elle leva sur lui des yeux interrogateurs. Mais ce regard sembla troubler complètement l'oncle Charles. Il paraissait enchanté et gêné à la fois, balbutia quelques phrases indistinctes et finalement disparut sur ces mots :

— Un peu de patience et tout changera.

Simone le trouva si singulier qu'un instant elle en fut inquiète. Mais elle n'était pas au bout des émotions de cette matinée si étrange. Quelques instants après, Lison vint l'appeler de la part de la baronne et la pauvre Sim fut au-devant de sa destinée sans pressentiment.

M^{lle} Hermine lui parut ce matin bien vivante, avec, sur son pâle visage, une solennité inattendue.

— J'ai à vous parler sérieusement, dit-elle. J'ai beaucoup réfléchi cette nuit.

Le mot était vrai. Les Bisâpre ne faisant jamais les choses à demi, la baronne, mise en face de ses remords, avait fait le tour complet de son âme. Et, très droite au fond, elle s'était humiliée au point d'en arriver à cette conclusion : elle devait faire amende honorable à Pierre devant Sim et proposer à la jeune fille un mariage qui était la seule solution possible.

Que cela renversât toutes ses idées, peu importait ! La vérité était que, pris dans une situation inextricable, il fallait reconnaître la vérité et favoriser de tous ses moyens l'heureuse conclusion de tant de malheurs.

C'est pourquoi, froidement, sans préparation (jugant la sienne suffisante), elle assena à la pauvre Sim le coup formidable.

— Le seul moyen de tout arranger, le commandant et moi en avons convenu, est que vous épousiez le jeune Duroc le plus tôt possible.

Sim eut à peine la force de protester.

— Je ne le connais pas et il ne me connaît pas !

— Qu'importe ? dit naïvement la baronne. L'essentiel est que cela se fasse, vous le comprenez sans peine.

Et, très maternelle et Bisâpre à la fois :

— Vous ne pouvez rester indéfiniment sous le toit d'un jeune homme, ni exiger que ce malheureux prolonge son exil. Les enfants ont besoin de vous et de lui. Donc...

— Mademoiselle, dit Sim, rassemblant ses forces, M. Duroc a pourtant quelque voix au chapitre. Vous disposez de lui sans le prévenir.

— Non, mon enfant, son oncle lui a écrit pour le décider.

— Mais il ne songe peut-être nullement au mariage !

— Cela n'a pas d'importance ! Il sait bien qu'il ne peut vous séparer des enfants. Vous êtes leur mère, il sera leur père. C'est très simple.

— Mais il peut faire un riche mariage, il mérite mieux que moi, plaide Sim, affolée pour une fois.

— Impossible, il ne trouvera jamais mieux que vous. Vous êtes parfaitement assortis, âge, famille, éducation, tout est en harmonie.

— Et la fortune ! gémit Sim.

— Cela ne compte pas, ma chère, dit superbement la baronne. Allons, inutile de discuter plus longtemps. Je vous sers de mère et j'ai toujours vu les mariages se combiner ainsi. Les parents savent mieux que la jeunesse ce qui est convenable.

C'était bien là son excuse. La pauvre demoiselle gardait intactes les traditions de sa jeunesse. On n'avait jamais vu une Hurloup discuter l'union combinée par sa famille. On disait oui les yeux fermés et, la grâce de Dieu aidant ! tout s'arrangeait.

Seul, Roland avait osé enfreindre ces traditions... Ce matin, la baronne préférerait ne pas s'en souvenir. Elle accabla Sim de tels avis péremptaires, elle la mit si bien en face de l'évidence que la jeune fille, prenant sa tête lourde entre ses mains, supplia qu'on lui permit de réfléchir.

— C'est juste, concéda la baronne, huit jours ont toujours été donnés comme légitimes, pour envisager un tel changement de vie. Vous les aurez donc. Un tel délai est nécessaire d'ailleurs pour recevoir la réponse de Pierre Duroc.

Sim ne put retenir un cri :

— Il n'acceptera pas !

La baronne se ressaisit pour ce qu'elle considérerait comme l'argument décisif :

— Je suis persuadée du contraire. Ces Duroc ont des qualités qu'il faut reconnaître, le bon sens, surtout.

Devant ce témoignage évident de l'alliance des ennemis de la veille, Sim sentit sa cause perdue.

Quelque chose en elle se révolta. On disposait de sa personne comme d'une chose inerte, sacrifiée aux événements. Une pensée surnagea dans sa détresse :

— Mademoiselle, j'ai un père, rappela-t-elle.

Antoine, c'était là le seul secours que pouvait invoquer la pauvre Sim !

— Je ne l'oublie pas, dit gravement la baronne, et je vais lui écrire moi-même. Je ne puis douter d'ailleurs qu'il hésite un moment.

Le sang-froid de Sim lui revint enfin.

— Mademoiselle, dit-elle fermement, je suis très touchée de l'intérêt que vous me portez et aussi de la confiance du commandant Duroc. Mais ce mariage est trop beau pour moi et je ne puis supporter qu'on me jette à la tête d'un jeune homme. Cela révolte toutes mes idées.

— Des idées enfantines, ridicules, même, mon enfant. Ce fut la faute de notre siècle d'accorder aux jeunes trop de liberté. Mieux vaut notre ancienne mode que vos mariages modernes, combinés par les intéressés. Nous savons mieux, je le répète, ce qui convient.

Sim n'essaya pas d'insister ce matin. Elle connaissait la baronne et savait qu'elle se buterait sur son idée comme toujours. Le commandant comprendrait mieux peut-être toutes les répugnances d'un cœur délicat devant de si singulières circonstances.

Cependant, Sim n'eut pas le courage d'aborder immédiatement le vieillard. Elle se sentait trop bouleversée. Elle se réfugia dans sa chambre et essaya de mettre ordre à ses pensées. Le coup la prenait par surprise, révoltant son esprit indépendant.

Le soir pourtant, le commandant, entrant dans la bibliothèque, vit se lever et venir à lui la pâle petite figure qui l'avait tant touché aujourd'hui.

Tout de suite, elle lui dit :

— Renoncez à votre projet, je vous en supplie.

Jamais je n'accepterai qu'on m'offre à un inconnu, qu'on m'impose même à lui.

Le commandant protesta vivement. Il y eut un débat passionné, mais rien ne put convaincre Sim.

— Je partirai sur-le-champ, plutôt que de me prêter à un tel marchandage. J'ai une autre idée du mariage. Je ne veux pas que mon mari puisse se dire que j'ai profité de...

Cette fois, le commandant bondit :

— Vous connaissez mal Pierre et moi-même. Enfin, Mademoiselle, il est trop tard, j'ai écrit et je ne doute pas qu'il n'arrive bientôt.

— Je vais donc quitter le *Vallon*.

— Dans ce cas, je pense que vous avertirez vous-même les enfants, Odet surtout.

Elle tressaillit. C'était bien là la plaie vive. Mais elle se raidit.

— Ils n'ont plus besoin de moi à présent. Ils m'oublieront, je serai seule à souffrir.

— Vous croyez cela ? Et votre promesse ?

Elle baissa la tête puis, tout de suite :

— S'il s'était remarié, leur père me les aurait repris.

— Mais il est mort ! ils sont à vous plus qu'à Pierre, même. Si vous repoussez celui-ci, que fera d'eux la femme qu'il prendra plus tard ?

Elle ne répondit pas, elle souffrait trop.

— Ainsi, vous les abandonnez ? insista le vieillard.

Elle s'enfuit sans répondre.

Cette nuit-là, elle la passa debout, luttant contre elle-même, tantôt décidée à la fuite immédiate, rassemblant déjà ses objets, l'instant d'après, reprise par la pensée des enfants.

Les joues en feu, elle se répétait les mots qui la souffletaient. A cette heure, Pierre savait déjà, peut-être. Il jugeait de loin, lui, sans se laisser influencer par les circonstances, il se disait que la jeune fille pauvre devait accepter comme une aubaine inouïe ce mariage disproportionné. Elle se laissait tenter facilement et lui, s'il cédait, il

mépriserait toujours un peu celle qui savait si bien allier les sentiments et l'intérêt, qui étalait un dévouement si richement récompensé!

L'aube seulement la calma, l'heure où la fatigue prit le dessus sur la pauvre machine humaine surmenée.

Au matin, quand il la revit, le commandant se hâta de lui dire :

— Nous ne sommes pas des sauvages, Mademoiselle. Personne ne vous pressera et si notre solution vous paraît inacceptable, nous en chercherons une autre.

Elle le regarda d'un tel air qu'il assura :

— J'ai fait part de vos répugnances à mon neveu. Vous pouvez être assurée que personne ne pèsera sur votre volonté. A vous de décider.

Odet accourait du fond de la salle.

— Oncle Charles, on dirait que vous grondez Sim !

— Dieu m'en garde, dit le vieillard avec chaleur.

Et, regardant l'enfant :

— Tu l'aimes bien, ta grande amie !

— Elle est à moi, répondit-il, serrant jalousement sa main.

— Alors, ne te la laisse pas prendre, dit-il comme en plaisantant.

Elle lui jeta un regard de reproche. Le petit, heureusement, n'avait pas compris. Il emmenait Sim en triomphe. Les autres attendaient. On avait besoin d'elle. Elle ne résista pas. Cette main d'enfant lui semblait plus forte que tout.

Il y eut ensuite quelques jours très calmes en apparence.

XIX

C'était maintenant tout à fait le printemps.

— Si cela continue, dit Mario, on commencera les tardiveaux sans le maître.

Elle était assise sur le seuil de la cuisine et triait des haricots avec une patience remarquable chez une personne si vive. Personne ne l'aidait dans cette besogne, malgré ses appels au secours. Sim eut pitié d'elle.

— Je vais vous aider un peu, dit-elle.

Mais ladite Mario avait de l'éducation et ne laissait jamais une attention sans récompense. Elle ne tarda pas à le prouver.

Cette pauvre petite demoiselle, si jeune et sans expérience et qui, depuis quelques jours, pâlisait à attendrir les cœurs les plus insensibles, elle souffrait et un chacun devinait pourquoi.

Heureusement que Mario était là...

— Il faut pas vous tourner les sangs comme ça, dit-elle, dédaignant les préambules. Tout s'arrange en ce monde, tant déchiré que ce soit.

Les haricots s'égrènent un à un des mains de Sim, surprise.

— Oui, vous me regardez, vous n'osez pas croire que je vous plains tant que le cœur m'en chavire. Ah! ces maisons d'hommes, si c'est pas à faire crier vers le ciel, je le sais, moi, depuis le temps que j'y vis.

Elle a un rire entendu.

— Des hommes, rien que des hommes pour maîtres et alors, naturellement, ils ne font que bêtises. Et si on veut leur dire, ils se fâchent. Notre vieux Monsieur, la première fois que je lui ai représenté bien poliment mon dire : vieille folle, qu'il m'a dit, il manquait ton bec à l'aventure. Et alors, comme ça, que je lui réponds, peut-être que M. le Curé y n'a pas dit comme moi dès la première messe où nos enfants sont allés : trop jeune, cette petite.

Gracieusement, elle explique :

— C'est de vous qu'il parlait, Mademoiselle.

— Je m'en doute, dit Sim, abandonnant les haricots.

— Pas si vite, je vous prie, s'écrie Mario, alar-

mée, trois mesures que j'en ai encore à trier et aucune main que les vôtres pour s'en mêler. Restez, je vous dirai la suite.

— Je n'y tiens pas, assure l'impudente Sim.

Mario hoche une tête expérimentée.

— Ah! jeunesse, jeunesse, pour un peu que vous vous fâchiez alors que pour sûr, moi, je vous tire d'embarras. J'ai un moyen, un si bon.

Ses yeux luisent d'une intelligence supérieurement convaincue de sa valeur.

— Tout le mal vient de ce que vous êtes fille. Mariez-vous.

Elle triomphe.

— Moi, je vous ai trouvé le mari. Allons, ne riez pas, il est très bien que je vous dis et juste votre genre et vous serez très heureuse chez lui. Je vous le montrerai dimanche aux vêpres, si nous y allons.

— Vous êtes une bonne créature, Mario, mais je ne tiens pas à me marier.

— Êt attendez donc de le connaître avant d'en faire mépris, que je vous dis, moi. Ah! jeunesse, un si brave garçon et si instruit. Il a failli être instituteur, il n'a pu grimper jusque-là rapport à sa vue, qu'il lui faut des lunettes pour distinguer une maison d'un char de foin. Mais à part ça, il est tout à fait bien et riche donc, bien plus que vous n'auriez espéré!

Elle conclut, hochant la tête :

— Dire que notre vieux Monsieur n'a pas tant seulement su le découvrir pour vous.

— Je vous serais obligée de le laisser dans son erreur, prie sérieusement Simone.

Mario boude trois minutes. Mais, décidément, elle a bon caractère.

— Si vous ne vous mariez, il faudra donc que ce soit notre Monsieur, parce que, ça, sûr de sûr, garçon et fille ne peuvent rester ensemble sous le même toit. Ce sera bien difficile pour lui.

— Bah! vous réussirez, encourage Sim. Votre maître n'est pas pauvre comme moi.

— Eh oui ! soupire Mario, mais son cœur ? tant il faut le ménager, si vous saviez.

Sim paraît décidée à ignorer les particularités remarquables d'un cœur si surveillé. Bon gré mal gré, les haricots aidant, Mario les lui révèle.

— Il est difficile comme pas une demoiselle. Il ne veut pas noble parce qu'elle le trouverait petit pour elle, pas pauvre parce qu'il croirait son argent plus joli que lui, pas...

Tant pis pour les semences futures ! Sim, d'un bond souple, s'est relevée, abandonnant un terrain si fertile aux confidences intéressantes et la voilà qui rejoint ses élèves dans le verger.

— Plus souvent que je m'occuperai d'elle, malgré la bonne âme dédaignée. Ah ! tant pis, qu'elle s'en trouve d'autres aussi dévoués à ses affaires.

La pauvre Sim, dès le lendemain, les trouva trop nombreux, ces autres qui s'occupaient de ses affaires. Elle reçut plusieurs lettres et leur lecture successive la plongea dans les plus cruelles perplexités.

Il y avait à peine huit jours que le beau projet de l'alliance baronne-commandant avait jeté sur elle son filet, et elle se débattait comme l'oiseau pris au piège, espérant vainement un secours.

Or voici que, tandis qu'elle croyait encore ce projet à l'état rudimentaire, elle apprenait qu'il avait pris corps, qu'il se développait, que d'autres s'y intéressaient et que, bientôt, il ne lui resterait plus qu'à dire oui ou à fuir.

Une grosse enveloppe d'un bleu aigu resta longtemps sur sa table, sans qu'elle se décidât à l'ouvrir. Il le fallut pourtant.

Oui, il fallut lire la prose alambiquée et furieuse où Madoline lui reprochait « sa conduite éhontée. On la croyait honorablement placée et elle se compromettait dans une situation des plus scabreuses. Son pauvre père avait manqué en mourir de chagrin. A peine relevé, il avait

couru chez son notaire prendre ses dispositions et maintenant il exigeait le mariage immédiat. Il arriverait sous peu voir, par lui-même, jusqu'à quel point sa malheureuse fille était arrivée et ne repartirait que le mariage accompli. Elle, Madoline, sacrifiant ses justes répugnances à son amour pour son mari, l'accompagnerait. »

A cette nouvelle, Sim bondit. Madoline ici... tout plutôt que cela. Oui, tout, plutôt fuir, abandonner Odet...

— Pourquoi pleurez-vous ? dit une voix sèche, qui essayait d'être bonne.

La baronne était là, une lettre à la main, elle aussi.

— C'est de votre père, dit-elle, et, comme je le pensais, il abonde dans mon sens. Il tient même à ce que votre mariage se fasse le plus vite possible. Lisez.

La lettre d'Antoine était toute différente de celle de sa femme, heureusement. Il l'avait évidemment écrite loin des yeux de son tyran. Il disait à M^{lle} de Hurloup sa joie de voir rentrer dans son milieu le pauvre petit oiseau tombé du nid. Oui, Antoine Riollin avait écrit le mot « tombé » et non celui qui était le véritable. Néanmoins, le cœur du père perçait à travers les mots. Il pria instamment la baronne de presser une union si désirable, il avait eu les meilleurs renseignements sur la famille Duroc et, dans un élan, avouait à sa correspondante inconnue qu'il se sentirait en paix seulement quand Simone serait à l'abri, définitivement, sous le toit du l'allon.

— Ainsi donc, conclut la baronne, séchez vos larmes et envisagez comme il se doit une union si parfaitement raisonnable.

Elle la quitta, bien persuadée d'avoir agi telle une vraie mère.

Sim, restée seule, relut la lettre de son père, réchauffant son cœur meurtri à ce qui transparaissait à travers les mots. Oui, elle le comprenait, son père voulait se rapprocher d'elle, tenait

à son bonheur. Pouvait-on en vouloir à Antoine Riollin, le bohème, le fantaisiste, s'il acceptait, sans les vérifier, les singulières circonstances qui entouraient ce bonheur... présumé.

Elle resta longtemps pensive, oubliant les autres lettres de son courrier encore intactes. Elle les ouvrit enfin.

L'une émanait de Ferdinand, l'*alter ego* d'Antoine, et cette fois, le vieux garçon l'avait bien écrite de lui-même et d'un élan. L'allégresse perçait sous le ton familier, affectueux même.

Tiens bon, ma petite, tiens bon, c'est moi qui te le dis, ne lâche pas cette occasion merveilleuse de rentrer chez toi de toutes façons. Ta charmante belle-mère, plus vipère que jamais, a manqué perdre le reste de cervelle qui habite encore son crâne en lisant la lettre de ta baronne. Elle en a vomi contre toi de telles imprécations qu'enfin Antoine s'est révolté. Il a bondi chez son notaire sans qu'elle ait pu le retenir, et tu vas recevoir tous les papiers nécessaires à ton bonheur. Enfin, tu rencontres un peu de chance, et laisse-moi te dire que j'en suis bien heureux. S'il te manque un témoin, j'accompagnerai volontiers ton père.

— Ce pauvre Ferdinand, pense Sim attendrie, toujours le même. Il me voit mariée et j'ai vu deux fois ce jeune homme qui ne se souvient peut-être pas de moi !

Troisième lettre, de Pauline, celle-là, et exultante :

Ma chérie, enfin le bon Dieu récompense un mérite si grand. Il vous donne le foyer auquel vous avez si bien droit. Je ne puis vous dire avec quelle reconnaissance pour Lui j'ai accueilli ces nouvelles si radieuses. La baronne, vraiment maternelle, me conte tout en quelques mots. Votre père lui-même m'invite à vous rejoindre et à ne plus vous quitter jusqu'au grand jour, et j'ai reçu une lettre d'une de vos futures cousines qui me dit toute sa joie et me prie aussi d'aller auprès de vous, vous entourer, vous choyer un peu en attendant que votre mari rende notre tu-

telle inutile, à cette chère baronne et à moi. J'ai même eu une missive des plus courtoises où le chef de votre future famille, le commandant Duroc, me dit que ma place est tout indiquée là-bas en attendant le prochain retour de son neveu. J'admire cette délicatesse exquise qui veut réunir tous les vôtres autour de vous en ces derniers jours avant de vous remettre au mortel fortuné...

La patience de Sim vole en éclats.

— Ils sont tous fous, je crois ! s'écrie-t-elle, envoyant en l'air les effusions de la naïve Pauline. C'est contagieux, les voilà tous d'accord pour me jeter dans l'aventure la plus ridicule.

Oh ! comme elle rirait, la pauvre Sim, si elle n'avait le cœur si gros. Vraiment un pareil imbroglio est digne d'une comédie.

Encore une lettre. Un timbre étranger. Germaine, sans doute.

Sim la lit et les mots, un à un, tombent sur son cœur, l'emplissant à la fois de certitude, d'épouvante, et aussi de quelque chose de plus.

Voici donc la réponse du Ciel à mes prières. Je puis me consacrer toute à lui, puisque la dernière attache est rompue, grâce à vous. Vous prenez ma place auprès des enfants. Vous devenez même légalement leur tutrice. Je ne vous en remercie pas, mais ma prière chaque jour le fera. Pierre lui-même m'écrit la grande nouvelle, je devine la joie de mon oncle. Chère petite cousine, vous les rendrez tous heureux, ces Duroc que j'aimais tant. Personnellement je me réjouis pour Pierre. Il est si bon, si droit. Aimez-le bien, soyez heureuse avec lui.

Tout tournait autour de Sim. C'était donc possible, c'était vrai même, cette chose invraisemblable, incompréhensible. Pierre acceptait, donnait raison à la baronne, à tous ! Il épousait, sans la connaître, une jeune fille étrangère, sans fortune, sans famille ou presque.

Elle voulut relire la lettre : les mots dansèrent devant elle. Alors une impulsion la saisit. Sans

qu'elle sût comment, elle se trouva dans la bibliothèque, devant le commandant, elle étalait ses lettres, elle s'entendait dire d'une voix blanche :

— C'est vrai, c'est possible, tous, tous contre moi.

Le commandant inclinait gravement la tête.

— Oui, c'est vrai. Ma petite amie, ne dites pas qu'on est contre vous. C'est pour votre bonheur qu'on agit. On vous dit tous, ah ! oui, tous ! qu'à tous les points de vue, c'est utile, raisonnable, parfait. Voyez, tout marche comme entre gens en parfait accord. Moi aussi, j'ai des lettres, mon neveu me répond, il a écrit à votre père, tout est prêt. Il ne manque que votre consentement pour fixer le jour. Cependant, je vous le répète, tout dépend de vous.

Elle retrouve la voix pour dire :

— Il ne me connaît pas, il ne peut accepter, même pour ses neveux !... C'est une folie.

— Lisez ceci, dit simplement le chef des Duroc, ensuite, c'est vous qui déciderez.

Sim s'enfuit, emportant la lettre. Elle quitte la maison, le parc qui lui font peur, qu'elle croit détester. Elle se cache en plein bois, loin de tous les regards et là, enfin, elle va déchiffrer l'énigme, comprendre l'incompréhensible.

La lettre de Pierre est simple, précise comme lui-même.

Mon oncle vous remettra ceci, votre père m'approuve. Je vous demande de me faire l'honneur de m'aider à remplir la charge trop délicate pour un homme. Les petits enfants de ma sœur ont besoin d'une mère et ils vous ont choisie. Ratifiez leur choix. Laissez-moi vous donner mon nom, ma maison, le droit de vivre avec les pauvres petits. Ce que je n'oserais vous demander, faites-le pour eux. Je sais que je vous paraîtrai étrange, vous me connaissez si peu. Mais, dites, le soir où je vous ai trouvée abandonnée sur le quai de la gare, me connaissiez-vous davantage ? et pourtant vous m'avez suivi et c'est moi qui vous ai amenée à Bisâpre, aux enfants, à ma famille.

Faites-moi confiance encore. Reprenez la route in-

terrompue avec le conducteur d'une heure qui ne demande qu'à être celui de toujours.

Quand Sim eut bien pleuré toute seule, une pensée la pénétra. Le bon Samaritain, à nouveau, venait à elle, compatissant, déguisant sa charité sous des apparences de services implorés. Il se disait incapable d'élever seul les enfants. Mais sous le prétexte, Sim lisait la vérité. C'est sa misère à elle, Sim, qu'il voulait soulager. Plutôt que de la rejeter de sa maison, de la séparer des enfants, il lui offrait son nom, sa vie.

Elle frissonna. Quelque chose avait remué en elle, qu'elle ne voulait pas reconnaître.

— Il me fait la charité, dit-elle, les dents serrées. Je n'accepterai pas. C'est trop dur.

Elle se releva, elle regarda entre les arbres. On voyait la maison d'ici, le grand toit fumait dans le soir tombant. Le temps passait, bientôt on la chercherait.

Elle crut entendre à nouveau la voix criarde et si cruellement véridique : « pas trop noble, pas trop riche, parce qu'il croirait que son argent... »

Elle fut décidée. Elle allait fuir. On ne la reverrait pas au Vallon. Elle rejoindrait Paris, Pauline la comprendrait.

Tout à coup, une petite voix appela dans l'air du soir :

— Sim, Sim, viens, je te cherche.

Sim sentit ses jambes se dérober sous elle.

— Sim, où es-tu ? viens vite.

Un peu d'angoisse maintenant passe dans l'appel. Sim ne répond pas, elle lutte encore. Elle se cache, elle ne veut pas se rendre.

Mais il crie plus fort et maintenant, on sent qu'il a peur :

— Sim, c'est moi, Odet, viens, oh ! viens...

Les larmes tremblent dans cet appel, si faible. Mais sa confiance a forcé les dernières résistances. Sim bondit de son fourré et court vers l'enfant, les bras tendus.

XX

Ensuite les événements coulèrent très vite. Ce soir-là, Sim était entrée dans la bibliothèque et rien qu'à son air, le visage du commandant se dérida.

— C'est oui, n'est-ce pas ?

Elle eut la force de lui dire :

— C'est pour les enfants seulement que je cède. Il faut qu'il le sache.

— Je ne me charge pas d'un semblable message, dit le bon oncle Charles, tout hérissé.

— Vous le transmettez donc.

Elle prend une plume et, d'un trait, écrit :

Je dois vous remercier puisque vous me permettez de continuer mon devoir auprès des enfants. La pensée de ne pas les quitter l'emporte. Pour eux, je ferai ce que vous voulez.

Le pauvre commandant Duroc dut envoyer cette singulière acceptation. Il confia à la baronne :

— Un cœur de jeune fille est décidément chose insondable. Nous qui sommes tous si heureux de l'accueillir, elle paraît nous en vouloir. Je ne comprends pas.

— Ne cherchez pas à comprendre, répondit M^{lle} Hermine avec un mélancolique sourire.

Ils étaient amis à présent, rapprochés par ce projet, leur œuvre particulière. Maintenant, la baronne s'asseyait volontiers sur la terrasse et l'oncle Charles lui tenait compagnie. Le temps était très doux en cette fin d'avril. Les enfants jouaient au dehors comme des poulains échappés. On leur avait appris la grande nouvelle. Sim ne les quitterait plus, Sim allait devenir leur tante.

Ils avaient paru attacher fort peu d'importance à l'événement, affirmant que Sim ne les aurait jamais quittés quand même. Quant au titre de tante, ils préféraient évidemment celui que, depuis longtemps, ils lui avaient décerné dans leurs cœurs.

Ce qui les frappa surtout, ce fut la cérémonie elle-même qu'ils considéraient à l'avance comme une chose remarquable et surtout fort amusante.

— Tu seras en blanc et nous porterons ta traîne.

— Quel jour ce sera, dis, bientôt ?

— Oh ! non, pas encore, répondit Sim.

L'oncle Charles et la baronne protestèrent :

— Mais si, au contraire, tout de suite, dès que Pierre sera là. Tous les papiers prêts, on publiera les bans dimanche.

Sim ne veut pas revenir à la *Villa-Bleue*, fût-ce pour deux ou trois jours seulement. Tout le monde le comprend, même son père. On a donc décidé que le mariage se ferait à Lourdes, on n'attend qu'une réponse de Pauline pour fixer la date.

La pauvre fiancée voit les jours, les semaines filer avec une vitesse vertigineuse, on l'entraîne, lui semble-t-il.

Demain, Pierre sera là. Pauline arrive ce soir. Antoine attend une dépêche pour paraître à son tour. Sim croit rêver.

Elle entend parler des préparatifs et il lui semble qu'on parle d'une autre que d'elle. La baronne apprend, avec horreur, que la singulière fiancée n'a même pas commandé sa robe blanche.

On découvre heureusement dans une armoire la fameuse toilette jamais mise, qui suivit Sim à Bisâpre, puis au *Vallon*.

Avec mélancolie, la dépliant, la jeune fille pense que depuis son départ du jardin bleu et pendant tout son exil et les diverses péripéties, alors qu'elle se croyait vouée à la solitude, à la dé-

tresse, elle a toujours traîné avec elle sa robe de noces. O singularité des choses...

Il fait beau, Sim invite les enfants à la promenade. Ils n'ont pas fait cent mètres que Mario les rejoint tout essoufflée.

— Je vais vous accompagner, annonce-t-elle, sans demander si l'on tient à sa compagnie.

Sim lui fait seulement remarquer :

— Je croyais que vous alliez commencer votre lessive.

Mario a une mine solennelle.

— Ma lessive attendra tout le temps qu'il faudra, mais ce ne serait pas convenable que notre future dame s'en allât toute seule, par les routes, en ses derniers jours de fille.

Voilà, évidemment, encore un de ces points de protocole que les hommes négligent. Ah ! maison d'hommes seuls ! mine inépuisable de manquements aux convenances ! Heureusement que Mario est là.

— Chez nous, dans notre village, (où, Dieu merci, l'on sait vivre) jamais nobi ne fait un pas toute seule dans la dernière semaine qu'elle vit chez son père.

Sim apprend cette clause importante avec une mine pénétrée.

Elle sent parfaitement que la simple doit avoir sur le cœur quelque chose qui l'étouffe et qui ne peut tarder à exploser.

Pourtant Mario marche en silence assez longtemps à côté de sa future maîtresse. Elle est fort perplexe, Mario. Elle a appris, comme tout le Vallon, le mariage du maître dès les premiers jours. L'oncle Charles a fait cérémonieusement cette communication à toute la cuisine réunie et il y a eu de vrais cris de joie. La jeune demoiselle est aimée de tous ici.

Mais personne n'a pu savoir ce que pensait Mario. Elle montre, depuis lors, une singulière déférence à Simone, singulière en ce sens que, par moment, elle paraît la plaindre et regarde la

fiancée avec des yeux pleins de commisération.

Cependant, elle n'a pas encore laissé son éloquence naturelle s'épancher.

Maintenant, le moment est venu. On est arrivé au bord du petit ruisseau. Les enfants jouent dans la prairie. Sim s'assied sur un arbre abattu. Mario prend place à l'autre bout d'un air pénétré et tout de suite annonce :

— J'ai à vous dire quelque chose, Mademoiselle. Oh ! tant de choses !

— Je m'en doutais, ne lui cède pas Sim.

— Eh bien, voilà, c'est très simple. D'abord, tout en premier, il faut que vous sachiez que j'ai bien honte d'avoir été si sotte en me trompant sur vous. C'est bien votre faute, je vous devinais demoiselle et grande demoiselle et vous vous disiez institutrice. Maintenant, du moment que Monsieur vous consent pour femme, je dis à tout le monde que c'est bien fait et bien beau et que ceux qui espéraient vous épouser comme institutrice, ils peuvent s'en retourner chez eux. Oui, même celui qui vous regardait tant à l'église, hier encore, je lui ai dit : « Fallait croire que tu étais un fameux sot pour y croire et plus bêtes encore ceux qui t'en conseillaient. »

Ayant ainsi réglé péremptoirement une question si accessoire, Mario continue :

— Mais tout ça, c'est pas tout. Le mariage c'est bien et tout le monde vous croit heureuse ! Seulement, moi, je sais que vous ne l'êtes pas.

— Vraiment ? murmure Sim.

— Et je sais surtout pourquoi vous ne pouvez pas l'être et je vais vous le dire tout de suite. Si vous faites longue mine, au lieu de sauter comme un cabri et comme ce serait juste de le faire d'attraper un si beau mari, c'est parce que votre mari ne vous aime pas.

— C'est plus que probable, dit Sim, très calme.

— C'est sûr, il en aime une autre. Je le sais, moi, il me l'a dit.

— Alors vous devez garder son secret, Mario, dit Sim, prête à bondir.

— Attendez encore, vous verrez que vous devez savoir. Voilà : c'était il y a longtemps, au moins deux ans, au juste je ne puis pas le dire, mais c'était avant l'hiver, au temps des vendanges. Ou riait et on chantait fort au *Vallon*, vu que les métayers d'en bas la côte se mariaient et que les maîtres avaient donné de quoi boire fameusement.

J'étais sur la porte à la nuit tombée, j'écoutais le cortège s'en aller. M. Pierre, au lieu de les suivre, était resté et il était fort triste, si triste que je lui dis :

— Et allez donc, ce sera bientôt votre tour.

— Moi ? qu'il me dit, je me marierai jamais.

Et comme je dis, moi :

— Toutes les belles demoiselles des châteaux d'alentour vous prendraient bien, riche et jeune comme vous êtes.

— Elles m'agacent, qu'il répond. Tiens, Mario, la seule pour laquelle je me serais décidé...

Et il s'arrête. Et que je lui dis, moi :

— Prenez-la donc, monsieur Pierre.

Alors, il se met à rire d'un drôle de rire, pas bien gai, et il explique :

— Je ne sais même pas son nom, ma pauvre Mario, je ne l'ai vue qu'un moment et il faut que je sois stupide, aussi stupide que toi, tiens, pour te raconter cet épisode.

Ma foi, j'étais bien fière qu'il me traitât de cette sorte et sans me fâcher, je lui ai dit :

— Qu'est-ce que c'est qu'un épisode, monsieur Pierre ?

— C'est, qu'il m'a répondu, une petite incon nue qu'on trouve abandonnée sur le quai d'une gare, comme un colis sans étiquette, et qu'on recueille dans son auto pour la mener, pauvre gosse, chez plus malheureux qu'elle. Ça dure un quart d'heure et puis l'on trouve ensuite qu'il vous manque quelque chose...

— Bou diou ! pauvre de vous. Qu'est-ce qu'elle vous a volé ? que je demande vite.

Alors il reprend son rire et me dit :

— Vieille bête, tu as devant toi plus bête que toi encore. Depuis, je trouve toutes les autres laides, désagréables.

— Allez la retrouver, que je dis moi, mettez-y votre nom comme adresse au colis.

Car j'avais bien compris, moi, que cela voulait dire qu'il l'aimait. Mais il me dit :

— Mario, tu as bu du vin nouveau ce soir, tu dérailles plus que jamais.

Et il s'en est allé et je savais bien, moi, ce qu'il avait bu, lui qui ne parle guère.

Et d'un ton solennel, elle conclut :

— Il l'aimait, il l'aime. Et voilà ce que je voulais vous dire, Mademoiselle, parce que vous êtes intelligente et que, sûrement, vous saurez que faire pour cette demoiselle-colis.

— Merci, Mario, je saurai, en effet.

— A la bonne heure, voilà que maintenant vous ressemblez enfin à une fiancée. Aussi, je vous laisse. Après tout, les enfants vous gardent et moi, je vais commencer la lessive. Ah ! c'est que je sais ce qu'il faut dire et faire, moi, foi de Mario.

Elle s'en va, trotinant sur ses semelles de corde, et il semble à Simone qu'une vieille fée vient de la quitter. Une fée très singulière, un peu rustique et naïve, mais dont la baguette est bien puissante, sans doute, puisque voilà tout transformé. Le soleil est plus beau, les oiseaux chantent, c'est le printemps.

— Comme tes yeux brillent ! dit Odet, jetant ses fleurs sur les genoux de Sim. On dirait que tu n'es plus la même. Rentrons, dis, peut-être que mon parrain est arrivé.

Ils rentrent tous les quatre, les enfants jasant comme une nichée d'oiseaux. Le joli tapage amène une haute silhouette sur la terrasse.

Ce n'est que le commandant et son visage

paraît inquiet. Il entraîne Sim à l'écart :

— Je voulais vous dire... vous allez être ennuyée et moi, je suis désolé de vous imposer encore ceci. Mais, mon pauvre petit, vous savez que je ne puis manquer ni le mariage de Pierre, ni la profession de Germaine. Et voici qui bouleverse tous nos projets, ajoute-t-il, montrant une lettre d'Ecosse. La prise de voile est avancée de huit jours. Il faut donc, oh ! j'en suis navré, mais comprenez bien, il n'y a rien de ma faute et s'il ne s'agissait d'une obligation aussi stricte, je n'hésiterais pas, bref, pour que je puisse ne pas manquer à Germaine, il faut avancer le mariage de Pierre.

Ouf ! il a chaud, le pauvre commandant, il n'ose regarder sa victime.

Soudain, il sursaute :

— N'ayez pas cette mine de condamné à mort, cher commandant, dit une voix nette et gaie. Fixez le jour qui vous arrangera le mieux.

L'oncle Charles ne se fie pas à ses lunettes pour s'assurer que c'est bien Sim qui lui parle, la fiancée malgré elle. Il contemple avec stupeur le visage mutin, rosé, qui le déconcerte. Et, croyant penser seulement, il dit à haute voix :

— Telle devait être la petite Simone du jardin bleu.

Un rire léger le nargue, lui et ses distractions.

— Possible, cher Monsieur, mais pour marier même cette Sim-là, encore faut-il que votre neveu revienne assez tôt.

Le commandant a un rire large et sonore, lui, et, tapant dans ses mains, il déclare :

— C'est comme dans une féerie. L'enchanteur passe et retourne les cœurs récalcitrants. Apparaissent, prince Charmant. Il ne manque que vous au tableau.

Et le prince Charmant apparaît. Sim ne peut retenir un sursaut, mais elle ne fuit pas, elle baisse la tête seulement et rougit un peu.

Elle baisse la tête et elle a vu cependant. Elle a vu, au sommet du perron, une grande sil-

houette encore, mais jeune, celle-là, des yeux noirs, un visage sympathique.

Le prince Charmant, en réalité un brun garçon, solide et sans façon, descend les marches quatre à quatre.

— L'oncle Pierre ! crient trois petites voix éperdues, tandis que le trio arrive en trombe.

Mais, pour la première fois, le parrain d'Odette a oublié son filleul. Il est déjà près de Sim, il murmure, inquiet :

— C'est vrai, bien vrai ? vous consentez ?

Elle le regarde en face. Alors les grands traits énergiques se détendent.

— J'ai eu tant de peur, avoue-t-il, je n'osais jamais arriver.

Elle est redevenue la Sim d'autrefois, et dans un sourire, lui dit :

— Pouvais-je me douter que le bon Samaritain n'avait pas oublié le colis sans adresse, abandonné sur le quai d'une gare déserte ?

Pour le moment, il ne demande pas d'explications, il est trop heureux.

XXI

Ils eurent des fiançailles très courtes, si courtes que le commandant lui-même manqua en perdre la tête.

Il fallut renoncer à l'idée du mariage à Lourdes, qui aurait trop retardé le commandant. Ce serait dans la pauvre petite église du village que Pierre et Sim échangeaient leur promesse après que le maire en béret les aurait mariés. Si simple que dût être cette cérémonie, elle amènerait forcément nombre de complications dans le tranquille Vallon et la baronne, à cette occasion, sortit tout à fait de sa léthargie.

Elle manifesta même l'intention de se retirer plus tard dans quelque couvent, afin de ne plus

encombrer la maison. Sim eut beau insister, elle ne cédait pas.

Il fallut l'intervention de Pierre pour la décider. A la manière des Duroc, il bouleversa ses résolutions d'une boutade.

— Comment, reprocha-t-il à son ennemie, vous osez refuser de me servir de belle-mère alors que vous en manifestiez les dispositions les meilleures, dès mon plus jeune âge?

Et il riait de ce franc rire irrésistible qui fit tressaillir le vieux sang des Hurloup.

— Gamin, dit la baronne, le menaçant, vous avez encore besoin de mes coups de houssine. Au fait, je ne vois pas pourquoi je résilierais mon rôle.

Elle resta. Elle devait mourir au *Vallon* assez vite, d'ailleurs, et rendant justice à ce Duroc, tant méprisé jadis.

Odet nageait dans la joie la plus pure et ses cadets avaient presque oublié le passé. Les petits louveteaux, si cruellement dénichés, devenaient tout simplement de bons petits enfants heureux dans la maison natale de leur mère.

Quelques mois à peine avaient coulé depuis que le grand loup, leur père, dormait sous le sable d'un désert lointain.

Qui pensait à Roland maintenant? Roland qui était passé près du bonheur et n'avait pas su le voir, aveuglé par sa chimère. A part dans le cœur à jamais inguérissable de sa tante, son nom n'éveillait plus qu'un écho apitoyé. Ses petits enfants le prononçaient maintenant sans pleurer, matin et soir, dans leurs prières.

Un autre, plus heureux, plus digne aussi, avait recueilli pour jamais les trois petits abandonnés, qui lui apportaient, dans leurs mains innocentes, la récompense suprême.

— Sim est à nous, mais nous te la donnons, avait dit Odet, dès le premier soir, quand son parrain remarqua enfin sa présence.

Et comme ils se penchaient tous deux pour l'embrasser, il leur mit le collier de ses petits bras.

Sim n'eut pas très bien la perception nette des jours qui suivirent. Le bonheur qu'elle goûtait enfin, après tant d'heures noires, l'enivrait doucement. Tout lui semblait facile maintenant.

Elle accepta même sans frissonner la présence de Madoline. Elle arriva, l'indésirable, la veille de la cérémonie, accompagnant son mari. Quand Sim revit son père, elle se jeta d'un élan dans ses bras.

Il était bien changé, bien vieilli, Antoine Riollin, et il savait à présent de quel trésor il s'était privé. La villa, le jardin bleu étaient maintenant des lieux maudits, empoisonnés par des présences néfastes. Et il faudrait porter jusqu'au bout la chaîne rivée par sa propre folie. Mais il ne méconnaîtrait plus son devoir de père.

On l'avait attendu pour le contrat. Il en avait exigé un, malgré la petitesse des apports de la mariée en face de l'opulent marié. Les Duroc étaient vraiment de ces riches bourgeois méprisés jadis des Hurloup pour la sage administration de leur fortune. Antoine, maître du patrimoine des Riollin, entendit énoncer les chiffres sans sourciller. Seule, la baronne le regarda un peu de travers, le trouvant bien détaché des intérêts de sa fille.

Antoine, avant le contrat, avait eu un entretien avec le notaire, mais personne ne sut quels papiers il lui montra.

Seulement, quand tout fut fini, il s'approcha de sa fille et, étalant des feuilles rébarbatives, lui dit :

— Signe encore ceci, je le veux.

Madoline eut un mouvement, elle voulait voir, elle. Un regard de son mari la cloua sur place.

— Signe, je le veux, répéta-t-il.

Simone obéit, sans même se demander ce qu'elle faisait. Elle avait oublié tous les biens perdus.

A cette heure, même le jardin bleu ne comptait plus. Elle savait qu'elle allait entrer pour jamais

dans une chère réalité, qui saurait effacer les beaux rêves de jadis.

Elle ne comprit pas pourquoi son père l'embrassait si tendrement.

C'est le jour du mariage de Sim. Le petit cortège quitte le *Vallon*. Les enfants, Pauline, la baronne et Antoine escortent Sim. Pierre viendra directement du presbytère, où il habite depuis son retour. Le commandant et deux parentes âgées l'entoureront.

C'est très simple et très court, la cérémonie dans la petite église, pleine de monde. La mariée est ravissante dans cette robe à la destinée singulière, qui l'avait suivie en tant de vicissitudes pour enfin voir le jour si triomphalement. Des fleurs naturelles attachent le voile de la mariée. Cela paraît magnifique à tous les rustiques assistants. Mario en pleure d'admiration.

Seule, Madoline, outrageusement fardée, dépare cette réunion familiale.

C'est fini, ils sont mariés. A la sacristie, si petite, on se presse un peu pour signer l'acte. Antoine est le premier à embrasser sa fille. Puis il lui remet un paquet.

— Tiens, dit-il, garde cela précieusement. C'est mon cadeau.

Ce ne fut que beaucoup plus tard qu'elle l'ouvrit, ce paquet. Les invités étaient partis. Elle allait partir, elle aussi, pour un court voyage. L'auto du bon Samaritain trépidait déjà au bas du perron.

Et le Samaritain lui-même écrivait, d'une plume triomphale, l'adresse de sa femme sur les colis.

Sim rencontra sous sa main le cadeau de son père. Elle l'ouvrit avec le regret de ne l'avoir pas fait plus tôt, afin de remercier Antoine. Elle trouva des papiers, commença de lire.

Un cri lui échappa. Pierre se penchait déjà sur

son épaule pour voir ce qui la troublait ainsi. Dès les premiers mots, lui aussi tressaillit.

— Je ne veux pas, commençait-il, saisissant les papiers.

Par un acte de vente parfaitement inattaquable. Antoine Riollin faisait sa fille propriétaire de la *Villa-Bleue* et du cher jardin de rêve.

A l'aube de sa nouvelle vie, la dépouillée rentrait en ses droits. Ses yeux se mouillèrent.

Mais déjà, Pierre protestait :

— Sim, ma Sim à moi, je ne veux pas. Je suis jaloux.

Et tout bas, tendre tyran :

— Il ne faut pas garder ce jardin, trop beau près de mon pauvre *Vallon*.

Elle le regarda bien en face :

— Pierre, rien n'est plus beau à mes yeux que ce qui me vient de vous.

Il s'adoucit. Alors, très ferme, elle ajouta :

— Cependant, nous garderons le jardin bleu, puisqu'il m'est rendu. Lui seul peut remplacer pour Odet et les petits leur vieux Bisâpre.

Appelant l'enfant, qui pleurait déjà de la perdre, même pour quelques jours, elle lui conta la belle histoire et, lui montrant le papier qui leur rendait le paradis perdu :

— Tu l'aimeras, dit-elle, il est de la couleur de tes yeux.

FIN

*Le prochain roman (n° 224) à paraître
dans la Collection "STELLA":*

Le Veau d'Or

par

PIERRE RÉGIS

I

On ne savait pas au juste d'où était venu ce vieux petit monsieur. On ne savait pas non plus ce qu'il pouvait y avoir eu dans sa vie passée, sinon qu'il avait souffert. Et dans sa vie présente il n'y avait pas grand'chose, apparemment du moins, que le souvenir inexprimé de cette souffrance. C'était un vieux petit monsieur simple et discret, presque mystérieux, qui avait sans doute quelques rentes et qui en vivait modestement, seul avec un domestique vieux, petit et discret comme lui. On le soupçonnait d'avoir habité l'Amérique, à cause d'un accent anglais assez prononcé qui s'alliait à son français très pur... Au surplus, les premières curiosités éteintes, personne ne s'occupait de lui dans le voisinage.

Il était veun s'installer rue de Vaugirard, envi-

LE VEAU D'OK

ron deux ans auparavant. L'immeuble, composé d'une dizaine de logements bourgeois, donnait sur les arbres du Luxembourg. On y était tranquille, on y respirait un air relativement salubre, et les saisons s'y révélaient autrement que par des variations de température ou par les aspects du ciel. M. Fortin (le vieux petit monsieur s'appelait M. Fortin) paraissait aimer le paysage sur lequel ouvraient ses fenêtres. Il était souvent sur son balcon, à regarder éclater les bourgeons au printemps ou jaunir les feuilles en automne. Durant la saison propice, il fréquentait volontiers le grand jardin si joliment égayé par les voix des enfants et les chants des oiseaux. Et, ne désirant probablement rien de plus pour distraire sa vieillesse que le contact de cette nature vivante et jeune, — les enfants, les oiseaux, les arbres — il n'entretenait pour ainsi dire de relations avec personne.

Il saluait ses voisins, il leur adressait rarement la parole. C'était un homme à la fois très affable et très réservé. D'aucuns prenaient cette réserve pour de la hauteur, mais ce n'était pas vrai. Il suffisait de voir sourire M. Fortin pour se rendre compte que tout orgueil, tout mépris, toute arrogance étaient bien éloignés de son caractère; seulement, il se plaisait dans sa vie intérieure et n'avait point de motifs de se lier avec des inconnus qui, eux-mêmes, se souciaient peu de lui.

C'était au pli de ses lèvres, aux rides de son front, à la lumière profonde de ses yeux, le plus souvent voilés par les paupières, qu'on devinait qu'il avait dû souffrir. Des deuils? Des déceptions? Des revers de fortune? Nul ne soupçonnait la nature de ses épreuves passées et nul, en vérité, ne cherchait à en savoir plus long.

Il ne témoignait quelque intérêt visible qu'à M^{me} Courceroy et à son petit garçon. La mère et le fils logeaient sur le même palier que lui. Autrefois, le père aussi avait occupé ce logement, entre ses voyages. Il représentait une grosse maison d'automobiles et visitait en cette qualité les colonies françaises d'Extrême-Orient.

(A suivre.)

ALBUMS de BRODERIE et d'OUVRAGES de DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

- ALBUM N° 1.** *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 2.** *Alphabets et monogrammes pour draps, tables, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 3.** *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet, etc.* 108 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 5.** *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format $44 \times 30 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne : Linge de corps, de table, de maison.* 56 doubles pages. Format $37 \times 57 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 7.** *Le Tricot et le Crochet.* 100 pages. 230 modèles variés pour Bébés, Fillettes, Jeunes Filles, Garçonnetts, Dames et Messieurs. *Dentelles pour lingerie et ameublement.*
- ALBUM N° 8.** *Ameublement et broderie.* 19 modèles d'ameublement. 176 modèles de broderies. 100 pages. Format $37 \times 27 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 10.** *Vêtements de laine et de soie au crochet et au tricot.* 150 modèles. 100 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format $37 \times 28 \frac{1}{2}$.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles. Elle est une garantie de
qualité morale et de qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :

France. .. 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :

France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
(ni chèque postal, ni mandat-carte),

à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

